3,60€ jeudi 5 septembre 2024 **LE FIGARO** – N° 24 893 – **www.lefigaro.fr** – France métropolitaine uniquement **Première édition**

LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais



ÉDOUARD PHILIPPE
LA DÉCLARATION SURPRISE QUI LANCE L'APRÈS-MACRON
PAGE 4

THÉÂTRE
LES COUPS DE CŒUR DE LA RÉDACTION DU « FIGARO »
PAGES 32 ET 33



« Racine carrée du verbe être », de Wajdi Mouawad.

DÉFENSE
Amiral Vaujour : « Partout, des seuils de recours à la violence ont été franchis » **PAGE 7**

HARCÈLEMENT SCOLAIRE
La laborieuse mise en œuvre des cours d'empathie **PAGE 11**

PARALYMPIQUES
Journée fabuleuse pour le paracyclisme français **PAGES 12 ET 13**

ROYAUME-UNI
Sur fond de crise budgétaire, Keir Starmer cherche à renouer avec l'Europe **PAGES 22 ET 23**

ÉTATS-UNIS
Robby Starbuck, l'activiste qui veut faire tomber les entreprises woke **PAGE 27**

MODE
Le luxe, une affaire de famille **PAGE 30**

CHAMPS LIBRES

- À Grenoble, ces CRS en première ligne face à la « guerre des gangs »
- Les chroniques d'Eugénie Bastié, de Charles Jaigu et de Luc Ferry
- Les tribunes d'Hugues Portelli et d'Éric Thiers
- L'analyse d'Isabelle Lasserre

PAGES 16 À 19

Cazeneuve et Bertrand bloqués, Macron sans solution

Cinquante jours après la démission du gouvernement, le chef de l'État a constaté l'impossibilité de nommer à Matignon l'ex-premier ministre ou le président de région sans risque de censure.

La France a passé mercredi le cap symbolique des cinquante jours sans gouvernement de plein exercice. La situation semblait pourtant se dénouer en début de journée autour du scénario de la nomination de Xavier Bertrand à Matignon, Les Républicains ne s'opposant plus à cette option. Mais face à la menace ferme d'une censure brandie par le Rassemblement national, Emmanuel Macron a constaté l'impossibilité de nommer le président de la région Hauts-de-France. La veille, c'est le PS qui avait enterré l'option Bernard Cazeneuve en refusant de soutenir unanimement l'ancien premier ministre. Voilà le président de la République de retour à la case départ, contraint de tester de nouveaux noms susceptibles de réunir une hypothétique majorité. En attendant, Gabriel Attal prépare déjà son départ en défendant son bilan : *« C'est au prochain gouvernement de transformer l'essai »*, confesse-t-il au *Figaro*.

→ LA DROITE, SOUS PRESSION, A ASSOUPLI SA POSITION
→ AVANT DE QUITTER LA RUE DE VARENNE, GABRIEL ATTAL DÉFEND SON BILAN
→ COMMENT MARINE LE PEN VEUT PESER SUR LE CHOIX DU PREMIER MINISTRE
PAGES 2, 3 ET L'ÉDITORIAL



Les jeunes romanciers de la rentrée sélectionnés par « Le Figaro littéraire »

FRANÇOIS BOUCHON / LE FIGARO

Les nouveaux visages de la rentrée, photographiés au *Figaro* : Marie Khazrai, Martial Cavatz, Michel Bezbakh, Alice Develey, Alice Hendschel, Anatole Édouard Nicolo, Charlotte Augusta et Damien Lecamp. **NOTRE SUPPLÉMENT**

Immigration illégale : la coopération franco-britannique en échec

Le naufrage d'une embarcation, mardi au large des côtes françaises, alourdit le bilan des décès liés aux traversées illégales de la Manche. Trente-sept migrants sont morts en tentant de rallier l'Angleterre en 2024, d'ores et déjà l'année la plus meurtrière depuis le début du phénomène des « small boats », ces bateaux de fortune utilisés par des passeurs pour transporter les clandestins. Face à l'échec de la coopération franco-britannique, Gérald Darmanin réclame un *« traité migratoire entre la Grande-Bretagne et l'Union européenne »*. **PAGE 10**

ÉDITORIAL par Yves Thréard

Au suivant…

Bernard Cazeneuve, Xavier Bertrand, Michel Barnier, David Lisnard, Thierry Beaudet… La fâcheuse impression qu'Emmanuel Macron joue l'avenir de la France sur un coup de dés est de plus en plus grande. Est-ce ainsi que vit une grande démocratie ? Quel triste spectacle ! Quel désolant et interminable vaudeville pour trouver un premier ministre ! Et quelle humiliation pour celui qui prétendait faire la leçon à tout un pays pour moderniser ses « mœurs politiques », le conduire sur le chemin du « nouveau monde » !

Après la raclée reçue aux législatives, Emmanuel Macron imaginait peut-être qu'en donnant du temps au temps il pourrait reprendre la main. Comme si, par magie, l'intermède des Jeux olympiques allait, si non effacer la défaite de son camp, permettre à la situation inextricable, en l'absence de majorité claire, de se décanter. Erreur magistrale de méthode. La logique aurait voulu qu'il mette immédiatement le Nouveau Front populaire, arrivé en tête du scrutin, face à ses responsabilités. À défaut de s'y résoudre, pour démontrer l'incapacité de cette coalition de gauche à constituer une majorité, il a laissé Jean-Luc Mélenchon et Lucie Castets, sortie de l'anonymat de la mairie de Paris, occuper la scène et pourrir le climat.

Pendant ce temps, à l'ombre du tohu-bohu politico-médiatique, Marine Le Pen et le Rassemblement national n'ont dit mot, ou presque. Ils préparaient leur revanche. Attendant que les acteurs du front républicain, qui les avaient privés de leur victoire au premier tour des législatives, s'écharpent chaque jour un peu plus. Aujourd'hui, ce sont eux, faiseurs de roi, qui ont la clé pour sortir de l'impasse. Bernard Cazeneuve ? « Impossible, disent-ils, de soutenir le dernier premier ministre de François Hollande. » Xavier Bertrand ? Il a battu deux fois Marine Le Pen aux régionales, est jugé *« outrancier et insultant »* par le RN et donc exposé à la censure. Ses chances ont rétréci comme peau de chagrin dans la journée de mercredi. Au suivant… Les spéculations vont bon train. Faites vos jeux… Combien de temps les dés vont-ils encore rouler ? ■

> Marine Le Pen et le RN en faiseurs de roi

FIGARO **OUI** FIGARO **NON**

Réponses à la question de mercredi :
Emmanuel Macron tarde-t-il trop à nommer un premier ministre ?

OUI	NON
71 %	29 %

VOTANTS : 241140

Votez aujourd'hui sur lefigaro.fr
Édouard Philippe a-t-il raison de se déclarer candidat à l'élection présidentielle ?

FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO ; SIMON GOSSELIN

M 00108 - 905 - F: 3,60 €

AND : 4,50 € – BEL : 3,70 € – CH : 4,60 CHF – D : 4,20 € – ESP : 4,30 € – GR : 3,70 € – LUX : 3,70 € – MAR : 37 DH – MTQ/GLP : 4,30 € – REU : 4,70 € – TUN : 11,00 TND **ISSN 0182.5852**

Dans l'impasse, Macron cherche de nouveaux noms

Louis Hausalter

Après avoir mis en concurrence les hypothèses Bertrand et Cazeneuve, le président a constaté l'impossibilité de nommer l'un ou

Emmanuel Macron ne prend même plus la peine d'organiser de très officielles *« consultations »* dans son interminable quête d'un premier ministre. Alors que cela fait cinquante jours, ce jeudi, que le second tour des élections législatives a eu lieu, le président n'avait toujours pas arrêté son choix mercredi soir. Le blocage est patent au sommet de l'État, si bien que le choix du successeur de Gabriel Attal à Matignon vire à la mauvaise farce.

« Ça change toutes les demi-heures, donc il y a un problème », soupirait un familier de l'Élysée mercredi après-midi. Rien ou presque ne filtrait du palais présidentiel, sinon d'incertaines promesses d'aboutir à un nom dans la journée. Avant que les cadres macronistes ne se rendent à l'évidence : il faudra attendre encore. Car Emmanuel Macron a fini par prendre acte de ce que tout le monde murmurait autour de lui : ni Xavier Bertrand ni Bernard Cazeneuve, les deux « finalistes » mis en scène par l'Élysée, ne sont certains d'échapper à une motion de censure immédiate de l'Assemblée nationale.

Xavier Bertrand bénéficiait de la bienveillance des ténors des Républicains, qui avaient indiqué mardi à Emmanuel Macron qu'ils ne s'opposaient pas à sa nomination. Mais le tir de barrage aussitôt déclenché par Marine Le Pen a eu raison des ambitions du président de la région des Hauts-de-France. Bertrand propulsé à Matignon, les députés RN apporteraient immédiatement leurs voix à une censure, a-t-elle averti Emmanuel Macron dès mardi soir au téléphone. Le motif est avant tout personnel : Xavier Bertrand *« a passé son temps à vomir sur les électeurs du RN »*, a pilonné sur BFMTV l'un de ses lieutenants, le député Sébastien Chenu. À l'Assemblée, la conjonction des voix de la gauche et du RN suffirait largement à faire chuter un gouvernement.

C'est précisément le même obstacle qui se dresse sur la route de Bernard Cazeneuve, depuis que le Parti socialiste, où l'ancien maire de Cherbourg a milité pendant trente-cinq ans, l'a privé de son appui. Mardi soir, une majorité du bureau national du parti, sorte de comité exécutif, s'est opposée à un soutien a priori des 66 députés socialistes à celui qui fut le dernier premier ministre de François Hollande. Le premier secrétaire du PS, Olivier Faure, a fini d'enfoncer le clou en déclarant mercredi sur TF1 que la désignation du hollandiste constituerait *« une forme d'anomalie »*. Sachant que le RN rejette aussi Cazeneuve, au nom du refus d'un *« retour aux années Hollande »*, une majorité ne pourrait se dégager que contre lui.

Cette énième journée non conclusive a mis en lumière un fait politique que certains avaient négligé dans le camp présidentiel : le pouvoir de nuisance du RN, qui, à défaut d'avoir emporté les



La droite, sous pression, a assoupli sa position

Emmanuel Galiero

L'hypothèse Xavier Bertrand à Matignon, relancée mercredi après avoir été écartée la veille, a-t-elle provoqué une oscillation de la droite ? Au sein du parti, certains restent convaincus que, sous la pression des événements, Les Républicains ont assoupli leur position concernant leur éventuelle implication gouvernementale. Ils seraient ainsi passés de la ligne rouge d'un soutien sans participation à la ligne verte d'une participation sous conditions. *« Nous ne nous opposerons pas à la nomination de Xavier Bertrand »*, a ainsi indiqué mercredi matin le patron des sénateurs LR, Bruno Retailleau.

« Laurent Wauquiez, analyse un parlementaire, *est contraint à une inflexion sous les effets croisés du contexte, des réunions de groupes LR - qui ne sont pas à l'abri de scissions - et de la logique politique consistant à ne pas pouvoir dire non à un premier ministre issu de la droite, prêt à s'appuyer sur des ministres de droite pour gouverner. »* Quand Gérard Larcher a parlé une nouvelle fois avec Emmanuel Macron mardi soir, il lui a rappelé l'ampleur du pas franchi par la droite pour l'inciter à trancher dès que possible, alors qu'une exaspération croissante gronde en coulisses. *« Le risque de censure existe avec Xavier Bertrand, mais on ne peut plus procrastiner. Il faut savoir prendre des risques »*, tempêtait un élu mercredi.

Sauf qu'au sein des Républicains beaucoup ont le sentiment d'avancer dans une impasse. Après avoir exigé une double garantie à Emmanuel Macron (pas de censure pour le nouveau premier ministre et prise en compte du pacte législatif LR), ils faisaient savoir mercredi que la censure leur semblait inéluctable, que celle-ci vienne d'un RN fortement hostile à la carte Bertrand ou du Nouveau Front populaire, prêt à censurer tout premier ministre qui ne s'engagerait pas à revoir la réforme des retraites. *« On tourne en rond »*, souffle-t-on au Sénat. S'il était nommé, Xavier Bertrand serait-il réellement menacé ? *« Très certainement. Et on ne peut pas ajouter de l'instabilité à l'instabilité »*, met en garde un sénateur.

Lorsque Laurent Wauquiez a appelé Xavier Bertrand, mardi en fin d'après-midi, pour lui confier de vive voix la nature de ses échanges avec l'Élysée, il lui a demandé s'il était certain de pouvoir éviter une censure. L'intéressé lui aurait répondu qu'il croyait pouvoir y échapper mais sans apporter de précisions sur les moyens d'y parvenir… D'autres assurent que le président des Hauts-de-France est bien armé d'un plan secret pour éviter les censures mais que rien ne peut être dévoilé avant l'heure. De son côté, Bruno Retailleau a échangé avec Xavier Bertrand pour lui parler du pacte législatif LR, et, sur ce point, il se serait engagé clairement à prendre en compte les attentes de la droite.

« La logique tordue de l'Élysée »

Mais dans la brume confuse d'un suspens de plus en plus critique, Les Républicains n'étaient pas très rassurés, même chez les plus enclins à miser sur l'option Bertrand. *« Cela voudrait donc dire qu'Emmanuel Macron est prêt à nommer quelqu'un en sachant qu'il serait censuré ? Mais quel serait le sens de tout cela ? La situation est absurde, et il serait même, au nom de la stabilité institutionnelle défendue par Macron, totalement incompréhensible et déplacé de prendre une telle décision sciemment »*, soufflait un député qui n'osait pas y croire, mercredi.

Un proche du président du groupe Droite républicaine, Laurent Wauquiez, soutient que sa ligne LR n'a pas varié depuis mi-juillet. *« Nous avons toujours dit que nous étions prêts à censurer un gouvernement comptant des ministres LFI. Au cours des trois échanges auxquels nous avons participé avec Emmanuel Macron (deux physiques et un téléphonique), nous ne nous sommes jamais opposés à un premier ministre de droite, mais nous avons toujours indiqué que ce choix relevait des prérogatives présidentielles. »* Et si un premier ministre de droite devait être censuré par d'autres familles politiques, les LR refuseront à coup sûr d'en porter la responsabilité. *« C'est là toutes les limites de la logique tordue de l'Élysée »*, lâche un soutien de Laurent Wauquiez qui n'a pas oublié qu'au lendemain des législatives, quand certains appelaient déjà la droite à gouverner, le député de la Haute-Loire pointait l'impossibilité d'un tel projet en l'absence de majorité claire à l'Assemblée. ■

Avant de quitter la rue de Varenne, Gabriel Attal défend son bilan

Tristan Quinault-Maupoil

Difficile de dresser un bilan quand on a été l'un des premiers ministres les plus éphémères de la Ve République. Seul Bernard Cazeneuve, chef du gouvernement pendant cinq mois pour clore le quinquennat de François Hollande, est resté moins longtemps en poste que Gabriel Attal. À quelques heures d'une passation de pouvoirs qui se fait attendre, son cabinet admet *« une frustration »* à avoir ainsi été *« fauché par la dissolution »*. Alors même que le trentenaire, plus jeune premier ministre de la Ve République, imaginait entrer dans le dur après les élections européennes. Plusieurs projets de loi attendaient la fin de la période électorale pour être présentés. Et ainsi transformer en actes les mots d'un chef du gouvernement qui a fait de la « parole performative » la ligne directrice de son action.

Pour contrer le récit du semestre inutile, le député des Hauts-de-Seine s'est attelé à rédiger le compte rendu de ses 240 jours à Matignon, dont 50 comme intérimaire. *« Ces huit mois ont été ceux des promesses tenues »*, proclame Gabriel Attal en introduction d'un livret de quatorze pages consulté par *Le Figaro*, ponctué de larges clichés des moments forts de son bail. La constitutionnalisation de l'IVG, le 4 mars, figure en bonne place. Seul texte majeur voté ces derniers mois.

La voie réglementaire

« Je n'ai jamais cessé d'agir pour le quotidien de nos concitoyens », écrit le chef du gouvernement, qui rappelle que sa nomination est intervenue au moment où le Pas-de-Calais faisait face à d'importantes inondations. *« J'ai pris des engagements pour que les dégâts soient réparés au plus vite et que les assurances soient versées. Nous les avons tenus »*, relève-t-il. Rapidement, c'est la colère des agriculteurs qui s'est imposée à lui. Les panneaux des communes retournés en province, la menace d'une paralysie de Paris par des cortèges de tracteurs… Une première épreuve au cours de laquelle Gabriel Attal se rappelle avoir *« échangé pendant des heures »*. *« Nous avons trouvé un accord et pris 70 engagements. Aujourd'hui, la totalité d'entre eux est en cours de déploiement et les deux tiers sont complètement réalisés »*, argue Gabriel Attal, même si l'examen du projet de loi inspiré de cette crise n'a toujours pas débuté au Sénat.

Confronté à la majorité relative du Palais Bourbon, le premier ministre a surtout privilégié la voie réglementaire. Il en a été ainsi pour la réforme du RSA, qui impose 15 heures d'activité aux bénéficiaires. Une expérimentation a été lancée dans 47 départements. *« Notre première bataille a été de faire que le travail paie plus et toujours mieux que l'inactivité »*, insiste Gabriel Attal, qui se satisfait également de la création d'un Haut Conseil des rémunérations pour *« désmicardiser »* la France. *« La grande majorité des branches concernées ont révisé leurs grilles et corrigé leur retard depuis la conférence sociale tenue en octobre 2024 »*, indique le livret édité par ses services. Même si les classes moyennes imaginaient peut-être d'autres mesures plus spectaculaires quand Gabriel Attal développait avec aplomb son programme pour ces Français qui *« ont le sentiment de donner beaucoup et de recevoir assez peu »*. Un texte était attendu pour des allégements de charges.

« Le respect de l'autorité et la sécurité de chacun, c'est une autre des grandes batailles qui a été au cœur de mon engagement », insiste-t-il en mettant en avant les projets de loi de programmation votés avant sa nomination qui ont accordé des *« augmentations »* de moyens *« sans précédent »* aux forces de l'ordre et à la justice. Son discours de Viry-Châtillon, le 17 avril, *« a permis de construire un ambitieux projet de loi sur la justice des mineurs »* même si le texte n'a toujours pas été présenté publiquement. Il a d'ores et déjà pris une circulaire pour ajouter une *« mesure d'intérêt éducatif »* dans l'arsenal de sanctions disponibles contre les mineurs délinquants.

« Je ne renoncerai pas à agir pour les Français »

Toujours dans le registre du civisme, Gabriel Attal s'enorgueillit d'avoir *« instauré une sanction pour les rendez-vous médicaux non honorés »*, la fameuse « taxe lapin ». Mais cette disposition, qui devait entrer en application au 1er janvier 2025, dépendait du vote d'un texte. Dans le domaine éducatif, qu'il a *« amené »* à Matignon après avoir été un bref ministre de l'Éducation nationale, il se félicite de l'instauration en cette rentrée de groupes de niveau - malgré les doutes de Nicole Belloubet. Même s'il n'a pas pu prendre le décret pour rendre obligatoire l'obtention du brevet des collèges pour entrer au lycée. Autre décret en souffrance, sur l'assurance-chômage, suspendu avant le second tour des législatives anticipées pour ne pas effrayer les électeurs de gauche hostiles à un durcissement des règles. Il devrait revenir en octobre.

Pour s'assurer que ses promesses se réaliseront un jour, le nouveau patron des députés Renaissance assure qu'il laissera sur le bureau de son successeur tous les projets de loi promis, finalisés et prêts à être défendus devant le Parlement. *« Ces textes sont prêts, nous avons lancé ces chantiers. C'est désormais au prochain gouvernement qu'il appartiendra de transformer l'essai »*, précise Gabriel Attal au *Figaro* en listant celui sur la justice des mineurs, celui sur la « désmicardisation », sur la « taxe lapin », sur le logement pour faciliter les constructions et intégrer une part d'habitats intermédiaires dans le décompte de la loi SRU.

Si le nouveau premier ministre ne s'en saisissait pas, *« je ne renoncerai pas à agir pour les Français sur ces sujets au Parlement »*, prévient-il en évoquant son intention de déposer des propositions de loi ou des amendements au projet de loi de finances. ■

pour Matignon

l'autre sans risque de censure immédiate.

législatives, est doté d'un sérieux droit de regard sur le futur locataire de Matignon, fort de ses 126 députés. Comme un boomerang du *« front républicain »* constitué contre lui au début de l'été. *« Marine Le Pen est vraiment en train de choisir le premier ministre ? »* s'étranglait ainsi un conseiller ministériel dans le maelström des rumeurs contradictoires.



Emmanuel Macron, le 29 août à Belgrade, lors de son déplacement en Serbie. DARKO VOJINOVIC / AP

« Une bulle médiatique »

En tout cas, Emmanuel Macron revient à la case départ, au grand désarroi de ses ministres, députés et conseillers. *« On savait que ça se finirait comme ça. Aucune des options qui tournent ne convient »*, lâche un député Renaissance proche de l'Élysée. Dans le camp présidentiel, on annonce désormais une nouvelle salve de noms testés. Le chef de l'État a d'ailleurs passé le plus clair de la journée de mercredi en coups de fil et messages, *« surtout vers l'extérieur du bloc central »*, assure l'un de ses correspondants. *« En réalité, des personnes qui ne seraient pas censurées d'office, ça existe*, glisse un cadre de l'ex-majorité. *Mais pour l'instant, elles ne sont pas mises à l'ordre du jour. Il faut que ça se décante. »*

Sauf que les idées tournent quelque peu en boucle. Les noms des ex-socialistes Didier Migaud, qui préside la Haute Autorité pour transparence de la vie publique (HATVP), et Pierre Moscovici, à la tête de la Cour des comptes, sont évoqués sans enthousiasme. Une partie de la droite pousse l'ex-ministre et ex-commissaire européen Michel Barnier, un profil qui ne déplaît pas au secrétaire général de l'Élysée, Alexis Kohler. Jean-Louis Borloo s'active auprès de ses interlocuteurs, mais n'a pas reçu de coup de fil d'Emmanuel Macron. Pas plus que le maire LR de Cannes, David Lisnard, encouragé par certains organes de presse. *« Une bulle médiatique »*, préfère balayer lui-même celui qui préside aussi l'Association des maires de France (AMF). Une sage prudence, alors que dans cette véritable foire politique, la durée de vie des ballons de baudruche n'a jamais été aussi courte que ces derniers jours. ■

Comment Marine Le Pen veut peser sur le choix du premier ministre

Paul Laubacher

Sébastien Chenu se marre. *« Parce qu'on a été silencieux ces dernières semaines, tout le monde a pensé qu'on ne comptait pas. Il a suffi que Marine Le Pen parle pour que tout le monde comprenne que nous sommes au centre du jeu »*, exulte le député Rassemblement national (RN) du Nord, ancien vice-président de l'Assemblée nationale.

Le bras droit de Marine Le Pen au Palais Bourbon, expert en réseautage, évoque bien évidemment la recherche effrénée d'Emmanuel Macron pour trouver un premier ministre, qui se heurte à l'absence de majorité claire au sein de l'Assemblée nationale depuis la dissolution. Après une quatrième journée de consultation avec les autres forces politiques, dont Marine Le Pen, mardi, le chef de l'État n'a toujours pas nommé celui qui doit remplacer Gabriel Attal à Matignon.

> **« Xavier Bertrand à Matignon, cela dure 48 heures, le temps que soit organisée la motion de censure »**
>
> **Un proche de Marine Le Pen**

Pour le député du Nord, et bien d'autres cadres du parti à la flamme, voilà une preuve que le RN est devenu un acteur essentiel dans cette nomination, surtout si le prochain premier ministre vient des rangs de la droite, ou du camp présidentiel. *« Si nous levons le pouce, il survit quelque temps. Si nous baissons le pouce, il sera censuré immédiatement. Nous sommes 126 députés, cela a du poids »*, explique doctement un député RN. *« Parce que le NFP a dit qu'il ne voulait que Lucie Castets à Matignon, et que Macron veut choisir son premier ministre, nous devenons de fait les arbitres de la nomination »*, analyse un cadre mariniste.

Sébastien Chenu savoure le sort réservé par sa chef à la dernière hypothèse en date : Xavier Bertrand, président Les Républicains (LR) de la région Hauts-de-France. Adversaire résolu du RN, et de Marine Le Pen, l'homme a été crucifié par les troupes marinistes sur les plateaux télévisés, à la demande de la présidente du groupe parlementaire RN. *« Xavier Bertrand à Matignon, cela dure 48 heures, le temps que soit organisée la motion de censure »*, explique l'entourage de Marine Le Pen. Entre Xavier Bertrand et la députée du Pas-de-Calais, l'animosité est bien trop forte et bien trop ancienne.

La future candidate à la présidentielle du RN voudrait tout de même profiter du rapport de force pour poser ses conditions à une « non-censure » du RN, comme elle l'explique au *Parisien* mardi. Le nouveau premier ministre ne doit pas *« aggraver le problème de l'immigration, de l'insécurité »*, ni *« raser les classes populaires et modestes dans son budget »*, qu'il instaure la proportionnelle pour les prochaines élections et qu'il *« respecte les électeurs et les élus RN »*.

Cette déclaration de Marine Le Pen est avant tout venu corriger un cafouillage venu du parti lui-même. Un peu plus tôt dans la journée de mardi, l'entourage de Jordan Bardella explique que le président du RN a affirmé à Emmanuel Macron, lors de la rencontre fin août, que le parti à la flamme accepterait un gouvernement *« qui expédierait les affaires courantes »*, *« mais qui mettrait en place la proportionnelle pour préparer les prochaines élections législatives »*.

Pour des cadres RN, cette déclaration a posé deux problèmes. *« Un gouvernement technique, ça n'existe pas »*, souffle l'un d'eux, qui poursuit : *« À partir du moment où un gouvernement est responsable devant l'Assemblée nationale, il est politique. À partir du moment où il présente un budget, qui est une orientation politique, il est politique. »* Ensuite, si l'instauration de la proportionnelle aux

> **« Un gouvernement technique, ça n'existe pas. À partir du moment où un gouvernement est responsable devant l'Assemblée nationale, il est politique. À partir du moment où il présente un budget, qui est une orientation politique, il est politique »**
>
> **Un cadre du RN**

législatives est une demande de longue date de Marine Le Pen et du RN, *« elle n'est pas prioritaire chez nos électeurs et il y a des sujets plus importants »*, pointe un député, qui cite : *« le pouvoir d'achat, la sécurité, l'immigration »*. *« Avant même qu'un éventuel premier ministre mette sur la table la proportionnelle, il y a un rendez-vous majeur : celui du budget en octobre »*, fait remarquer un cadre RN.

La déclaration de Marine Le Pen est venue corriger celle du parti. Elle a aussi ouvert la porte à une « non-censure » d'un gouvernement. Trois noms ne provoquent pas autant de colère que celui de Xavier Bertrand : le maire de Cannes, David Lisnard, le président du MoDem et maire de Pau, François Bayrou, avec qui Marine Le Pen entretient de très bonnes relations, et Jean-Louis Borloo, ancien maire de Valenciennes, qui a quitté la vie politique depuis 2014. *« Ils n'ont pas un passif comme Xavier Bertrand avec nous »*, affirme un proche de Marine Le Pen. Mais combien de temps pourront-ils tenir avant que le RN ne décide de les censurer ? ■

Tristan Quinault-Maupoil
avec Célestine Gentilhomme

En plein cœur de la crise politique, l'ancien premier ministre a pris de court ses proches en s'élançant prématurément dans la course à l'Élysée, tout en se disant prêt à une présidentielle anticipée.



« Je ne cherche pas tous les matins à me demander quelle est mon étiquette. Je pense qu'en politique, si on se sent prisonnier de son étiquette, on ne va pas très loin », précise Édouard Philippe (ici, le 12 juin).

FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

Édouard Philippe accélère sa candidature à la présidentielle

Il a profité du brouillard qui enveloppe l'exécutif depuis l'été pour clarifier sa propre trajectoire. En confirmant qu'il sera *« candidat à la prochaine élection présidentielle »*, Édouard Philippe fait irruption sur la scène politique à un moment où elle apparaît bloquée. *« La situation est inédite parce qu'il n'y a pas de majorité. Elle est surtout périlleuse »*, constate l'ancien premier ministre dans une longue interview accordée au *Point*. Après avoir rappelé *« tout le mal »* qu'il a pensé de la dissolution, le président du parti de centre droit Horizons annonce qu'il se *« prépare pour proposer des choses aux Français »*. *« Ce que je proposerai sera massif »*, insiste le maire du Havre qui a refusé de se présenter aux législatives anticipées. Une manière d'acter que les mois à venir ne seront pas porteurs de réformes significatives et qu'il n'y a plus rien à attendre du second quinquennat d'Emmanuel Macron. *« Je préfère agir que délibérer. Je préfère faire au Havre que parler à Paris »*, glisse l'intéressé au moment où les chefs des partis tergiversent comme aux meilleures heures de la IVe République. De là à imaginer une élection présidentielle anticipée ? Édouard Philippe *« confirme »* être prêt, si cela devait advenir. Un clin d'œil à la déclaration de candidature de Georges Pompidou, en janvier 1969, quelques mois avant que de Gaulle ne présente finalement sa démission. À l'époque déjà, cette échappée solitaire avait fini d'acter la rupture entre les deux hommes. Édouard Philippe avait déjà déclaré en juin que le chef de l'État avait *« tué la majorité présidentielle »* en dissolvant le Palais Bourbon et qu'il fallait *« passer à autre chose »*.

Début juillet, face à la tripartition inédite de l'Assemblée nationale, Édouard Philippe a fait l'analyse suivante auprès de ses équipes : le calendrier politique n'est plus figé, tout devient mouvant. Un blocage persistant pourrait fragiliser et contraindre Emmanuel Macron à quitter l'Élysée. *« Si une nouvelle dissolution a lieu dans un an, il faudra être prêts pour une présidentielle anticipée »*, prévenait l'un de ses intimes cet été, en annonçant des changements à Horizons en vue de la rentrée. *« Il faut se préparer à toutes les hypothèses. On va accélérer l'élaboration du programme et l'implantation locale, pour faire face à toute éventualité »*,

« Il faut se préparer à toutes les hypothèses. On va accélérer l'élaboration du programme et l'implantation locale, pour faire face à toute éventualité »

Édouard Philippe
Cet été à un de ses intimes

soufflait-il alors que le parti venait déjà de faire cavalier seul lors des dernières législatives, refusant de se ranger sous une bannière commune avec le parti présidentiel Renaissance et le MoDem. Une prise d'indépendance qui pourrait appeler à se renouveler. *« Ce scrutin a marqué une émancipation irréversible »*, commentait après coup un cadre du parti alors que la préparation des élections municipales de 2026 pourrait suivre le même raisonnement.

Voilà remisée au placard la formule *« loyal mais libre »*, utilisée à outrance par Édouard Philippe pour se débarrasser des questions sur ses relations compliquées avec Emmanuel Macron. *« Loyal, c'est quand il y a un chef. Aujourd'hui, il n'y a plus de chef »*, raillait un de ses confidents. *« Je ne cherche pas tous les matins à me demander quelle est mon étiquette. Je pense qu'en politique, si on se sent prisonnier de son étiquette, on ne va pas très loin »*, remarque le maire du Havre, dorénavant attentif à *« créer son espace politique »* et à *« ne jamais se cantonner là où certains voudraient vous limiter »*. Issu de la droite, propulsé par le macronisme, il va s'atteler à clarifier le philippisme.

En amont de la publication de son entretien, Édouard Philippe n'a pas prévenu le président qui l'a nommé chef du gouvernement en 2017. Avant que leur relation ne tourne à l'aigre. Sans surprise, les mousquetaires du chef de l'État n'ont pas retenu leurs coups. *« C'est hors sujet et à contretemps »*, cingle un interlocuteur d'Emmanuel Macron. *« Faire preuve d'individualisme, parler d'une élection prochaine, déclarer sa candidature ne me paraît pas opportun »*, s'est insurgé sur LCI François Patriat, le patron des sénateurs macronistes. La ministre démissionnaire de la Culture, Rachida Dati, lui a même adressé un message sans filtre ce mercredi sur son compte X : *« L'élégance comme la reconnaissance devraient amener à plus de respect de l'institution présidentielle et de l'homme qui vous a permis d'agir et même d'exister sur le plan politique »*, a-t-elle torpillé, le mettant dans le même panier que Jean-Michel Blanquer, ex-ministre de l'Éducation nationale, qui s'est montré peu tendre avec le chef de l'État dans son dernier ouvrage, *La Citadelle* (Éditions Albin Michel).

Les oppositions n'ont pas davantage été indulgentes. *« En plein cœur de la crise »*, le président d'Horizons *« pense à lui »*, a tancé la députée écologiste Sandrine Rousseau. *« Ça me pose toujours beaucoup de questions de savoir pourquoi ces gens s'engagent finalement en politique, dans quel but. Si c'est pour y faire eux-mêmes leur carrière ou si c'est pour servir l'intérêt général et les Français et les Françaises »*, s'est interrogée l'élue de Paris sur LCI. Édouard Philippe *« parle de lui au moment où les Français aimeraient bien qu'on leur parle un peu d'eux »*, a fustigé Laurent Jacobelli, le porte-parole du Rassemblement national. *« Rien de pire que l'indifférence »*, évacue un stratège du nouveau candidat alors que les supputations autour de Matignon auraient pu invisibiliser la sortie d'Édouard Philippe.

Mais la temporalité de l'annonce de candidature de l'ancien juppéiste a tout autant surpris dans son propre camp. *« Il a fait ça dans son coin, sans que grand monde ne soit au courant. Comme ça, aucune fuite possible »*, raconte un élu proche. À peine Édouard Philippe a-t-il évoqué une *« surprise »* et une interview prochaine à la fin d'une réunion de travail avec ses troupes, quelques jours avant sa mise en ligne. Même Gérald Darmanin, qui entretient de bons rapports avec lui, n'était pas dans la confidence. Le ministre de l'Intérieur démissionnaire n'a d'ailleurs pas daigné réagir et n'a pas échangé avec lui mercredi. L'entourage de l'édile normand préfère faire le récit d'une clarification alors que ses ambitions présidentielles relevaient déjà de l'évidence. *« Il n'aime pas les faux suspens. Et cela devient difficile pour lui de dire qu'il y pense en se rasant »*, ironise un ami, allusion à son visage rendu glabre par une alopécie très médiatisée.

« Faire preuve d'individualisme, parler d'une élection prochaine, déclarer sa candidature ne me paraît pas opportun »

François Patriat
Président des sénateurs macronistes

L'ancien chef du gouvernement préfère installer progressivement une évidence comme Jacques Chirac, Alain Juppé ou François Fillon. Pour la rendre inéluctable. Il souhaite densifier son parti politique, qui revendique 25 000 adhérents à jour de leurs cotisations après trois années d'existence. Édouard Philippe entend poursuivre le tour de France qu'il a déjà commencé à bas bruit. Avec la certitude qu'il aura à affronter Marine Le Pen en 2027 (ou avant, donc), avec laquelle il avait discrètement dîné en décembre dernier. *« Les Français ont voulu exprimer un besoin d'autorité et de liberté. Le RN a de toute évidence gagné le premier tour dans une élection où les gens sont massivement allés voter »*, remarque-t-il à l'évocation des dernières législatives. Celui qui avait dû faire face à la colère des « gilets jaunes » se méfie d'*« une forme de péril démocratique »* provoqué par *« le grand nombre d'électeurs RN »* qui ont *« le sentiment »* de ne *« pas avoir gagné »* le scrutin *« en raison d'une union contre-nature »* autour du front républicain.

D'ici là, il aura à affronter la concurrence interne au bloc central. Au sein même du club des ex de Matignon. Gabriel Attal, déjà désigné patron des députés Renaissance avant d'avoir quitté la Rue de Varenne, lorgnerait lui aussi la présidentielle. Pour affirmer ses ambitions, le trentenaire pourrait briguer la tête du parti macroniste à l'automne. Comme Élisabeth Borne, qui a déjà fait acte de candidature. ■



CONTRE-POINT
PAR **GUILLAUME TABARD**

Une déclaration qui anticipe la fin de Macron

Le « timing », à première vue, est surprenant. En plein imbroglio sur le choix d'un premier ministre, la déclaration de candidature d'Édouard Philippe paraît incongrue. Alors que le brouillard persiste sur la conduite des affaires du pays dans les jours et les semaines à venir et que la médiocrité du feuilleton Matignon désespère chaque jour un peu plus des responsables politiques, chef de l'État en tête, parler de la présidentielle ressemble à la fois à une faute de temps et à une faute de goût. Sans parler du risque du pétard mouillé médiatique si la nomination d'un premier ministre finit par intervenir dans les heures qui viennent…

Mais précisément : et si le choix déroutant du moment recelait un message politique ? Que l'ancien premier ministre pense à l'Élysée était tout sauf un secret. Voilà quatre ans – depuis son remplacement non choisi à Matignon – qu'il y pense, qu'il s'y prépare et s'organise en conséquence. Dire, dans un entretien au *Point*, *« je serai candidat à l'élection présidentielle »* – au futur, pas au conditionnel – ne visait donc pas à créer un effet surprise. Mais à parier sur un effet contraste avec la situation actuelle. Philippe dit en substance aux Français : regardez, Macron est dans l'impasse ; pire, il vous met dans l'impasse ; moi, je vous ouvre un autre horizon pour la suite.

Car c'est bel et bien le président de la République que le maire du Havre a en ligne de mire. Il le confirme dans *Le Point* : il a désapprouvé le remplacement d'Élisabeth Borne par Gabriel Attal dès janvier et, évidemment, la dissolution de juin. Macron, à ses yeux, a perdu la main, et, par ailleurs, Philippe sait qu'il ne lui fera aucun cadeau pour la suite. Se déclarer candidat aujourd'hui, c'est donc dire : ce qui se passe en ce moment ne fera rien avancer pour le pays, il n'y a plus rien à attendre du chef de l'État et le seul rendez-vous décisif est celui de la présidentielle. Autrement dit : plutôt que perdre du temps à peser sur le cours d'une alternance laborieuse et sans débouché, donnons le coup d'envoi de la grande alternance.

Il n'est pas anodin non plus qu'Édouard Philippe accepte de répondre à Valérie Toranian et Mathilde Siraud sur la perspective d'une élection présidentielle anticipée. Bien sûr, ce n'est pas lui qui avance l'hypothèse. Mais la valider – *« je vous le confirme »*, répond-il –, c'est la crédibiliser. De manière à peine subliminale, le premier premier ministre du premier quinquennat macronien fait comprendre qu'il ne faut pas exclure une fin anticipée du mandat présidentiel. Là est la vraie transgression opérée par Édouard Philippe.

Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, si ses proches font d'eux-mêmes le parallèle avec Georges Pompidou, remercié de Matignon à l'été 1968 et qui, par ses appels de Rome, dès janvier 1969, s'était déclaré candidat alors qu'il restait encore au général de Gaulle trois ans et demi de mandat à faire. Le fondateur de la Ve avait vu dans cet empressement à se déclarer une envie non dissimulée de le voir partir au plus vite. De fait, c'est ce qui se passera en avril 1969 avec l'échec au référendum sur la régionalisation. Pompidou, par sa popularité, avait fait comprendre aux Français qu'après de Gaulle, et contrairement à ce que celui-ci feignait de déplorer, ce ne serait pas le chaos. En choisissant l'œil du cyclone de la crise politique pour se déclarer, Édouard Philippe fait comprendre à la fois que le chaos, c'est Macron, et que c'est après lui qu'un bloc central, entre RN et NFP, a des chances de subsister, ou plutôt de renaître.

Cela dit, de Gabriel Attal à Gérald Darmanin, il n'est pas le seul à faire ce calcul. Et il ne suffit pas de promettre un projet *« massif »* pour convaincre qu'il le sera – qu'a-t-il mis sur la table d'original et de détonnant sur le fond depuis quatre ans ? Mais se dévoiler maintenant, c'est aussi une manière de prendre de vitesse des rivaux davantage englués que lui dans les sables mouvants du moment. ■


ICI
NAÏSSENT
LES LÉGENDES
PAPREC
PAPREC FÊTE CETTE ANNÉE SES TRENTE ANS.
Parti de loin il y a trente ans, Paprec est désormais un champion européen du recyclage et de la production d'énergies vertes. Il compte 16 000 personnes sur 350 sites dans dix pays.
Le partenaire titre de La Solitaire du Figaro partage les valeurs d'excellence et de dépassement de soi de la course au large. Le groupe soutient les meilleurs marins du circuit depuis deux décennies et ses équipes sont fières de donner leur nom à une course mythique qui a vu émerger les légendes de la voile.
La Solitaire du FIGARO PAPREC
30 ANS PAPREC
PARTENAIRE TITRE



BASTIEN OHIER/HANS LUCAS VIA REUTERS CONNECT

Une femme arbore un tee-shirt floqué du nom de Paul Watson lors d'un rassemblement de soutien, le 3 août, place de la Nation, à Paris.

Le militant écologiste Paul Watson maintenu en détention au Groenland

Slim Allagui Copenhague

En attendant que Copenhague statue sur son extradition, exigée par Tokyo pour une action sur un baleinier en 2010, le fondateur de Sea Shepherd est détenu sur le territoire danois.

« C'*est un scandale !* » Au tribunal de Nuuk, au Groenland, Lamya Essemlali fulmine. Le juge Lars-Christian Sinkbæk vient de prolonger l'incarcération de Paul Watson, le fondateur de Sea Shepherd et de la Captain Paul Watson Foundation. Cet activiste canado-américain, défenseur acharné des baleines, est incarcéré au Groenland depuis un mois et demi, en attendant l'examen par Copenhague de la demande d'extradition vers le Japon.

Ce mercredi, sa mise en liberté conditionnelle aurait pu être accordée. « *Sa place n'est pas en prison. Paul est un défenseur de la biodiversité et on le traite comme un criminel, un terroriste,* » s'agace Lamya Essemlali, présidente de Sea Shepherd France, présente à l'audience.

Le Groenland a accueilli le 21 juillet un hôte bien encombrant : un septuagénaire à barbe blanche débarqué dans ce territoire danois de l'Arctique. Paul Watson, recherché depuis 2012 par Interpol à la demande du Japon, est accusé par Tokyo d'agression contre un de ses baleiniers en 2010 en Antarctique. Il a donc été arrêté à son arrivée au port de Nuuk, alors qu'il était en route vers le Pacifique nord pour barrer la route au grand baleinier nippon, le *Kangei Maru*. Paul Watson est l'ennemi numéro un des rares pays chasseurs de baleines, dont fait partie l'Archipel.

En dépit de la diffusion d'une vidéo de plus de quatre minutes « *innocentant Paul des accusations mensongères du Japon* » affirme sa collègue, le juge a décidé de suivre l'avis de la procureur Mariam Khalil, qui demandait une prolongation de la détention provisoire jusqu'au 2 octobre.

Ses avocats Finn Meinel et Jonas Christoffersen ont indiqué faire appel de cette décision. « *Nous ferons tout pour qu'il ne soit pas extradé vers le Japon où il risque jusqu'à 15 ans de prison. Il n'en ressortirait pas vivant* », assure Lamya Essemlali.

Paul Watson est retourné à sa cellule, où il a « *vue sur mer avec des baleines à l'horizon*, dit-elle. *Il fait sa propre cuisine, lit, écrit, mais ses enfants lui manquent. Il tient bon et est content que sa lutte contre la chasse à la baleine soit de nouveau sous les feux des projecteurs.* »

Cette affaire judiciaire embarrasse au plus haut point le gouvernement danois. Partout dans le monde, des manifestations de soutien à celui que l'on surnomme le « *justicier des mers* » se succèdent. Plusieurs chefs d'État, dont Emmanuel Macron, ont demandé sa libération.

Un casse-tête pour le pouvoir arc-en-ciel (sociaux-démocrates, libéraux et centristes) qui s'évertue à être en pointe dans la défense des droits humains. « *C'est extrêmement difficile de rejeter cette demande d'extradition alors qu'en même temps nous défendons résolument le respect des règles internationales* », confiait le mois dernier le ministre des Affaires étrangères danois, Lars Lokke Rasmussen.

> **« L'affaire suit son cours et est aux mains de la police au Groenland qui continue de mener son enquête à ce sujet pour déterminer si les conditions d'une extradition sont réunies »**
>
> **Jens Hoeyer Jensen**
> Chargé de communication auprès du ministère de la Justice

La pétition « Emmanuel Macron doit demander la libération de Paul Watson » a recueilli plus de 800 000 signatures en France, où il réside normalement avec sa famille, et une manifestation de soutien est prévue mercredi soir place de la République à Paris par ses partisans.

Interrogé par *Le Figaro*, Jens Hoeyer Jensen, chargé de communication auprès du ministère de la Justice, indique que « *l'affaire suit son cours et est aux mains de la police au Groenland qui continue de mener son enquête à ce sujet pour déterminer si les conditions d'une extradition sont réunies. Et tant qu'elle n'est pas terminée, le ministre* (Peter Hummelgaard, NDLR) *ne peut intervenir ni prendre une décision sur cette extradition.* » Il insiste : le cas « *n'est pas politique. C'est une question d'extradition qui doit tenir compte à la fois du respect du droit international, mais également des droits de l'homme* ».

Analysant ce dossier brûlant, Me François Zimeray, ancien ambassadeur de France au Danemark et l'un des avocats de Paul Watson, pense que « *le Danemark ne veut pas s'aliéner une grande puissance comme le Japon. C'est pourquoi il cherche un fondement plus juridique que politique pour sortir de cette situation* ».

Dénonçant auprès du *Figaro* le « *harponnage judiciaire et politique du Japon qui n'a aucune preuve tangible de la culpabilité* » de son client, il souligne que « *la légalité internationale n'est pas du côté de ce pays qui viole les arrêts de la Cour internationale de La Haye. Il faut des hommes comme Paul Watson pour faire respecter le moratoire sur la chasse à la baleine de 1986 car il n'existe pas de Casques bleus de la mer.* » ■

Au Venezuela, l'inquiétante fuite en avant de Nicolas Maduro

Alice Campaignolle Caracas

Alors que l'opposition conteste sa réélection, l'impasse politique perdure depuis plus d'un mois dans un climat de violente répression.

« I*l y a un mois, à l'annonce des résultats, ça a été une vraie douche froide.* » Le 29 juillet, à minuit passé de quelques minutes, devant son téléviseur, Luis Acanio n'a pas cru un mot de l'annonce du président du Conseil national électoral déclarant « *l'irréversibilité* » de la victoire de Nicolas Maduro à l'élection présidentielle. Quelques jours plus tard, le quadragénaire se rendait au rassemblement convoqué par la dirigeante de l'opposition, Maria Corina Machado. « *Grâce à elle, le moral est revenu,* » dit-il, tout sourire. Depuis, Luis et son épouse ne ratent pas un rendez-vous. « *En protestant pacifiquement dans la rue, nous allons réclamer notre dû, comme dit Maria Corina. Et le 10 janvier c'est Edmundo Gonzalez qui sera investi à la présidence.* »

Pourtant pour ce quatrième rassemblement convoqué depuis le scrutin, le 28 août, les militants étaient moins nombreux qu'à l'accoutumée. L'heure et le jour y étaient certainement pour quelque chose : le rendez-vous avait été donné en pleine semaine à 11 heures du matin. Mais pour la chef de file de l'opposition, il ne fallait pas rater le coche, à un mois tout juste du « *triomphe* » de son candidat, Edmundo Gonzalez Urrutia, vainqueur, selon l'opposition, de la présidentielle du 28 juillet. Le septuagénaire est visé depuis début août par une enquête pour « *usurpation de fonctions, diffusion de fausses informations, incitation à la désobéissance aux lois, incitation à l'insurrection, association de malfaiteurs* ». « *Nous allons faire céder le régime* », lançait Machado, apparue comme toujours de nulle part sous un pull à capuche noir. La femme politique vit dans la clandestinité depuis plusieurs semaines, menacée d'être arrêtée par les autorités, qui ont déjà réduit son équipe à peau de chagrin. Les deux dernières victimes de la persécution gouvernementale : son avocat Perkins Rocha, et Biagio Pilieri, ex-député de l'opposition. L'arrestation de ce dernier a été niée par le ministre de l'Intérieur.

> **« La mobilisation n'est pas nouvelle, ça fait des années que les travailleurs sont dans la rue. Mais ça y est, le gouvernement montre aux Vénézuéliens et au monde entier son vrai visage »**
>
> **Un Franco-Vénézuélien engagé dans les mouvements populaires et pour les droits humains**

Malgré la répression, Virginia et son frère, deux sexagénaires venus applaudir Machado, n'ont pas peur : « *on est mobilisés depuis 25 ans, alors un mois de plus, qu'est-ce que c'est ?* ». Pourtant la vague d'arrestations qui a suivi le scrutin est sans précédent. « *On n'avait jamais vu une telle répression* », se préoccupe Samuel, Franco-Vénézuélien qui vit à Caracas. « *En très peu de temps il y a eu plus de 2000 arrestations, et pas seulement des gardes à vue. De la prison ferme, 10, 15 ou 20 ans de prison* ».

Les inculpés sont de très jeunes gens pour la plupart, issus des quartiers populaires, à qui les policiers interdisent de contacter leurs familles ou de choisir un avocat. Ils sont poursuivis pour terrorisme. Parmi eux, il y aurait une centaine d'adolescents mineurs. Samuel, Franco-Vénézuélien engagé dans les mouvements populaires et pour les droits humains, dénonce la « *nature antidémocratique et antipopulaire* » des autorités en place, qui, selon lui, font tomber les masques. « *La mobilisation n'est pas nouvelle, ça fait des années que les travailleurs sont dans la rue. Mais ça y est, le gouvernement montre aux Vénézuéliens et au monde entier son vrai visage.* »

Nicolas Maduro et ses proches étaient en effet revenus en grâce sur la scène internationale, échappant à leur statut de parias à la faveur notamment de la guerre en Ukraine, les réserves de pétrole du pays caribéen faisant l'objet de toutes les convoitises. Après la signature d'un accord entre gouvernement et opposition à La Barbade, Washington avait même levé quelques-unes de ses sanctions en octobre 2023. L'année précédente, dans les couloirs de la COP27, Emmanuel Macron et Nicolas Maduro avaient échangé brièvement, mais assez longtemps pour que le chef de l'État français invite son homologue « *à un travail bilatéral dans la région* ». Emmanuel Macron l'avait appelé « *président,* » alors que la France n'avait pas reconnu sa réélection en 2018, la qualifiant de « *frauduleuse* ».

Mais en 2024, une fois encore, l'Union européenne ne reconnaît pas la victoire annoncée (et confirmée par le Tribunal suprême de justice) de Nicolas Maduro. « *Nous ne pouvons accepter la légitimité démocratique de Nicolas Maduro, basée sur un résultat qui ne peut être vérifié* » annonçait Josep Borrell après une réunion des ministres des Affaires étrangères de l'Union européenne jeudi 29 août. Pire encore pour Caracas, ses alliés historiques lui tournent le dos. Lula Da Silva le premier, qui s'est rangé à la position européenne dès le lendemain, ne reconnaissant ni la victoire de Maduro ni celle de son rival, Gonzalez.

Caracas s'isole. « *Maduro se retranche dans son palais de Miraflores, c'est très difficile de savoir ce qu'il s'y passe* », glisse une source diplomatique. Alors que toutes les voix à l'international appellent à la négociation et au dialogue, le gouvernement vénézuélien se crispe et prend un tournant autoritaire clair. Après les milliers d'arrestations qualifiées d'arbitraires par Amnesty International, le pouvoir est passé à l'offensive juridique, avec plusieurs lois « *liberticides* » selon les organisations de défense des droits humains. Le Parlement a d'abord voté la loi de contrôle des ONG qui permettra de restreindre le travail des organisations, voire de les interdire. « *Il est évident que nous allons être "illégalisés"* » redoute Lissette Gonzalez de l'organisation Provea, qui œuvre dans les domaines de l'éducation et des droits humains. « *Ces lois restreignent l'espace civique vénézuélien.* » La discussion à l'Assemblée du second texte, la « *loi contre le fascisme, néofascisme et expressions similaires* » a été repoussée pour le moment.

Le virage répressif se confirme au sein même de l'exécutif, avec le renouvellement de cabinet du 27 août dernier, et la nomination à l'Intérieur et à la Justice d'un homme fort du régime, le très craint Diosdado Cabello, qui n'hésite pas à menacer journalistes et opposants – ainsi que leurs familles – en direct à la télévision. Pour le militant Luis Acanio, « *cette nomination est le signal clair que l'opposition parvient à mettre la pression sur le gouvernement* », qui est dans « *une fuite en avant* » face à la mobilisation convoquée par Maria Corina Machado.

Depuis son « camion estrade, » Machado lance au public : « *Nous avons une stratégie robuste et elle fonctionne !* » Mais de l'extérieur le plan de l'équipe opposante n'est pas toujours facile à deviner. « *On ne sait pas tout ce qu'il se passe, mais il se passe des choses* » affirme Luis. Comment les rivaux de Maduro vont-ils « *réclamer leur dû* » ainsi qu'ils le formulent, et installer Edmundo Gonzalez sur le siège présidentiel le 10 janvier prochain ? La stratégie de Machado est tout aussi opaque que les résultats de l'élection. Mais c'est avec un plan tout aussi flou, le mantra « *Nous irons jusqu'au bout* », qu'elle est parvenue, en quelques mois, à défier le gouvernement chaviste, indéboulonnable depuis 25 ans. ■

Amiral Vaujour : « Partout, des seuils de recours à la violence ont été franchis »

Propos recueillis par
Nicolas Barotte

L'amiral Nicolas Vaujour est chef d'état-major de la marine nationale.



« Le conflit ukrainien a eu des conséquences extrêmement importantes dans le domaine maritime », confie l'amiral Nicolas Vaujour.

LE FIGARO. – À la fin de l'été, le chef d'état-major des armées a mis en garde contre « *des temps très durs* » à venir pour l'Occident. Quelles en sont les conséquences pour la marine ?
AMIRAL VAUJOUR. – Ce qu'a dit le général Burkhard est juste : nous sommes confrontés à une dégradation de l'ordre international. Partout dans le monde, des seuils de recours à la violence, que nous n'aurions pas imaginés il y a dix ans, ont été franchis. Qui aurait cru que les houthistes seraient capables de tirer des missiles balistiques contre des navires de commerce en mer Rouge ? Le conflit ukrainien a aussi eu des conséquences extrêmement importantes dans le domaine maritime. La Russie a conservé toutes ses forces sous-marines nucléaires. Lorsque des sous-marins russes opèrent en Atlantique ou passent par la Manche, nous les suivons. En mer de Chine méridionale, les Philippins sont confrontés aux Chinois, qui revendiquent des îlots stratégiques. Pour la première fois, les Américains, qui ont conclu un accord de défense avec Manille, ont proposé d'escorter les navires philippins. Les Chinois regardent jusqu'où les Américains sont prêts à aller face à ces montées de tension… En ce qui concerne les fonds marins, les moyens de nuire aux infrastructures sous-marines existent chez nos compétiteurs. Toutes ces crises testent nos capacités et nos savoir-faire.

Vous faites souvent référence à la question stratégique des « points d'accès » : les ports, les détroits… L'« espace de manœuvre » se restreint-il ?
Nous ne pouvons plus compter sur le respect des règles internationales pour garantir une liberté d'action. L'espace de manœuvre est mis en question. Nous avons besoin d'avoir une stratégie d'accès. C'est pourquoi il faut développer des partenariats et des modes d'action qui permettent de contourner les restrictions. J'ai, par exemple, personnellement rencontré le chef d'état-major de la marine philippine. En mer Rouge, certains de nos partenaires ont été obligés de sortir de la zone pour se ravitailler en missiles ! On diversifie aussi nos options à ravitailler en missiles complexes via notre nouveau bâtiment ravitailleur de force. Grâce à nos sous-marins nucléaires d'attaque de la classe Barracuda équipés d'un mini-sous-marin pour les commandos, nous sommes en mesure d'accéder à terre de manière extrêmement discrète. En ultime recours, si l'accès à un territoire est empêché, le porte-avions offre énormément d'options.

Depuis la fin de l'année dernière, une frégate est déployée en mer Rouge pour sécuriser le trafic maritime. Depuis février, elle agit dans le cadre de la mission Aspides. Quel est le niveau de menace ?
Les houthistes ont fait évoluer leurs modes d'action depuis le début de la crise pour tester ce qui était efficace ou non. Ils ont commencé avec des drones aériens. Nous en avons intercepté avec des missiles puis au canon. Ensuite ils ont utilisé des missiles antinavires, puis des missiles de croisière pour atteindre Israël. Ils ont aussi tenté de frapper avec des missiles balistiques. Ils en ont tiré seulement quelques-uns, contre des navires que nous protégions… Intercepter ce type de menace du haut du spectre n'avait jamais été fait en opération.

Mais les attaques des houthistes se poursuivent toujours…
Il y a un peu moins d'attaques, mais il y en a toujours. Il y a quelques jours la frégate de défense aérienne a intercepté un drone de surface qui se dirigeait vers un pétrolier grec, le *Sounion*. Les houthistes avaient déclaré faire une distinction entre les navires. Mais un bateau peut être ciblé parce qu'il porte des intérêts israéliens ou alors parce qu'il a fait escale en Israël. Nous avons développé des moyens spécifiques d'analyse du trafic maritime pour identifier les cibles critiques et cerner les risques. Globalement, une part importante du trafic en mer Rouge a été déroutée : 60 % passent maintenant par le cap de Bonne-Espérance. Dans le cadre d'Aspides, les Européens ont pu avoir de trois à cinq bateaux dans la zone. Nous nous coordonnons aussi avec l'opération américaine.

Pour intercepter des drones houthistes, les frégates ont utilisé des missiles Aster. Quelle alternative la marine développe-t-elle ?
Nous avons demandé à plusieurs industriels de nous présenter de nouvelles capacités en fonction des menaces rencontrées en mer Rouge et en mer Noire. Quelques semaines plus tard, un nouveau système était testé en opération. Nous avons aussi développé des systèmes de brouilleurs. Les boules optroniques de nouvelle génération permettent de voir mieux et plus loin. Ces innovations seront généralisées. Nous devons trouver le bon équilibre à bord de nos bateaux entre armes d'usure, à faible coût, et armes de décision, de supériorité technologique. Nous devons améliorer nos armes d'usure.

Les drones de surface ukrainiens ont permis de faire reculer la Russie en mer Noire. Quelles sont les conséquences de cette dronisation navale ?
L'Ukraine a développé des drones de surface après avoir constaté que l'autodéfense des bâtiments russes était défaillante. Cette stratégie de contournement de la puissance a touché le point faible de l'adversaire. Dans une mer fermée comme la mer Noire, employer des drones de surface est envisageable. Les distances sont compatibles avec l'autonomie des systèmes. En plein milieu de l'Atlantique, ce ne serait pas aussi facile.

Mais la marine n'aurait-elle pas besoin de ce type de drones ?
Un drone peut être utilisé comme moyen d'observation ou comme arme d'agression. Nous travaillons sur toutes les options avec les industriels. Il y a encore beaucoup de champs à explorer et nous n'avons pas lancé de grands programmes. Au regard de la rapidité des évolutions, il faut une grande agilité d'acquisition pour bénéficier rapidement des innovations.

Avec Slam-F (système de lutte antimines marines du futur), la marine a engagé un programme de dronisation en ce qui concerne la guerre des mines. Les premiers modules étaient attendus pour le printemps. Quand cette capacité sera-t-elle opérationnelle ?
Avec Slam-F, toute une fonction opérationnelle, celle de la guerre des mines, sera dronisée : de la détection à la neutralisation. C'est une rupture. Elle n'est pas forcément simple à mettre en place. Nous attendons la livraison des modules pour cet automne. Le système devrait être opérationnel en 2025. Il nous permettra d'assurer la sécurisation dans la rade de Brest, essentielle à notre dissuasion. Dans un deuxième temps, il sera déployé pour protéger la base de Toulon.

En termes d'expérimentation, on peut aussi évoquer les armes à énergie dirigée testées par la marine. À quel horizon une capacité pourrait-elle être opérationnelle ?
Nous avons testé des systèmes. Il y a différentes armes à énergie dirigée : le brouilleur électromagnétique, le laser et les micro-ondes. Chacune a ses caractéristiques. Le brouilleur électromagnétique et le laser sont intéressants. Nous allons pouvoir aller vers de l'industrialisation. Mais en mer, les distances d'interception sont plus lointaines qu'à terre. Il faut un peu plus de puissance. Dans l'année qui vient, nous devrions avoir des résultats probants.

La marine est particulièrement sollicitée alors qu'elle est dans une période de limites capacitaires…
La marine est en perpétuel renouvellement capacitaire. Nous avons achevé le déploiement des frégates multimissions (Fremm) et nous allons bientôt voir arriver les frégates de défense et d'intervention (FDI). Le renouvellement des sous-marins d'attaque est en cours avec les SNA de la classe Barracuda. Nous avons aussi reçu le deuxième patrouilleur outremer, le *Teriieroo a Teriierooiterai*. Les POM ne sont pas des frégates de combat, mais ils seront capables d'aller loin, de tenir longtemps la mer et de répondre à la plupart des missions. Évidemment, si la menace augmentait, nous procéderions à une bascule d'efforts. Nous renouvelons aussi les patrouilleurs de haute mer qui sont en fin de vie. La tension est plus forte sur ce segment. Je suis contraint à faire preuve d'agilité pendant la phase de biseau capacitaire. C'est pourquoi une frégate La Fayette a récemment été envoyée de Toulon à Brest.

La marine semble écartelée entre les théâtres d'opération…
Cette tension vient de la simultanéité des crises et des engagements en Atlantique Nord, en Baltique, en Méditerranée, dans l'océan Indien, en mer Rouge, dans le golfe de Guinée. Mais nous nous appuyons sur nos alliances. Par exemple, nous participons à la mission Irini en Méditerranée sans y avoir de bâtiment en permanence. La marine ne peut pas répondre à toutes les crises du monde. La question est celle des choix, pas des limites. Ce 5 septembre, nous commémorons la bataille de Chesapeake en 1781. La marine française y avait soutenu les insurgés américains face aux Britanniques pour faire tomber la garnison de Yorktown. Les marins avaient appareillé sans que leurs bateaux n'aient été totalement prêts pour prendre de vitesse les Britanniques. Ils avaient fait preuve d'audace pour l'emporter. C'est cet esprit que nous voulons encore cultiver aujourd'hui. Je vais ainsi récompenser quatre unités, notamment celle qui a abattu un drone en mer Rouge à partir d'un hélicoptère. L'esprit d'innovation n'est pas forcément technique, il vient aussi de notre capacité d'adaptation. ■

En Algérie, une présidentielle sans réel suspense

Adam Arroudj Alger

Aucun de ses deux concurrents, qui représentent respectivement l'opposition islamiste et laïque, ne semble en mesure d'inquiéter le sortant, Abdelmadjid Tebboune, ce samedi 7 septembre.

Devant la fourgonnette des fruits et légumes qui s'arrête chaque jour à Benghazi, un quartier de la banlieue est d'Alger, Rachid, le vendeur, et Latifa, une riveraine, échangent quelques banalités. Sur le prix du raisin vert, à 320 dinars algériens (moins de 2 euros), la santé des enfants ou les coupures d'eau… La politique ne fait pas partie de leurs sujets de conversation. Mais interpellés sur l'élection présidentielle qui se tiendra samedi 7 septembre, ils sourient de manière complice. Est-ce qu'ils comptent aller voter? *«Ah, lazem!»*, répondent-ils en chœur. En dialecte algérois, ce petit mot très utilisé signifie : *«Il faut.»*

Depuis qu'Abdelmadjid Tebboune, président sortant et candidat à sa succession, a annoncé une élection anticipée, ils n'ont pas échappé à la grande campagne : *«Car je suis un Algérien, je vote!» «C'est en votant qu'on exerce notre citoyenneté pleinement et entièrement, car on choisit un programme, et donc on influe sur la destinée du pays. Les élections sont le seul domaine où les Algériens sont les décideurs exclusifs»*, explique ainsi *El Moudjahid*, le quotidien étatique.

À cette évocation, les deux Algérois sourient encore. Pour qui comptent-ils voter? Ils n'en font pas un mystère. *«Ami Tebboune* (Tonton Tebboune, NDLR), *c'est lui qui va gagner»*, assure Latifa, qui a déposé une demande de logement social. Et puis, elle l'a entendu dans la caserne de gendarmes où elle travaille : *«Il faut voter Tebboune, parce qu'il va augmenter les salaires des fonctionnaires de 100 %.»* C'est en effet l'une des promesses de campagne du candidat Tebboune d'ici à 2027, tout comme la révision des pensions de retraite, la réduction des taxes, la construction de deux millions de logements ou la création de 450 000 emplois.

Alors bien sûr, sur les panneaux électoraux placés sur le trottoir d'en face comme sur leurs affiches gondolées et déjà décolorées par le soleil du mois d'août, les deux autres candidats en lice ont bien du mal à exister. L'islamiste Abdelaali Hassani Cherif, du MSP (tendance Frères musulmans), et Youcef Aouchiche, premier secrétaire du Front des forces socialistes (FFS, parti historique d'opposition, laïc), ne ménagent pourtant pas leurs efforts. À travers les villes et les villages – et même sur les plages! –, ils ont enchaîné meetings et bains de foule. En entendant leurs noms, Rachid et Latifa esquissent une moue en secouant la tête. *«Qui? On ne les connaît pas»*, répondent-ils, en admettant toutefois savoir qu'il y *«a deux autres concurrents»*. Sur les dizaines de candidatures, trois seulement ont été retenues par le Conseil constitutionnel. Trois des prétendants, qui avaient contesté leur éviction de la course, ont été placés sous contrôle judiciaire, accusés d'avoir acheté les signatures de parrainage des élus. Une leader de l'opposition, Louisa Hanoune, a préféré jeter l'éponge, dénonçant des *«pressions»* contre des élus pour les empêcher de lui octroyer leurs signatures.

> **«Cette élection est un scrutin technique et non pas politique. Le système a besoin qu'Abdelmadjid Tebboune soit reconduit pour fermer la parenthèse du hirak»**
>
> **Un éditorialiste algérois**

Lundi 2 septembre, Amnesty International a demandé aux autorités algériennes de *«mettre fin à la répression de l'espace civique à l'approche de l'élection présidentielle»*, au *«harcèlement»* et à l'*«intimidation»* des militant(e)s de l'opposition politique, et aux *«fausses accusations de terrorisme pour faire taire la dissidence pacifique»*. Dans ce contexte, rares sont les personnes qui acceptent de témoigner à visage découvert.

«Cette élection est un scrutin technique et non pas politique, résume un éditorialiste algérois. *Le système a besoin qu'Abdelmadjid Tebboune soit reconduit pour fermer la parenthèse du hirak»*, le vaste mouvement populaire qui a conduit à la démission d'Abdelaziz Bouteflika en 2019.

«À ceux qui l'accusent depuis cinq ans d'être "mal élu", on répondra que cette fois, il est plébiscité par les Algériens», renchérit un militant du FFS, qui se dit *«lucide sur l'enjeu du scrutin : le taux de participation, en particulier en Kabylie»*, où l'abstention est traditionnellement très forte. Lors de la présidentielle de décembre 2019, qui avait vu Abdelmadjid Tebboune élu avec 58,13 % des voix, le taux de participation officiel, de 39,83 %, fut le plus faible de l'histoire des scrutins présidentiels pluralistes en Algérie.

«Les deux autres candidats sont des lièvres utiles, commente l'éditorialiste. *À la droite de Tebboune, on a un islamiste inodore et incolore qui obéira à la feuille de route. Dans une société où la bigoterie est manifeste dans l'espace public et sature les réseaux sociaux et les médias, le système ne peut pas faire comme si les islamistes n'existaient pas.»*

Abdelaali Hassani Cherif, 57 ans, regard souriant, barbe blanche de trois jours, petite tache noire bien apparente sur son front dégarni (marque des musulmans qui prient beaucoup), ingénieur du génie civil, à la tête du MSP depuis 2023, est un homme affable, qui *«ne bouscule personne»*, conviennent ceux qui le connaissent.

En campagne, on l'a vu sortir triomphant de sa berline noire, surprotégé par ses gardes du corps et assailli par des Algériens scandant *«Hassani, président!»* En meeting, il est apparu comme une star sous les youyous, bras levés et mains jointes, promettant d'édifier une *«Algérie forte et prospère»*. Les plans serrés des caméras ont eu du mal à cacher qu'en réalité, ses fans ne sont pas légion.

«Il peut toujours se prendre pour Kamala Harris, n'est pas Makri qui veut», commente un détracteur, en faisant référence à l'ancien président du MPS, resté dix ans à sa tête, le charismatique Abderrezak Makri. Selon des sources du mouvement, ce dernier aurait été *«mis à l'écart d'une potentielle candidature»* parce que *«jugé trop critique à l'égard du pouvoir»*, face à un Hassani *«plus arrangeant»*.

«À la gauche de Tebboune, on a Youcef Aouchiche, le candidat du FFS», poursuit l'éditorialiste algérois. Public en transe, cordon de sécurité sur les dents, clips de campagne léchés : à 41 ans, cet ancien journaliste est lui aussi bien servi par les caméras. Mais en coulisses, les militants qui vivent dans l'espoir qu'un jour, le parti connaisse un autre Hocine Aït Ahmed (figure de la guerre de libération contre la France et fondateur du parti), lèvent les yeux au ciel. *«Aouchiche est là, parce qu'il représente un courant du FFS qui plaide depuis de nombreuses années pour le dialogue avec le pouvoir*, explique un vieux militant. *Or le pouvoir a besoin de lui parce qu'il a besoin que la Kabylie vote.»*

En pratique, l'un comme l'autre peuvent difficilement peser face au rouleau compresseur qu'est la campagne d'Abdelmadjid Tebboune, ses colossales promesses, ses milliers de vidéos qui inondent TikTok, ses feux d'artifice sur écran géant, les dizaines de meetings animés par les partis et les associations qui le soutiennent, et ses médiatiques relais, comme le recteur de la Grande Mosquée de Paris, Chems Eddine Hafiz. Car pour lui, la campagne a dépassé les frontières : cinq meetings ont été organisés en France à l'attention de la diaspora. ■



Dimanche à Alger, un homme passe devant une mosquée, où ont été installés les panneaux électoraux des trois principaux candidats à l'élection présidentielle.

RAMZI BOUDINA/REUTERS

Transports, infrastructures : de hauts gradés nommés à des postes civils

«On est sous régime militaire maintenant, vous savez? La corruption, c'est fini!» Dans un bureau des douanes d'Alger, un employé roule des yeux comme pour effrayer les quelques citoyens venus pour des démarches. Il plaisante peut-être mais sa sortie fait son petit effet sur le public, soudain tétanisé.

Début juillet, un décret présidentiel a généralisé et précisé les modalités de *«détachement»* des *«personnels militaires de carrière et contractuels auprès des administrations civiles publiques»*. En d'autres termes, l'affectation d'officiers généraux et supérieurs de l'armée à des postes civils, déjà possible depuis une loi de 2006, est rendue plus flexible. Le détachement est par exemple fixé à un an renouvelable, dans la limite de trois ans avec une possibilité de prolongation exceptionnelle.

Les Douanes ont ainsi vu arriver, en septembre 2023, le général-major Abdelhafid Bakhouche, directeur des relations internationales et de la coopération au ministère de la Défense, aux fonctions de directeur général. Ce poste sensible a connu le passage de plusieurs responsables et une série de limogeages. Cette décision *«répond au souci des pouvoirs publics d'assurer la bonne gestion des entreprises publiques stratégiques, la préservation des deniers publics et, surtout, la restauration de la rigueur et du contrôle»*, assume le quotidien gouvernemental *El-Moudjahid*, qui rappelle que les douanes sont un secteur *«éclaboussé par des scandales de corruption»* et que par ailleurs, *«plus de 72 cadres gestionnaires* (PDG et DG, NDLR) *dans plusieurs secteurs sensibles, comme l'énergie, les travaux publics, le transport et les finances ont été poursuivis pour des faits de corruption»*.

Autre haut gradé affecté à un poste civil : le directeur de la division «emploi et préparation» de l'état-major des forces navales, le général Hellal Benaouda, placé à la tête d'Algérie Ferries en avril, après une série de limogeages et de poursuites judiciaires contre des patrons (six en trois ans) de la compagnie maritime. On peut citer aussi la nomination, en février, du colonel des forces aériennes Mokhtar Saïd Medjouni à la tête de la Société de gestion des infrastructures et des services aéroportuaires (SGISA), dont plusieurs cadres sont poursuivis en justice. Les secteurs concernés par la généralisation de ces détachements seraient, selon le média local Twala, le *«transport aérien et maritime, l'électricité, l'eau, les communications numériques, l'approvisionnement alimentaire de base, la santé et certaines fonctions administratives»*.

Après le Hirak, soulèvement populaire ayant conduit à la démission d'Abdelaziz Bouteflika en 2019, de nombreux capitaines d'industrie, des hommes politiques, des gestionnaires d'entreprises publiques et même des militaires ont été arrêtés et condamnés à de lourdes peines pour corruption. Cette vaste opération a lourdement impacté le fonctionnement de l'économie qui, aujourd'hui encore, est ralentie par les réticences des responsables administratifs à signer des décisions les engageant personnellement, liées entre autres à des actes de gestion ou d'attribution de marchés. Dans les milieux d'affaires, cette terreur a un nom : la «signaturophobie».

> **«Celui qui tient bien une caserne sait comment tenir une entreprise ou une administration. De plus, les militaires risquent des sanctions plus importantes que les civils, ils ne l'oublient pas»**
>
> **Un retraité algérois de la fonction publique**

«Le décret est donc une opération de délégation de pouvoir, et surtout de signature, à l'armée», analyse un éditorialiste sous couvert d'anonymat, en soulignant que *«la directive présidentielle, écrite de la main de Tebboune, résulte de son idée, largement soutenue par son entourage à el-Mouradia* (présidence), *que le pays a besoin d'une remise en ordre de ses affaires et de son administration»*.

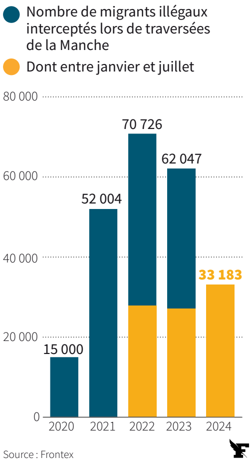
Dans la rue, ces nominations sont plutôt bien accueillies, l'armée étant forte de son image de «réservoir de cadres» présumés incorruptibles et bien formés.

«Il faut le retour des "rangers" (chaussures de combat), assène un retraité algérois de la fonction publique. *Celui qui tient bien une caserne sait comment tenir une entreprise ou une administration. De plus, les militaires risquent des sanctions plus importantes que les civils, ils ne l'oublient pas. Dans les années 1970-1980, la fédération de football ou le sport équestre étaient tenus par des colonels, et c'était mieux géré, sans scandale de corruption»*, appuie-t-il.

Sur Facebook, le politologue Mohamed Hennad y voit au contraire une source d'inquiétude : *«Ces administrations vont être gérées selon la "discipline" connue dans les casernes : exécute et tais-toi, sinon le tribunal militaire!»*

C'est aussi l'avis d'un ancien haut fonctionnaire, qui ne voit pas l'Algérie prête à suivre le modèle égyptien, où l'armée tient aussi l'économie. *«Cette militarisation de la haute administration est une fausse bonne idée car l'armée n'a pas encore eu le temps de faire preuve de la pertinence de son action économique, et ne semble pas préparée jusqu'ici à faire de ses généraux des capitaines d'industrie»*, explique-t-il.

De nombreux opérateurs attendent toujours le bilan de la gestion du grand complexe public de véhicules industriels (SNVI) par l'armée, qui lui a été confiée en février 2020… ■ **A. A.**



Source : Frontex



En déplacement mardi à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le ministre de l'Intérieur démissionnaire, Gérald Darmanin, a appelé à *« rétablir une relation classique avec notre ami et voisin par un traité migratoire entre la Grande-Bretagne et l'Union européenne ».* BENOIT TESSIER / REUTERS

Naufrage meurtrier dans la Manche : un symbole de l'impuissance publique

Jean-Marc Leclerc

La mort de douze personnes qui tentaient de rallier illégalement l'Angleterre met en lumière l'inefficacité de la stratégie franco-britannique de lutte contre l'immigration clandestine.

Ces gens *« veulent partir en Grande-Bretagne, et ce ne sont pas les dizaines de millions d'euros que nous négocions chaque année avec nos amis britanniques et qui ne payent qu'un tiers de ce que nous dépensons, nous »*, qui feront cesser les départs clandestins. Gérald Darmanin lui-même, le ministre démissionnaire de l'Intérieur en France, fait ce constat d'échec. Après le dramatique naufrage en Manche, le 3 septembre, au large du cap Gris-Nez, d'un canot d'illégaux, principalement érythréens, qui a fait douze morts, dont des mineurs et dix femmes, la parole publique peine à convaincre.

Il est loin, l'enthousiasme combatif affiché, le 30 janvier dernier, lorsque l'hôte de Beauvau accueillait son homologue britannique de l'époque, James Cleverly, pour saluer l'action des deux côtés du Channel visant à *« renforcer la lutte contre l'immigration illégale »*. Chacun des deux ministres était en campagne, il est vrai.

Depuis, Cleverly a quitté le Home Office, et la Grande-Bretagne, en changeant de majorité pour confier les clés de Downing Street au travailliste Keir Starmer, a renoncé à son projet de sous-traiter l'expulsion de ses illégaux vers le Rwanda. Une solution à laquelle le président de la République française ne croyait guère, pour sa part. Il l'avait ouvertement déclaré à la Sorbonne, à Paris, dès le 5 avril.

Un dossier épineux

Aujourd'hui, face à un immense sentiment d'impuissance, Gérald Darmanin abat une nouvelle carte : il faut, dit-il, *« rétablir une relation migratoire classique avec notre ami et voisin »* britannique, par *« un traité migratoire entre la Grande-Bretagne et l'Union européenne »*. Comme son ancien mentor, Nicolas Sarkozy, qui inaugura ce dossier épineux dès 2002, en faisant fermer le centre d'accueil pour migrants de Sangatte, sans doute pense-t-il que l'opinion lui saura gré d'avoir au moins tenté quelque chose.

Pour l'heure, les partisans de la suppression des frontières et du tout-migratoire voient dans cet effroyable épisode de noyades que nul n'a su empêcher la confirmation de leur credo. Charlotte Kwantes, de l'association d'aide aux migrants Utopia 56, a aussitôt dénoncé une politique de répression policière sur le littoral français *« complètement inefficace, qui conduit à des incidents et à des drames à répétition »*.

Et pendant que le ministre démissionnaire de l'Intérieur était à Boulogne-sur-Mer, mardi, pour des *« échanges avec les primo-intervenants suite au naufrage »*, une quinzaine de militants de cette même association organisaient un rassemblement, déployant une banderole sur laquelle on pouvait lire : *« Morts aux frontières, États coupables, 30 ans d'appel d'air à l'extrême droite »*. Ils scandaient également : *« Darmanin t'as du sang sur les mains. État assassin »*.

Du point de vue des autorités, ce sont évidemment les passeurs et leurs idiots utiles qui entretiennent cet épouvantable trafic d'êtres humains. Quoi qu'il en soit, les déclarations, les plans, les conférences de presse communes, les accords et les crédits débloqués, rien ne semble pouvoir stopper l'afflux des déracinés qui tentent leur chance vers l'Angleterre.

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : avec le naufrage de mardi, au moins 37 personnes ont perdu la vie dans ces traversées depuis janvier 2024, ce qui en fait l'année la plus meurtrière depuis le début du phénomène des bateaux de fortune sur la Manche.

En tout, près de 136 000 personnes ont traversé le Channel sur ces « small boats » à partir de la France, depuis que le Royaume-Uni a commencé à comptabiliser ces arrivées, en 2018. Le phénomène s'est développé en réponse au verrouillage croissant du tunnel sous la Manche et du port de Calais pour enrayer les intrusions de migrants.

Les drames se sont succédé depuis le début de l'été. Mi-juillet, six migrants sont morts dans trois naufrages distincts : quatre le 12 juillet, une femme érythréenne le 17 puis un homme le 19. Les autorités britanniques décomptaient mardi l'arrivée par ce moyen de 21 615 migrants depuis le 1er janvier.

Frontex, l'agence européenne de surveillance des frontières extérieures de l'Union, déclare, de son côté, dans sa propre comptabilité, pas moins de 33 183 traversées sur les sept premiers mois de l'année, soit 22 % de plus que durant la même période de l'année précédente.

Des moyens étendus qui restent insuffisants

La moyenne des traversées s'établit ainsi autour de 160 par jour. La police et la gendarmerie sur les côtes françaises parviennent à stopper un tiers environ de ce flux. Pour mener à bien cette mission, elles disposent de moyens étendus : drones, heures de surveillance des côtes par avion, véhicules 4 × 4 pour faciliter l'accès aux plages à des patrouilles mixtes, munies de jumelles de vision nocturne, pour mieux détecter les activités suspectes. Et puis des opérations de renseignement et de police judiciaire pour couper en amont la chaîne logistique des réseaux de passeurs.

Les efforts déployés sont considérables, mais les faits sont têtus : ceux des migrants qui sont empêchés de prendre la mer retenteront, pour l'essentiel, ce voyage périlleux autant de fois qu'il le faudra. *« Ils ne parlent pas notre langue et leur famille les attend à seulement 30 kilomètres des côtes françaises, alors qu'ils ont déjà fait des milliers de kilomètres pour arriver là. Ils ne renonceront pas »*, se désole un agent de la police aux frontières (PAF) tricolore.

Emmanuel Macron s'est donc pris de plein fouet la réalité migratoire. Comme d'autres dirigeants européens, il en a payé le prix, ce thème n'ayant pas ou peu compté dans les résultats des dernières élections. Il s'accroche encore à une solution collective dont il saluait l'*« avancée majeure »* avant l'été : le vote par le Parlement européen du pacte sur la migration et l'asile, incluant dix textes législatifs, dont la quatrième porte sur les expulsions d'illégaux. Ce pacte repose sur le principe d'un examen des demandes d'asile aux frontières extérieures de l'Union. Il devra formellement être validé par le Conseil de l'UE, mais il ne pourra pas entrer en application avant 2026. À supposer que les mesures qu'il comporte aient un effet concret sur l'ensemble des flux… La situation en Manche ne se réglera pas d'un coup de baguette magique. ■

À Londres, le nouveau gouvernement plus que jamais sous pression

Arnaud de La Grange
Correspondant à Londres

Après les émeutes de l'été, la nouvelle tragédie survenue dans la Manche mardi met un peu plus la pression sur Keir Starmer sur le front de l'immigration. Le sujet, qui était un cauchemar pour des conservateurs incapables de tenir leur promesse de contrôler ces flux, devient aussi un casse-tête pour le premier ministre travailliste.

Dès son arrivée au pouvoir, il y a deux mois, Keir Starmer a promis de s'attaquer sérieusement à la question de l'immigration, comme le lui a d'ailleurs recommandé Tony Blair. De manière inédite pour un dirigeant travailliste, il s'est engagé à faire baisser les chiffres des arrivées d'étrangers au Royaume-Uni. Il a même ébauché une sorte de préférence nationale, pour que *« les entreprises britanniques soient aidées à embaucher en premier des Britanniques »*. Une agence gouvernementale destinée à améliorer la formation pour mieux répondre aux besoins du marché du travail afin de moins dépendre de l'immigration a été créée.

Pour autant, Starmer entend agir de manière différente que les conservateurs. Dès son arrivée à Downing Street, il a confirmé abandonner le projet d'expulser vers le Rwanda les migrants arrivés illégalement dans le pays. Il a annoncé vouloir accélérer le traitement des dossiers de demandeurs d'asile. Quelque 85 000 dossiers sont en attente d'une décision, soit 36 % de moins que l'année précédente, Rishi Sunak ayant lui aussi cherché à traiter plus rapidement les demandes. L'objectif est de réduire le coût croissant de l'aide aux demandeurs d'asile, qui suscite de l'incompréhension et de la colère au sein de la population britannique. Le budget consacré cette année à l'asile devrait ainsi dépasser de plus de 6 milliards les prévisions.

Selon un sondage publié par YouGov le mois dernier, l'immigration est le principal défi posé au pays pour 51 % des personnes interrogées

Surtout, le premier ministre veut durcir la lutte contre les passeurs. L'argent économisé sur le plan Rwanda est ainsi utilisé pour mettre en place un nouveau Commandement de la sécurité des frontières (Border Security Command, BSC) qui réunit les agents de la National Crime Agency (NCA), de la Border Force et du MI5 (service de renseignements intérieurs) pour démanteler les gangs de passeurs. Environ 1000 agents supplémentaires doivent être recrutés et des centaines d'entre eux déployés dans toute l'Europe pour travailler avec Europol et d'autres agences afin de traquer ces organisations criminelles à la source.

S'il a coulé le plan Rwanda, le gouvernement cherche à accélérer les retours de migrants dans leurs pays de provenance. Quelque onze pays - dont l'Irak, l'Éthiopie, le Vietnam, l'Albanie et le Nigeria - sont concernés. Il a publié une offre de contrat d'une valeur de 15 millions de livres sur trois ans pour qu'un partenaire commercial soutienne la *« réintégration »* des personnes qui rentrent de Grande-Bretagne dans leur pays d'origine. La ministre de l'Intérieur Yvette Cooper a annoncé un objectif de renvoi de 14 500 migrants au cours des six prochains mois. Le nombre de migrants renvoyés avait commencé à augmenter fortement sous le gouvernement Sunak, avec une hausse de 20 % pour un total de 53 000 migrants entre juin 2023 et 2024.

Les traversées clandestines n'ont cessé d'augmenter pour atteindre un record sur les six premiers mois de 2024, avec 10 % d'augmentation par rapport à l'an dernier. Et malgré les promesses de contrôler davantage les arrivées avec le Brexit, l'immigration nette s'est élevée à 685 000 personnes supplémentaires en 2023, soit le deuxième niveau le plus élevé après le record atteint l'année précédente (764 000 personnes). Selon un sondage publié par YouGov le mois dernier, l'immigration est le principal défi posé au pays pour 51 % des personnes interrogées, un niveau inédit depuis près de dix ans. ■

Harcèlement scolaire : la laborieuse mise en œuvre des cours d'empathie

Caroline Beyer

Alors que ces séances doivent être généralisées de la maternelle au CM2, des professeurs affichent leur scepticisme sur leur contenu.



En octobre 2023, des élèves d'une classe de maternelle à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) participent à un atelier d'empathie basé sur la méthode danoise de lutte contre le harcèlement scolaire « Fri For Mobberi ». THOMAS SAMSON/AFP

Un an jour pour jour après le suicide de Nicolas, 15 ans. Une marche blanche se tient ce jeudi 5 septembre à Poissy, « *pour lui, mais aussi pour tous ces enfants qui sont harcelés* » , explique sa mère, Béatrice Le Blay, qui s'exprimait pour la première fois dimanche, dans l'émission « Sept à huit ».

« *Il souffrait que personne ne le défende* », raconte-t-elle. Quelques jours après la rentrée scolaire 2023, elle avait découvert son fils pendu dans sa chambre. L'année précédente pourtant, elle avait alerté le proviseur et le professeur principal du lycée Adrienne-Bolland à Poissy du harcèlement dont son fils était victime depuis plusieurs mois, de la part de deux élèves. En vain. Les parents de Nicolas étaient même allés jusqu'à menacer le rectorat de Versailles de porter plainte. Toujours en vain. L'affaire, qui avait révélé les défaillances du rectorat de Versailles et de l'institution, avait scandalisé l'opinion.

Gabriel Attal, ministre de l'Éducation de l'époque, avait alors fait de la lutte contre le harcèlement son cheval de bataille, annonçant un renforcement du programme « Phare » de prévention du harcèlement, des questionnaires de détection à l'adresse des élèves, à partir du CE2, et des cours d'empathie. Il avait eu le mérite, en bon communiquant, de placer le sujet sur le devant de la scène. Gabriel Attal était même allé au Danemark – qui affiche, avec la Suède et l'Islande, le taux de harcèlement le plus bas en Europe –, où les séances d'empathie font partie du paysage scolaire depuis les années 1970. En grande pompe, une « expérimentation » était lancée dans des écoles volontaires, pour mettre en place ces séances d'apprentissage de la différence de l'autre et de la gestion du conflit.

Qu'en est-il en cette rentrée ? Outre les 1200 écoles qui, entre janvier et juin 2024, se sont lancées dans l'expérimentation, le ministère de l'Éducation a annoncé le 27 août une « *généralisation* » du dispositif, de la maternelle au CM2. Le « kit empathie » ministériel rédigé en janvier 2024, qui vise à développer les « compétences psychosociales » est utilisé par 55 % des écoles, affirme la Rue de Grenelle. « *Il propose plusieurs méthodes que les professeurs peuvent utiliser en fonction du profil de leurs élèves, de leur âge notamment* », explique-t-on, avant d'évoquer « *le jeu des trois figures* », imaginé dès 2006 par le psychiatre Serge Tisseron – un jeu théâtral qui met en scène l'agresseur, la victime et le tiers –, « *les débats philosophiques* » qui se sont développés depuis plusieurs années dans les écoles, et « *la méthode Fri for Mobberi* » (libéré du harcèlement), venue tout droit du Danemark – une séance pratique d'une heure par semaine dédiée à l'apprentissage de la tolérance, de la bienveillance, du respect et du courage. « *Beaucoup de choses existaient déjà dans les écoles. Ce qui est nouveau, ce sont ces kits*, explique-t-on au ministère. *L'idée n'est pas de faire un cours d'empathie après le cours de maths, mais d'introduire cela dans la journée, par exemple en EPS.* »

« En réalité, il ne se passe pas grand-chose. Les compétences psychosociales font déjà partie des programmes, de la maternelle au CM2, même si on n'appelle pas cela “empathie” »

Guislaine David
Du syndicat FSU-SNuipp

« *En réalité, il ne se passe pas grand-chose* », lâche Guislaine David, au FSU-SNUipp, syndicat majoritaire de l'école primaire, où cette nouveauté qui n'en est pas vraiment une est perçue comme « *un pur objet de communication* ». « *Les compétences psychosociales font déjà partie des programmes, de la maternelle au CM2, même si on n'appelle pas cela “empathie”*, rappelle-t-elle. *Depuis des années, les professeurs des écoles travaillent sur le ressenti de chacun et le fait de se mettre à la place de l'autre* ». « *Je ne doute pas qu'en cette rentrée des écoles se soient équipées de kits et autres mallettes imaginées par des commerciaux. Mais je n'en ai eu aucun écho après les réunions de prérentrée. Quant aux inspecteurs, ils ont autre chose à faire. Ils doivent s'occuper des nouvelles évaluations des élèves qui vont se mettre en place en CE2 et CM2* », lâche-t-elle.

« *Considérer que l'école ne se résume pas aux savoirs, c'est très bien, mais est-ce que ça passe par des cours d'empathie ? Nous en doutons*, estime Élisabeth Jamin, au SE-Unsa. *Il existe beaucoup de choses et nous avons déjà des professionnels en interne, les psychologues de l'Éducation nationale. Réfléchissons aux ressources que nous avons et organisons-les, au lieu d'empiler les annonces et les mesures. Faisons aussi en sorte d'avoir plus de surveillants, plus d'AESH et plus d'heures de vie de classe.* »

Comme sur nombre de sujets, les personnels de l'éducation pointent des « *expérimentations* » qui, à peine lancées, sont aussitôt « *généralisées* », sans évaluation préalable. À l'Éducation nationale, on évoque une « *évolution favorable des indicateurs de climat scolaire dans 50 % des écoles* » qui expérimentent les séances d'empathie. Mais l'on précise que l'évaluation, en cours, n'est pas encore publiée. ■

L'inquiétant profil de l'incendiaire de Saint-Omer

Esther Paolini

Le suspect, qui a reconnu avoir mis le feu à l'église de l'Immaculée-Conception, est un multirécidiviste.

Joël V., 39 ans, a reconnu être à l'origine du grave incendie qui a ravagé l'église de l'Immaculée-Conception à Saint-Omer, dans la nuit de dimanche à lundi. Alors qu'une information judiciaire a été ouverte pour faire la lumière sur ce drame, le suivi de cet homme instable, fraîchement sorti de prison, interroge.

De nationalité française, le suspect a été interpellé lundi peu avant 19 heures. Sans profession et sans domicile, il résidait en foyer. Placé en garde à vue, il a avoué être entré par effraction vers minuit dans l'édifice religieux, selon lui dans le but de voler l'argent des troncs. Il aurait ensuite décidé de mettre le feu. Selon les premières constatations, un foyer d'incendie a été identifié au niveau de la sacristie, tandis qu'un autre départ de feu a été repéré dans l'oratoire.

L'homme vit dans le désœuvrement depuis de longues années. Son casier judiciaire comporte pas moins de vingt-six condamnations, dont au moins cinq pour des dégradations et/ou des incendies d'églises dans la région, indique une source judiciaire au *Figaro*. Dans le détail, deux de ses condamnations sont pour « destruction de bien d'autrui par un moyen dangereux pour les personnes » et une pour « dégradation ou détérioration d'un édifice affecté au culte ». Les autres condamnations ont été prononcées pour des vols aggravés (« vol par effraction », « vol par ruse », « vol avec dégradation »), précise le procureur de la République de Boulogne-sur-Mer, Guirec Le Bras.

Joël V. était sorti de prison le 27 août, date à laquelle il avait exécuté sa dernière condamnation de 3 ans et 6 mois d'emprisonnement prononcé le 31 janvier 2022, toujours par le tribunal de Boulogne-sur-Mer. Au cours de l'un de ses procès en 2019 auquel nos confrères de *La Voix du Nord* avaient assisté, il avait déclaré : « *Des fois, je fais des trucs, je ne sais pas trop pourquoi (...) Mais je n'ai pas de problème avec les églises.* » Le président du tribunal avait qualifié l'intéressé « *d'écorché vif* ». Abandonné par sa mère peu de temps après sa naissance, il a passé toute son enfance en famille d'accueil avant d'être pris en charge au sein d'un foyer. À 18 ans, il effectuait son premier séjour en prison.

Expertises psychiatriques

« *Au regard de la qualification criminelle des faits* », le procureur de la République de Saint-Omer, Mehdi Benbouzid, s'est dessaisi du dossier au profit du pôle criminel de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais). Une information judiciaire a été ouverte des chefs de « destruction du bien d'autrui par un moyen dangereux pour les personnes, commise en raison de la race l'ethnie, la nation ou la religion en récidive légale et tentative de vol avec effraction en récidive ». Le suspect devait être déféré devant le juge d'instruction d'ici à la fin de journée ce mercredi en vue d'une éventuelle mise en examen. Des expertises psychiatriques et psychologiques devront avoir lieu afin de faire la lumière sur les motivations de Joël V. et tenter de comprendre pour quelles raisons il s'en prend si souvent à des églises. ■

La fabuleuse journée de l'équipe de France de

Jean-Julien Ezvan

Les Bleus ont remporté 11 médailles, dont 4 en or, dans les épreuves de contre-la-montre, ce mercredi. Une réussite fantastique.

La *Marseillaise* tourne en boucle. Les sourires défilent sur le podium. L'émotion enlace un groupe uni. L'équipe de France de paracyclisme s'est hissée à la hauteur de son ambition lors des contre-la-montre avec les médailles d'or d'Alexandre Léauté (C2), Kévin Le Cunff (C4), Thomas Peyroton-Dartet (C3) et Mathieu Bosredon (H3); d'argent pour Heïdi Gaugain (C5), Elie de Carvalho (B), Gatien Le Rousseau (C4), Loïc Vergnaud (H5) et Johan Quaile; de bronze pour Florian Jouanny (H2) et Dorian Foulon (C5).

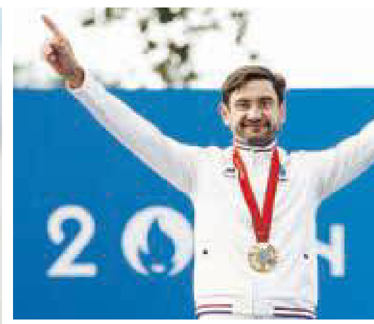
Compliquée à orchestrer en coulisses avec seize athlètes en compétition (sur douze courses), la journée des contre-la-montre concentrait les rêves et les angoisses à tous les étages pour l'équipe de France qui connaissait par cœur le circuit, tracé autour de Clichy-sous-Bois, avec des pièges, des changements de trajectoire, des relances, des bosses. Inscrite dans la première course, Heïdi Gaugain (née avec une agénésie du bras gauche), chargée de bien lancer les Bleus, décroche l'argent et raconte : *«Je me suis levée à 4h20. À 4h50, j'ai mangé. Après, on a pris la navette à 5 heures. Ce n'était vraiment pas facile. Heureusement, j'avais bien dormi, je m'étais couchée à 20h40. Courir à 8 heures, ce n'est pas cool, mais j'ai donné le meilleur... »*

Dans la foulée, Alexandre Léauté (victime d'un AVC à la naissance et privé de 95 % de puissance à la jambe droite) se couvre d'or. L'intensité restera accrochée à une volonté et une ambition contagieuses. Après sa troisième médaille sur ces Jeux (la deuxième d'or), le Breton assure : *«Cela récompense beaucoup de travail. Depuis que Mathieu* (Jeanne, entraîneur de l'équipe de France) *m'a récupéré, j'ai passé beaucoup de temps sur le chrono, j'en ai bavé dessus. Il y a des moments où je le détestais, ce vélo. Ça en vaut le coup aujourd'hui, et je suis très content d'avoir passé au moins deux jours par semaine dessus pour avoir ce résultat.»* Les médailles peuvent continuer à briller...

«Un groupe d'amis»

Laurent Thirionet, le manager de l'équipe de France, résume : *«J'ai pleuré tout seul dans la voiture en voyant les messages qu'on m'envoyait me demandant : "Mais qu'est-ce que vous faites?"»* Quel est le secret de cette équipe de France qui aimante la réussite, partage les podiums et les rires? *«C'est un groupe d'amis. On s'entraîne ensemble, on se connaît, on se soutient quand il y a un coup de moins bien»*, glisse Thomas Peyroton-Dartet (souffrant d'ataxie cérébelleuse, une maladie neurologique), habitué à se relever après les épreuves (il s'est encore cassé une clavicule en juillet), qui brandit : *«Rien n'est impossible, il faut se donner les moyens de réussir.»* Elie de Carvalho (atteint d'une maladie génétique rare, il perd la vue progressivement), médaillé d'argent en tandem avec son guide Mickaël Guichard, glisse : *«Voir nos amis remporter plein de médailles sur la piste, ça nous a motivés. La France est la nation numéro 1 dans le paracyclisme. On est très bien*







***À gauche*, Kevin Le Cunff a remporté le titre olympique en contre-la montre catégorie C4. *Ci-dessus*, Thomas Peyroton-Dartet celui de la catégorie C3. *En haut, à droite*, Alexandre Leauté est titré en catégorie C2. *À droite*, Mathieu Bosredon est devenu champion olympique de contre-la-montre en catégorie H3.** MARIA ABRANCHES / REUTERS, ED SYKES/SWPIX.COM/SIPA

Alexis Hanquinquant : «Ces Jeux sont un rêve éveillé»

Propos recueillis par Lucas Michel

Deux jours après sa médaille d'or paralympique glanée sur le paratriathlon de Paris, Alexis Hanquinquant était toujours *«sur un nuage»* au moment de recevoir *Le Figaro* près de l'Arena Bercy, au Pavillon Omega, chez le chronométreur officiel des Jeux. En parlant de chrono, le double champion paralympique a relégué la concurrence à plus de 2 minutes, mais aussi en faisant mieux que la catégorie du dessus (PTS5), au handicap moins lourd. *«J'étais sur une autre planète, et ça se confirme avec le meilleur temps toutes catégories confondues»*, confie le porte-drapeau doré.

LE FIGARO. - On vous a vu ralentir à l'arrivée, l'idée était de profiter?

ALEXIS HANQUINQUANT. - Complètement. Je savais que l'écart était fait, que la médaille était au bout. Je n'avais rien à gagner à gratter des secondes. Au contraire, j'ai préféré profiter des gens sur le côté, les remercier de leur présence, c'était un moment sympa à partager avec eux. J'ai vibré, même à vélo, où on sentait une atmosphère de Tour de France. Ces Jeux de Paris sont merveilleux. C'est un rêve éveillé.

Quel sentiment prédomine, la fierté ou le soulagement?

Les deux. Forcément, je suis très heureux de la médaille d'or à la maison. Mais aussi du soulagement, car c'est assez rare qu'un athlète clame qu'il va gagner. Ce n'était pas de la prétention ou de l'arrogance, j'avais un statut. J'avais gagné beaucoup de courses jusqu'ici et ça n'était pas envisageable de ne pas avoir l'or ici à Paris.

Ce meilleur chrono au scratch, c'est la cerise sur le gâteau?

Là, je peux dire que j'étais sur une autre planète. Ça me fait vraiment plaisir, ça prouve que je n'ai laissé que des miettes aux autres. La première place était jouée avant la course. En toute humilité, je leur avais dit de ne pas venir m'embêter.

Cette arrogance, ce sentiment de domination, c'est une force?

Cela peut être perçu comme de l'arrogance, mais ça ne l'est pas du tout. Bien sûr, c'est gratifiant d'être le numéro 1. Mais j'ai beaucoup travaillé pour ça, ce n'est pas du hasard. Tous les athlètes ont envie de me battre. Être prêt pour les Jeux, c'est bien, mais il ne faut pas oublier qu'à chaque départ, tout le monde veut se confronter à moi. C'était un statut que je voulais assumer, ça ne sert à rien de se cacher.

On vous voit prendre du plaisir, en course comme en dehors; il vous plaît, ce rôle de porte-drapeau...

J'aime bien passer du bon temps. Si je peux m'amuser et passer les bons messages, ça permet de joindre l'utile à l'agréable. J'aime profondément les gens, discuter, alors si on peut continuer à véhiculer un message d'inclusion et de sport pour tous, c'est génial.

Justement, c'est quoi l'avenir du parasport après le succès populaire de ces Jeux paralympiques?

Qu'est-ce qu'on va en faire du parasport? Là, on met des moyens sur le parasport et on voit que ça marche. Est-ce qu'on va continuer à mettre des moyens et proposer de couvrir des Mondiaux, de paranatation, de para-athlétisme ou de paratriathlon... Il est là, le vrai challenge. Les gens s'approprient les parasports mais aussi les athlètes. Je suis convaincu qu'ils vont être demandeurs de suivre l'évolution de ces athlètes, et ce n'est pas parce que ce sont les «Para» tous les quatre ans qu'il faut arrêter de les suivre le reste du temps. On a tous un rôle à jouer.

Et maintenant, rendez-vous à Los Angeles en 2028?

C'est un endroit qui fait rêver alors on y pense, bien sûr. C'est encore un peu précipité pour dire que je vais tout faire pour y aller, mais j'ai prouvé que j'étais toujours compétitif, tandis que le corps et l'esprit répondent encore bien. Tant qu'il y a la notion de plaisir, tout est possible. Ce serait un beau dernier challenge. ■


CHRISTIAN HARTMANN / REUTERS

Alexis Hanquinquant, lundi sur le podium du para-triathlon.

Timothée Adolphe, une course éperdue vers l'or

Cédric Callier

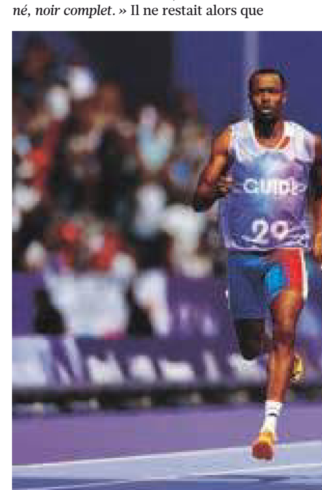
«Je vise l'Olympe.» «Europe, monde, Jeux, je veux tous les titres.» Son rêve d'or paralympique, Timothée Adolphe l'a chanté. Ou plus exactement rappé dans un single sorti en 2019 intitulé *Olympe*. Mais jusqu'à présent, cette première marche du podium se refuse obstinément à lui. Dimanche dernier au Stade de France, il l'a pourtant effleurée du pied lors de la finale du 400 m dans la catégorie T11, celle des non-voyants. En tête à une centaine de mètres de la ligne, il a faibli au pire moment, ouvrant la porte au Vénézuélien Enderson Santos Gonzalez, auteur d'un retour impressionnant pour se parer de cet or auquel le Français rêve tant. *«C'est beaucoup de frustration, parce qu'on ne réalise pas la course qu'on voulait* (avec son guide Jeffrey Lami). *On voulait aller plus vite, on voulait l'or. J'ai été le maillon faible du binôme, on se désynchronise en fin de course, car je prends une petite balle dans les 50 derniers mètres, et ça nous coûte cher»*, analysait-il avec lucidité.

À 34 ans, le champion du monde 2019 du 400 m sait que le temps presse, encore plus pour quelqu'un dont la patience n'est pas la qualité première. Et qui a dû se relever d'une cruelle désillusion à Rio, pour ses premiers Jeux paralympiques: *«2016 a été une énorme claque, puisque j'y allais pour deux médailles d'or et que je suis revenu sans rien. Cela a été très compliqué à digérer en raison de différents couacs* (une blessure à l'épaule en demi-finales du 100 m et une disqualification sur le 400 m pour avoir touché la ligne intérieure de son couloir).*»* Des aléas défavorables qui, malheureusement, se sont poursuivis avec deux nouvelles disqualifications, l'une en finale du 400 m des championnats du monde 2017, à Londres, et l'autre, un an plus tard, alors qu'il venait de remporter le 200 m des championnats d'Europe. De quoi croire en une véritable malédiction.

«Cet épisode a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, se souvient le natif de Versailles. *Pour un juge, c'est facile, il prend sa décision, il rentre chez lui et cela ne change ni sa vie ni sa carrière. Pour moi, un titre peut changer beaucoup de choses. Après cette disqualification, je me suis posé beaucoup de questions. Jusqu'à me demander si cela valait la peine de continuer, si j'étais vraiment fait pour cela. Il a fallu que je retourne à la base de ma passion, de ce qui faisait que j'aimais tant l'athlétisme.»* Le mental, Timothée Adolphe en a fait sa principale force, lui qui se définit comme *«un travailleur acharné»*, et non pas comme *«un athlète bourré de talent pour qui tout a été facile»*.

Sens du recul et du second degré

Son parcours de vie en est d'ailleurs le plus beau symbole. Né avec un glaucome congénital et un problème au cristallin de l'œil gauche, il a subi dès l'âge de 3 ans une opération de la cataracte bilatérale, qui l'a laissé avec des yeux très fragiles. Avant que ce maudit sort ne s'acharne sur lui. *«Une dizaine de jours après cette opération, je me suis mis à courir dans une cage d'escalier - à croire que j'étais prédestiné à devenir sprinteur - sauf qu'en bas de cette cage d'escalier il y avait une porte vitrée que j'ai percutée de plein fouet»*, raconte-t-il, avec un sens du recul et du second degré qui désamorce tout pathos. *«À la suite du choc, j'ai perdu mon œil droit sur un décollement de la rétine. Et à 6 ans, histoire qu'il n'y ait pas de jaloux, j'ai pris un coup de pied au niveau de mon œil gauche. Là, je n'ai pas perdu la vue immédiatement, mais le processus était enclenché, et à 15-16 ans un ulcère de la cornée ne m'a plus laissé qu'une faible perception de la lumière. Ce qui ne me servait déjà plus à grand-chose, mais, pour boucler la boucle, à 19 ans, en descendant de scène après avoir donné un concert, il y a eu un très léger mouvement de foule suffisant pour que je prenne un coup à l'œil gauche. Comme celui-ci était déjà très fragilisé, cela a provoqué un décollement de la rétine et là, c'était terminé, noir complet.»* Il ne restait alors que



paracyclisme

encadrés, que ce soit avec les kinés, les mécaniciens, les entraîneurs. Il y a quelques mois, on a pu faire des tests en soufflerie. On sent l'équipe hyper investie pour nous mettre dans les meilleures conditions.»

Encore sous le coup des émotions à répétition, Mathieu Jeanne, entraîneur de l'équipe de France, souffle : *«Quelle journée ! Tout le travail a payé. La force de cette équipe vient de la professionnalisation du staff, de l'engagement financier de l'ANS* (l'Agence nationale du sport), *de la Fédération handisport qui nous a fait confiance et a donné un très gros budget par rapport à il y a quatre ou cinq ans. Chacun est concentré sur sa tâche et nous sommes beaucoup plus productifs et qualitatifs dans ce qu'on fait. Et tous les athlètes ont été tirés vers le haut niveau parce qu'il y a de plus en plus de bons coureurs et que les places en équipe de France sont de plus en plus chères. On voulait faire vingt médailles (piste plus route), avec un nombre de médailles qualitatives, on a tout optimisé pour avoir ces médailles d'or. Demain* (jeudi), *avec les handbikers, c'est pareil, il y aura des titres…»*

Sur un nuage, l'équipe qui compte déjà 18 médailles (dont 7 d'or) dispose encore de trois jours pour étoffer sa collection. Au sujet de cette journée vécue loin des sites emblématiques de Paris 2024, ce qui avait fait grincer quelques dents, Marie Patouillet (5e de l'épreuve C5) souligne : *«Je crois à l'héritage des Jeux paralympiques. Je suis extrêmement fière de venir faire découvrir le sport paralympique dans la banlieue parisienne, et si, à leur fenêtre ou sur le bord de la route, des parents ou des enfants se sont dit : "OK, j'ai un handicap, mais je peux quand même aller faire du sport", je trouve ça génial. C'est hyper chouette que l'olympisme ait couru devant les beaux monuments parisiens, mais c'est bien que nous, on soit là à faire découvrir le sport para.»* Avec une réussite éclatante… ■







Le bronze amer de Fabien Lamirault, 50 médailles pour la France

Si la journée a souri de manière éclatante aux paracyclistes sur route, elle s'est avérée nettement moins souriante à l'Arena Paris Sud pour leurs homologues du tennis de table. Au-delà des éliminations en quarts de finale de Lucas Créange, Morgen Caillaud, Flora Vautier, et Maxime Thomas, c'est surtout le revers en demi-finales de la catégorie MS2 du double tenant du titre paralympique Fabien Lamirault qui a marqué les esprits. Une défaite en quatre sets face au Tchèque Jiri Suchanek, synonyme de médaille de bronze pour Lamirault. Ce qui a permis quand même à la France d'atteindre le cap des 50 médailles sur ces Jeux, dont 15 en or, pour une très belle 5e place au classement des nations. Éliminé en quarts dans le tournoi de simple de tennis fauteuil, Stéphane Houdet n'en ajoutera pas une 51e alors que, ce jeudi, (17 h 30), au Stade Tour Eiffel, les Bleus du cécifoot tenteront de réaliser un exploit en demie face à la Colombie. C.C.

la musique pour lui permettre d'exorciser ses démons, sa douleur. Avant que l'athlétisme ne revienne éclairer son avenir…

Une discipline qu'il avait pratiquée de 10 à 14 ans. *«Je voulais juste faire de l'athlé, comme n'importe quel gamin, à tel point que je concourais même en valide. C'était incroyable, tout était fait pour que je puisse me sentir comme les autres, alors que je faisais des haies sans les voir, du saut en longueur sans voir la planche, de la hauteur sans voir la barre. J'ai eu la chance de tomber sur des gens qui se sont creusé la tête pour que je puisse pratiquer. Mais, à 13-14 ans, j'ai déménagé et je n'ai pas retrouvé une structure prête à accueillir un déficient visuel. Là, j'ai dû attendre mes 20-21 ans et ma rencontre avec Arthémon* (Hatungimana) *pour reprendre l'athlétisme.»*


Timothée Adolphe, et son guide Jeffrey Lami, lors du 400 m au Stade de France, le 31 août.
STEPHANIE LECOCQ / REUTERS

«Guépard blanc»

Avec une réussite impressionnante, entre son titre mondial en 2019 sur 400 m, ses records d'Europe du 100 et du 200 m, ses six couronnes européennes, et ce en dépit des disqualifications qui l'ont privé d'un palmarès plus incroyable encore. De quoi amplement justifier son surnom de «Guépard blanc» auprès de ses guides, Charles Renard (100 m) et Lami (400 m). Ses indispensables compagnons de performance enfin reconnus, et donc médaillés, depuis 2012. Mais ce palmarès n'aura de valeur, pour lui, que s'il s'agrémente d'un titre paralympique à Paris. *«J'ai la sensation que si tu ne fais pas une médaille aux Jeux, tu auras beau être quatre ou cinq fois champion du monde, il te manquera toujours quelque chose. C'est une reconnaissance qui reste pour toujours, pas comme un record qui peut être battu. Cela me permettrait aussi de justifier tous les sacrifices que mes proches et moi-même avons faits».* Avant d'ajouter, ému : *«Je veux aussi que mon fils soit fier de moi plus tard, c'est l'un de mes principaux moteurs. Un enfant, cela donne des ailes.»*

Pour y parvenir, il ne lui reste que cette finale du 100 m (T11) ce jeudi (19 h 08) pour laquelle il devait se qualifier mercredi soir. Sauf à le voir continuer jusqu'à Los Angeles en 2028, ce qui semble très improbable. Ensuite, il pourra se consacrer au rap, au stand-up, au développement du cécibasket ou aux jeux vidéo, lui qui a développé un jeu grand public accessible à tout type de handicap. ■

LES FINALES DU JOUR

Paracyclisme, 9h30 : course sur route H 1-2, F H1-4, Fet H 5, H 4, H H3.

Para-athlétisme, 10 h : poids F F35, longueur F T38, 400 m H 112, 100 m F T37, disque H F11, poids F F64.

Para-tir sportif, 11 h 45 : 50 m carabine couché M SH1.

Parahaltérophilie, 12 h : -50 kg F, -59 kg H, -55 kg F, -65 kg H.

Para-tennis de table, 13 h : simple H MS2 ; 17 h : simple F WS11, H MS3, F WS7, H MS11.

Tennis fauteuil, 13 h 30 : simple quad, double F.

Parajudo, 16 h 15 : -48 kg F J1, -60 kg H J1, -57 kg F J1, -48 kg F 2, -60 kg H J2.

Boccia, 17 h : par équipes BC1/BC2, double BC4 et BC3.

Escrime fauteuil, 17 h 30 : fleuret par équipes F et H.

Paranatation, 17 h 30 : 100 m brasse F SB7, 50 m nage libre H S5, 100 m nage libre H S6, 400 m nage libre F S10, 100 m brasse H et F SB1, 200 m 4 nages H et F SM9, 100 m brasse H et F SB13, 100 m brasse F SB12, 50 m nage libre F S8, 4×50 m 4 nages relais.

Para-tir à l'arc, 17 h 35 : par équipes mixtes arc classique open.

Goalball, 17 h 45 : femmes ; 19 h 30 : hommes.

Para-athlétisme, 19 h : longueur F T63, disque H F64, 100 m H T11 et F T12, 400 m F T53 et F T54, poids F F33, 800 m H T53, poids H F35, 800 m H, T54, javelot H F13.

MÉDAILLES (MERCREDI À 18H30)

		Or	Argent	Bronze	TOTAL
1	Chine	57	41	23	121
2	Royaume-Uni	31	24	16	71
3	États-Unis	24	22	11	57
4	Pays-Bas	16	7	5	28
5	France	15	17	18	50
6	Brésil	15	12	24	51
7	Italie	12	9	19	40
8	Ukraine	10	18	21	49
9	Australie	10	12	17	39
10	Espagne	7	8	14	29



L'Irlandais Tom Dolan a remporté, mercredi à Royan, sa deuxième étape sur la Solitaire en sept participations.
ALEXIS COURCOUX

Tom Dolan royal vainqueur de la 2e étape

Serge Messager Envoyé spécial à Royan

En s'imposant à Royan, l'Irlandais a pris la tête du classement général de la Solitaire du Figaro Paprec.

Sa voie royale était tracée depuis la nuit de dimanche à lundi dernier. En tête pratiquement depuis le départ de Gijon, Tom Dolan (*Smurfit Kappa Kingspan*) avait pris la main au passage d'un front dépressionnaire sur la route des îles Sisargas, au nord-ouest de l'Espagne. Profitant de sa position dans l'ouest de la flotte, c'est là, semble-t-il, qu'il a fait la différence. Vainqueur à cette marque du sprint intermédiaire, le créditant de 5 minutes de bonus au classement général, l'Irlandais a creusé inexorablement son sillon au fil des milles labourés sur un long bord vers le port de Royan. En franchissant la ligne d'arrivée, ce mercredi, concluant son périple effectif de 534,63 milles en 2 jours, 23 heures et 44 minutes, Tom Dolan remportait sa 2e étape d'une Solitaire en sept participations. Celle de l'an dernier à Kinsale avait été glanée sur tapis vert après le déclassement d'un tricheur. Il le savait au départ, l'optimisme est un devoir moral. Avec ses 5 minutes et 33 secondes de retard sur le leader Basile Bourgnon (*Edenred*), tout était possible pour lui. Si la victoire est impossible, il est vain de combattre dit-on.

Il avait ainsi quitté l'Espagne la fleur au fusil. Comme toujours dans sa vie. Tom Dolan découvre à 9 ans ses premiers émois véliques sur un lac. Fils d'éleveur spécialisé dans les vaches et les moutons, sa garde-robe est faite alors de salopettes et de bottes pour aller patauger dans la gadoue. Une année en science de l'agriculture le décide à retrouver d'autres moutons, ceux qui ne bêlent pas bêtement. *«Je n'aimais pas ça. J'ai fait ensuite une formation dans la gestion d'un centre nautique. C'est comme cela que j'ai trouvé ma première activité bénévole à l'école des Glénans à Baltimore, à côté du Fastnet. J'avais alors une vingtaine d'années. J'y ai rencontré plein de Français qui avaient avec eux les magazines* Voiles et Voiliers, *ou* Course au large. *J'étais impressionné par les articles et photos qui racontaient les courses, en particulier celles en Figaro Beneteau»*, expliquait-il lors d'une rencontre dans un français fleurant bon la tourbe. La base de l'école des Glénans fondée en 1969 en Irlande a coulé. Il s'exile alors en France à 23 ans pour passer un brevet d'État. C'est à Concarneau, en face de l'archipel des Glenan. Participant à des régates en Mini 6.50, devenant préparateur de bateau, Tom Dolan s'élance lui-même sur la Mini Transat en 2015 et en 2017. Vient ensuite son entrée dans le monde du circuit Figaro : *«J'ai réussi en 2018 à faire la dernière Solitaire en Figaro Beneteau 2, un bateau qui me faisait rêver. Dès le début, j'ai pété une ferrure de barre de flèche et j'ai dû abandonner.»* Depuis, il vit et dort figariste.

À l'arrivée au ponton dans le port de plaisance de Royan, Tom Dolan pouvait prendre son bain de champagne bien mérité. Ravi de s'adresser aux terriens, marins par procuration. *«Le moment le plus dur a été l'arrivée. Je voyais des voiles à l'horizon. J'ai eu peur que cela mollisse à la fin, en perdant mon avantage, car je savais que j'allais être face au courant. Cela faisait 24 heures que j'étais tout seul, je ne voyais personne. Je ne voyais même pas les feux de nuit. Mais ça l'a fait. Ils sont restés sages. J'en ai fait, des étapes de Figaro, je ne sais pas combien de fois j'ai vu un quelqu'un mener la flotte pendant tout le truc et tout perdre à la fin»*, lâchait celui que l'on surnomme l'«Irlandais volant».

«Nuits blanches»

Le secret du skipper de 37 ans ? Il est simple : *«Il faut croire dans ses choix météo décidés avant le départ. L'étape s'est vraiment jouée sur la position stratégique. Surtout la première nuit. J'avais bien préparé mon coup et il était bien ancré dans ma tête. À chaque fois, j'étais où je voulais être et au bon endroit. Cela n'a jamais été monotone. Il y avait du taf, avec des oscillations du vent de 20° à 30°, entre 9 et 20 nœuds. Je n'avais jamais vu ça. Les nuits étaient donc longues, car il fallait être toujours dessus. D'ailleurs, toutes mes nuits étaient blanches.»*

Deuxième vainqueur irlandais sur l'eau d'une étape après Damian Foxall en 1998, Tom Dolan se projetait déjà vers l'ultime tronçon entre Royan et La Turballe : *«Pour la prochaine étape, il faut que je fasse la même escale que la dernière fois. Me concentrer sur la récupération, la nutrition et la préparation physique. Ensuite viendra la préparation de la météo. Et il ne faut pas tirer des trucs sur la comète.»* Derrière le vainqueur du jour, Gaston Morvan (*Région Bretagne-CMB Performance*) limitait la casse avec 42 minutes de retard. La pétillante Charlotte Yven (*Skipper Macif 2023*) prenant la 3e place du podium avec 50 minutes de débours. Pour le reste de la flotte, l'addition allait être encore plus lourde. ■

Classement de l'étape 2 avant jury : 1. Dolan, «Smurfit Kappa-Kingspan» mercredi à 14 h 06' 20'' ; 2. Morvan «Région Bretagne-CMB Performance» à 14 h 48' 19'' ; 3. Yven «Skipper Macif 2023» à 14 h 56' 46'' ; 4. Thomas «Wings of the Ocean» à 15 h 00' 10'' ; 5. Dhalenne «YCSL-Primatice-SLB Pharma» à 15 h 05' 24'' ; 6. Le Pape «Demain» à 15 h 07' 02'' ; 7. Berrehar «Skipper Macif 2022» à 15 h 44' 16'' ; 8. Delpech «Orcom» à 15 h 59' 46''…

EN BREF

Rugby : Jegou et Auradou de retour en France

Hugo Auradou et Oscar Jegou, les deux rugbymen inculpés de viol en Argentine, sont arrivés ce mercredi à 17 h 45 à l'aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle, après avoir reçu la veille l'autorisation de quitter l'Argentine de la part de la justice locale. Les deux hommes, qui avaient décollé mardi à 23 h 50 de Buenos Aires, ne se sont pas présentés devant la trentaine de journalistes qui les attendaient à leur arrivée.


Les cris de contact permettent aux ouistitis de rester groupés même quand ils ne se voient pas et de mieux se protéger face aux prédateurs.

UWE BERGWITZ/STOCK.ADOBE.COM

Les ouistitis se donnent des « noms »

Cyrille Vanlerberghe

Ces petits singes sud-américains sont capables de modifier leurs cris pour identifier l'individu avec lequel ils communiquent. Une particularité qu'on ne connaissait à ce jour chez aucun autre primate.

Avec leur toute petite taille, un corps d'une quinzaine de centimètres, il est difficile d'imaginer que les ouistitis soient capables de prouesses cognitives inconnues à ce jour chez les grands singes (chimpanzés, bonobos, gorilles et orangs-outans). Une équipe de chercheurs de l'Université hébraïque de Jérusalem explique dans la revue *Science* que ces petits primates d'Amérique du Sud sont capables de s'identifier les uns les autres avec des vocalises propres à chaque individu. Avant cette étude, on pensait que seuls les humains, les dauphins et les éléphants en étaient capables.

À la différence des conversations humaines, les ouistitis n'utilisent pas à proprement parler de « prénoms » pour s'identifier. Ils émettent des cris de contact, qui leur servent à savoir où est chaque individu dans un groupe lorsqu'ils se nourrissent et ne peuvent pas forcément se voir les uns les autres dans une forêt tropicale très dense. Pour l'étude, les scientifiques se sont spécifiquement concentrés sur des cris appelés « phee » (qui permet de transcrire phonétiquement en anglais le sifflement très aigu qu'ils émettent : « fiii »), qui sont l'une des principales vocalisations du ouistiti commun (*Callithrix jacchus*).

« Chacun de ces cris est unique, et il encode l'identité de celui qui l'émet, c'est quelque chose qu'on retrouve chez un grand nombre de primates », rappelle Maël Leroux, maître de conférences à l'université de Rennes, au laboratoire Éthologie humaine et animale (EthoS), qui n'a pas participé à l'étude israélienne. *« Ces cris de contact jouent un rôle de cohésion sociale, leur permettant de rester groupés même quand ils ne se voient pas les uns les autres, et de mieux se protéger face aux prédateurs. »*

« Le fait que le cri de contact permette d'identifier celui qui l'émet n'est pas tellement surprenant, puisqu'une vocalisation est produite par un conduit vocal dont l'anatomie est propre à chaque individu », résume David Omer, responsable de l'équipe qui a mené les travaux à l'Université hébraïque de Jérusalem. *« De la même manière, la voix humaine est propre à chaque individu. »*

Quand un ouistiti émet un cri de contact, les autres individus du groupe savent donc qui l'a émis. Et, à la manière d'une conversation humaine où chacun parle à tour de rôle pour éviter une cacophonie qui brouillerait toute communication, les ouistitis ont des tours de parole. Ils échangent des sifflements à tour de rôle, sans interrompre l'autre. *« Quand les règles des tours de parole sont respectées, tout va bien, mais, quand il y a une coupure, une violation, ça entraîne une réaction plus forte des individus, qui sont mis en alerte »*, ajoute Maël Leroux.

Mais ce n'est pas tout, donc. Les ouistitis adaptent aussi leurs cris à leur interlocuteur. *« Ils modifient la forme acoustique de leur cri, en jouant sur la fréquence ou l'amplitude, pour créer une variante différente spécifique de l'individu auxquels ils s'adressent »*,

> **« Ils modifient la forme acoustique de leur cri, en jouant sur la fréquence ou l'amplitude, pour créer une variante différente spécifique de l'individu auxquels ils s'adressent »**
>
> **Cédric Girard-Buttoz**
> Chercheur au CNRS

explique Cédric Girard-Buttoz, chargé de recherche au CNRS, au laboratoire de recherche ENES, spécialisé en bioacoustique, de Saint-Étienne. Cette adaptation des signaux sonores a été mise en évidence par un traitement d'intelligence artificielle avec apprentissage, qui a permis de faire ressortir des motifs cachés, indiscernables par une oreille humaine. Il ne s'agit pas simplement d'un effet de mimétisme entre deux animaux, où l'un copierait le son de l'autre, comme c'est le cas chez les dauphins, où le « prénom » utilisé pour désigner un individu n'est en fait que la copie de son cri personnel.

Les ouistitis répondent bien plus souvent aux cris qui leur sont adressés qu'aux autres. Et leur réponse est un cri « phee » adapté à l'émetteur. Cela montre qu'ils reconnaissent qu'on s'adresse spécifiquement à eux, et qu'ils identifient tout de suite celui qui les appelle. Et l'étude va même un peu plus loin, en regardant les différences entre les familles, les dix singes de l'étude provenant de trois groupes bien distincts. *« L'étude montre qu'il y a des stratégies d'adaptation des cris propres à chaque famille, et qu'il s'agit d'un apprentissage graduel et dynamique »*, précise Maël Leroux. *Il ne s'agit pas juste de la copie d'un signal, mais d'un processus qui nous donne une idée des capacités cognitives des ouistitis, qui ont clairement une carte mentale des individus qu'ils entendent. »*

Pour David Omer, cette caractéristique, qu'on ne connaît à ce jour chez aucun autre primate, donne des informations précieuses sur l'évolution du langage. *« C'est particulièrement intéressant de découvrir cette capacité d'apprentissage du langage chez ce primate, qui est l'un des plus éloignés de nous*, explique le scientifique israélien. *L'espèce humaine et les ouistitis ont évolué de manière séparée il y a 32 millions d'années* (alors que l'ancêtre commun entre l'espèce humaine et les chimpanzés vivait il y a 6 millions d'années, NDLR). »

« Il y a certainement une convergence évolutive de cette capacité vocale qui s'est développée indépendamment chez ces primates non humains et chez les éléphants, sûrement liée à des besoins sociaux et aux bénéfices qu'ils peuvent en tirer », analyse Cédric Girard-Buttoz. Pour le ouistiti, c'est probablement sa structure familiale, si particulière chez les primates, où les individus vivent dans de tout petits groupes - moins de huit individus - et où pères et mères coopèrent pour assurer la survie de leurs petits, qui l'a poussé à développer ce mode de communication si particulier. ■

Comment la planète étouffe sous les déchets plastiques

Anne-Laure Frémont

Chaque année, plus de 50 millions de tonnes de ce matériau seraient jetées sans aucun traitement dans l'environnement.

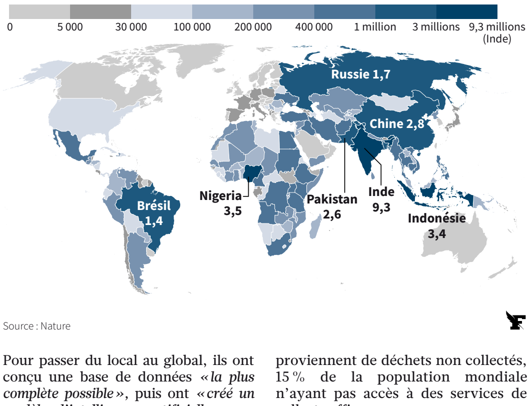
Quelque 400 millions de tonnes de plastique sont produites en moyenne chaque année. Et une part importante finit dans l'environnement, polluant le sommet des montagnes comme le fin fond des abysses. Le plastique met en effet des centaines, voire des milliers, d'années à se dégrader ; il se fragmente en microparticules qui s'insinuent partout, et contient parfois des additifs chimiques toxiques.

Dans une étude publiée mercredi dans la revue scientifique *Nature*, des chercheurs de l'université britannique de Leeds effectuent un inventaire mondial de l'ampleur de cette pollution. Jusqu'à présent, les travaux scientifiques se sont surtout concentrés sur la pollution constatée dans certains milieux, notamment aquatiques. Les auteurs ont voulu obtenir une vision plus globale en étudiant le moment où ces déchets plastiques passent d'*« un système géré à un système non géré »*, qu'ils arrivent dans l'environnement sous forme de débris ou en étant brûlés de façon non contrôlée. *« Il s'agit de la première méthodologie (...) qui se concentre sur le moment et les mécanismes réels par lesquels les objets en plastique deviennent une pollution »*, assure Costas Velis, professeur en systèmes d'efficacité des ressources à l'université de Leeds et responsable de ces travaux, qu'il compare *« aux inventaires d'émissions créés pour les gaz à effet de serre »*.

Les auteurs de l'étude se sont appuyés sur les données d'émissions de plus de 50 000 municipalités du monde entier.

L'Inde est le plus gros pollueur plastique au monde

Émission de déchets en plastique dans l'environnement, en 2020, en millions de tonnes par an



Source : Nature

Pour passer du local au global, ils ont conçu une base de données *« la plus complète possible »*, puis ont *« créé un modèle d'intelligence artificielle associant les performances de gestion de ces déchets solides à des indicateurs de développement socio-économique »*. *« Cela nous a permis d'obtenir des prédictions pour toutes les municipalités du monde »*, poursuit Costas Velis.

Ils calculent ainsi que, rien qu'en 2020, pas moins de 52 millions de tonnes de produits plastiques se sont retrouvées dans l'environnement. Et plus des deux tiers de cette pollution proviennent de déchets non collectés, 15 % de la population mondiale n'ayant pas accès à des services de collecte efficaces.

Ces déchets ne font pas que joncher l'eau et le sol de la planète : faute de solution, 57 % finissent incinérés sans aucun contrôle, dans les maisons, les rues et les décharges. *« Mettre le feu aux plastiques peut sembler les faire "disparaître", mais en fait le brûlage à ciel ouvert peut entraîner des dommages considérables pour la santé humaine, notamment des troubles du développement neurologique, de la reproduction et des anomalies congénitales, ainsi qu'une dispersion beaucoup plus large de la pollution dans l'environnement »*, rappelle Costas Velis dans un communiqué. Un problème jusque-là largement sous-évalué, selon les chercheurs.

Dépôts sauvages

Globalement, dans les pays du Nord, la principale source d'émission de déchets plastiques provient de dépôts sauvages ; et si les pays à plus faible revenu produisent beaucoup moins de déchets plastiques, une grande partie de ceux-ci ne sont pas collectés. Contrairement aux idées reçues, la Chine n'occupe pas la tête du classement des plus gros émetteurs, constatent les auteurs : elle est supplantée par l'Inde, qui rejette dans l'environnement 9,3 millions de tonnes de déchets plastiques par an, suivie du Nigeria et de l'Indonésie. La France se situe au 118e rang, la pollution provenant principalement *« de la partie des déchets que le balayage des rues ne permet pas de ramasser »*, selon Costas Velis.

Cet inventaire *« n'est pas le premier du genre*, relativise Matthew MacLeod, de l'université de Stockholm, dans un commentaire également publié dans *Nature*. *Mais son ampleur et sa résolution le distinguent de ses prédécesseurs. »* S'ils reconnaissent les limites de leurs travaux (le manque de données les a contraints à *« faire des prévisions pour de nombreux endroits »* et les empêche aussi d'en savoir plus sur les zones rurales), les auteurs de l'étude espèrent qu'elle aidera à éclairer les décideurs à l'heure où un traité international juridiquement contraignant contre la pollution plastique est en cours d'élaboration. Un cinquième et ultime round de négociations pour en fixer le contenu doit avoir lieu à Busan, en Corée du Sud, en novembre prochain.

Nathalie Gontard, directrice de recherche Inrae à Montpellier, estime pour sa part que cette étude, qui se concentre sur les macroplastiques (débris de plus de 5 mm), *« reprend l'idée erronée qu'il suffit de bien gérer nos déchets plastiques pour endiguer la pollution »*. C'est selon elle faire l'impasse sur l'essentiel : *« La dangerosité de la pollution plastique est surtout liée à l'émission de micro et nanoplastiques. »* Ces particules *« sont émises dès la production et l'usage du plastique et pas seulement lorsqu'il devient un déchet. Nos pneus, nos vêtements, nos routes, nos bâtiments s'usent et émettent des microplastiques que l'on retrouve au fin fond des glaciers de l'Arctique, dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons, dans les sols... »* Or, quand ces particules sont suffisamment petites, elles peuvent franchir les barrières biologiques et *« aucun être vivant, pas même nous, ne possèdent les outils biologiques pour s'en débarrasser »*.

Améliorer la gestion des déchets ne suffira pas à endiguer le fléau du plastique, considère également Matthew MacLeod : il faut s'attaquer à sa production et sa consommation. Mais, au rythme actuel de la demande, l'OCDE estime que l'usage du plastique devrait tripler d'ici à 2060. ■

LE CARNET DU JOUR

Les annonces sont reçues avec justification d'identité du lundi au vendredi de **9h** à **13h** et de **14h** à **18h** **(excepté les jours fériés)** et tous les dimanches de **9h** à **13h**.

Elles doivent nous parvenir avant 16 h 30 pour toutes nos éditions du lendemain, avant 13 h les dimanches.

Courriel
carnetdujour@media.figaro.fr
Téléphone
01 56 52 27 27
sur notre site
carnetdujour.lefigaro.fr

communications

Alain Vinson
agrégé et docteur
en philosophie,
professeur de philosophie,
durant près de 40 ans, à Laon,

met gratuitement
à la disposition de ses anciens
élèves (et de lecteurs
intéressés), en PDF
et au format A4, dix livres :
six de philosophie
(reprenant notamment
les nombreux articles
qu'il a publiés dans différentes
revues de philosophie)
et quatre de nature plus
littéraire (consacrés
à des récits, des contes
et des poèmes).

www.alainvinson-philosophie.fr

deuils

Danièle Boniveau,
Mylène Azar,
ses filles,
Ambre, Agathe, Léa, Manon
et Anouk,
ses petites-filles,
Ella, Billie, Rai, Emilio,
Paolo et Lola,
ses arrière-petits-enfants,

ont la tristesse
de vous annoncer le décès de

Reine AZAR

le 28 août 2024,
à l'âge de 93 ans.

Un hommage lui sera rendu
le vendredi 6 septembre,
à 10 h 30, au funérarium
des Batignolles, Paris (17e),
21, boulevard du Bois-le-Prêtre.

Éric Boisseau,
Christine et Pierre Solignac,
ses enfants,

ses petits-enfants,
son arrière-petit-fils

ont la tristesse
de vous faire part
du rappel à Dieu de

Annick BOISSEAU
née Belloy,

le 28 août 2024,
à l'âge de 93 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le vendredi 6 septembre,
à 10 heures, en l'église
Saint-Pierre-Saint-Paul,
à Gonesse (Val-d'Oise).

Paris (16e).

Mme Willie Bail,
née Catherine-Ségolène
de Ribier, son épouse,

Raphaële Bail,
Xavier et Constance
Poulet-Goffard,
ses filles et son gendre,

Hortense, Hombeline et Isaure,
ses petites-filles,

et toute la famille

ont la douleur de faire part
du rappel à Dieu de

M. Willie BAIL

le 2 septembre 2024,
dans sa 87e année,
à Gary, Altillac (Corrèze).

La cérémonie religieuse
sera célébrée
en l'église Saint-Martin,
à Cramaille (Aisne),
le samedi 7 septembre 2024,
à 10 heures.

Cet avis tient lieu de faire-part.

129 bis, boulevard Murat,
75016 Paris.

segolenebail@hotmail.com

Vielle-Tursan (Landes).
Ajaccio (Corse-du-Sud).

Laëtitia et Aurélie,
ses filles, et leurs époux,

Monique, son épouse,

Manon, Loanne, Maxence,
Marceau, Marius et Léonie,
ses petits-enfants,

les familles Beaumes,
Bouchi-Lamontagne, Lamothe
et Torres

ont l'immense douleur
de vous faire part du décès de

Bernard BEAUMES

le samedi 31 août 2024,
à l'âge de 84 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le vendredi 6 septembre,
à 11 heures, en l'église
Saint-Paul d'Audenge
(Gironde), suivie
de l'inhumation à l'ancien
cimetière d'Audenge.

Illzach (Haut-Rhin).

Raymonde Breniaux,
son épouse,

Isabelle Breniaux,
Jean-Jacques et Julie Breniaux,
Philippe et Audrey Breniaux,
Marie-Hélène et Brice Tillaud,
ses enfants,

Titouan, Louison, Eve, Axelle,
Kathleen, Ninon, Charlie,
Delphine et Romain,
ses petits-enfants,

ont la douleur
de faire part du décès de

Jean BRENIAUX
colonel (c.r.),

ingénieur
au Mines domaniales
de potasse d'Alsace (MDPA),

survenu le 1er septembre 2024,
à l'âge de 85 ans, à Mulhouse.

La cérémonie religieuse
sera célébrée en l'église
Saint-Jean-Baptiste, à Illzach,
le vendredi 6 septembre,
à 14 h 30.

L'inhumation aura lieu
le samedi 7 septembre 2024,
à 10 h 30,
au cimetière de Brainans.

Ni fleurs ni couronnes,
mais des dons à l'Église
sont préférés.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Il a plu au Seigneur
de rappeler à Lui

Jacqueline
de BUTTET du BOURGET

le 26 août 2024.

De la part de :
le baron et la baronne
Christian de Buttet du Bourget,
Mme Ghislaine
de Buttet du Bourget
veuve de M. José Tortosa,
ses frères et sœurs,
Arnaud et Anne-Laure Decker,
Frédéric et Muriel
de Buttet du Bourget,
Xavier et Daphné Accard,
ses neveux et nièces,
et leurs enfants.

La cérémonie religieuse
aura lieu ce jeudi 5 septembre,
à 14 h 30,
en l'église Saint-André,
à Annemasse (Haute-Savoie),
suivie de l'inhumation
au cimetière d'Annemasse.

Priez pour elle.

Lyon (3e).

Sophie, Valentine et Laurence,
ses filles,
et leurs époux,
Emmanuel et Pierre,
Lucie, Pauline et Zoé,
ses petites-filles,
et leurs époux,
Jérôme et Cyril,
Lola, Charlotte et Viktor,
ses arrière-petits-enfants,
ses sœurs,
ses cousins et cousines,
ses neveux et nièces

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

Mme Béatrice CHASTEL
née Huot de Saint Albin,

survenu à l'âge de 90 ans.

La cérémonie religieuse
aura lieu en l'église
Saint-Pothin, à Lyon (6e),
ce jeudi 5 septembre 2024,
à 10 heures,
suivie de l'inhumation
au cimetière de La Mulatière.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Ethel Duplat,
son épouse,
Bertrand, Sylviane,
ses enfants,
Cynthia, Hadrien,
ses petits-enfants,

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

Alain DUPLAT

survenu le 31 août 2024,
à l'âge de 81 ans.

Une cérémonie aura lieu
au crématorium
du Mont-Valérien, à Nanterre,
le lundi 9 septembre, à 13 h 15.

M. François Guillemard,
son époux,
Camille et Laurent Cormier,
Julien et Justine
Guillemard Delloye,
Noémie et Pierre Lung,
ses enfants,
Jeanne, Joséphine, Félicie,
Edgar, Lucie, Octave,
Archibald et Émile,
ses petits-enfants,

ont la grande tristesse
de faire part
du rappel à Dieu de

Mme Anne GUILLEMARD
née Blondet,

le 28 août 2024,
au Petit-Marfauville.

La cérémonie religieuse
sera célébrée en l'église
Saint-Vincent du Havre,
le vendredi 6 septembre 2024,
à 14 heures.

4, le Petit-Marfauville,
76290 Fontenay.

Lablachère (Ardèche).

Nicolas,
Frédéric et son épouse Patricia,
Natacha et son époux
Christophe (†),
Jérôme et son épouse Anne,
ses enfants,
Alexandre, Paul, Daria,
Pierre (†), Arnaud, Laura,
Matéo, Étienne, Charlotte
et Aymeric,
ses petits-enfants,
Sylvain Margou,
son frère,
et son épouse Jacqueline

ont l'immense tristesse
de faire part du décès de

Marie-Jenny KAPLAN
née Margou,
veuve de
Serge Kaplan

survenu le 29 août 2024,
à l'âge de 89 ans, à Aubenas.

Emmanuelle et Nicolas
Wambergue,
Blandine et Philippe Bontour,
Vianney et Sylvie Lelong,
Marie-Liesse et Nicolas
Richard,
Stéphanie Lelong,
ses enfants,

et ses 13 petits-enfants

ont la grande tristesse
de vous faire part
du rappel à Dieu de

Mme Christian LELONG
née Monique Peaucelle,

le 31 août 2024,
à l'âge de 91 ans.

Elle reposera aux côtés
de son époux, Christian Lelong,
qui nous a quittés il y a un an.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le vendredi 6 septembre,
à 14 h 30, en l'église
de Saint-Georges-sur-Baulche
(Yonnne),
suivie de l'inhumation
au cimetière du village.

Nicole Nitot,
son épouse,
Tristan et Bénédicte, Benjamin,
ses fils et sa belle-fille,
Robin et Manon, Philippine,
Léonard,
ses chers petits-enfants,
Guillaume,
son arrière-petit-fils,
ainsi que toute sa famille
et ses amis

ont la profonde tristesse
de vous faire part
du rappel à Dieu de

Philippe NITOT

le 1er septembre 2024,
à l'âge de 89 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le vendredi 6 septembre,
à 14 h 30, en l'église
de Saint-Aubin-sur-Mer
(Calvados).

Une tenue colorée sera
la bienvenue.

Cathy, son épouse,
Isabelle, sa fille,
Antoine et Alexandre,
ses petits-fils,

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

Rémi PAJOT

survenu le 3 septembre 2024.

La crémation aura lieu
le vendredi 6 septembre,
à 13 heures, au crématorium
de Tonneins (Lot-et-Garonne).
Ni fleurs ni couronnes.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Pascale Silvain-Poulain,
Jean-Louis Silvain,
ses enfants,

Jean-Paul Poulain,
Olivier Stucker,
ses gendres,

Aurélie, Camille, Antoine,
Romain, Lauranne,
Thomas, Thibault, Elsa,
Pauline,
ses petits-enfants,

ses dix arrière-petits-enfants

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

Jacqueline SILVAIN
née Georges,

survenu à Paris, le 30 août 2024,
à l'âge de 96 ans.

La cérémonie religieuse aura
lieu le vendredi 6 septembre,
à 10 heures,
en l'église Saint-Léon,
1, place du Cardinal-Amette,
Paris (15e),
suivie de l'inhumation
à 16 heures,
au cimetière La Salle,
67, rue Saint-Barthélémy,
à Tours (Indre-et-Loire).

Chantal Villiers,
née Morel Journel,
son épouse,

Florence Villiers,
Olga et Guillaume
de Monteynard,
Béatrice et Philippe Chavane,
ses enfants,

Marion, Nicolas, Gauthier,
Benjamin,
ses petits-enfants,

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

Hubert VILLIERS
chirurgien,
professeur agrégé
à la faculté de médecine,

survenu le 1er septembre 2024,
à l'âge de 94 ans.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
le lundi 9 septembre,
à 17 heures, en l'église
Saint-Bruno-les-Chartreux,
Lyon (1er).

Colette Wirth,
son épouse,

ses enfants,
ses petits-enfants
et son arrière-petit-fils

ont la tristesse
de vous faire part du décès de

Christian WIRTH

survenu le 29 août 2024,
à l'âge de 81 ans,
à Neuilly-sur-Seine.

La cérémonie religieuse
sera célébrée
ce jeudi 5 septembre, à 10 h 30,
en l'église Saint-Jean-Baptiste,
158, avenue
Charles-de-Gaulle,
à Neuilly-sur-Seine
(Hauts-de-Seine).

Véronique Yves,
son épouse,
Jérémie et Brune,
Antonin et Sophie,
François et Astrid,
Guillaume,
Étienne,
ses fils et belles-filles,
Philothée, Baudouin, Albane,
Gaston, Gonzague, Garance,
Diane,
ses petits-enfants,

font part du rappel à Dieu de

M. Dominique YVES

le 3 septembre 2024,
à l'âge de 77 ans,
à son domicile.

La cérémonie religieuse
sera célébrée en l'église
Saint-Ferdinand-des-Ternes,
à Paris (17e),
le vendredi 6 septembre 2024,
à 10 h 30.



Une unité de la CRS 83 effectue un contrôle d'identité, lundi, aux abords de la place Saint-Bruno, à Grenoble.

SANDY PLAS

À Grenoble, ces CRS en première ligne face à la « guerre des gangs »

PAR
Sandy Plas
Grenoble

En un mois, sept fusillades sur fond de trafic de drogue ont eu lieu dans l'ancienne capitale du Dauphiné. Appelés en renfort pour faire retomber la fièvre, 25 policiers des nouvelles unités spécialisées dans les violences urbaines occupent le terrain chaque soir.

Les uns derrière les autres, quatre fourgons gris, floqués de l'inscription « Police nationale » s'engagent sur une large avenue de la ville d'Échirolles, dans la banlieue sud de Grenoble. Il est un peu plus de 23 heures en ce lundi de rentrée scolaire et les lampadaires qui longent les rues n'éclairent que des trottoirs vides. Le cortège avance sans bruit, gyrophares éteints, puis tout s'accélère à l'approche de l'immeuble du Carrare, l'un des principaux points de deal de la ville. L'un des fourgons tourne brusquement à gauche. Deux autres s'arrêtent quelques mètres plus loin et plusieurs policiers jaillissent des véhicules, alors que des cris retentissent dans le quartier. *« Ce sont les “choufs”, ils annoncent notre arrivée »*, explique le commandant Éric Davoine, en pointant du menton un homme en trottinette qui s'éloigne à vive allure. *« Quand on se déploie sur le terrain, l'objectif, c'est d'avoir un effet de groupe, pour créer la surprise. Mais en général, on est vite repérés »*, poursuit le commandant, à la tête des CRS 83, une nouvelle unité spécialisée dans les violences urbaines.

Depuis la mi-août, une section de 25 hommes de cette unité basée à Chassieu, dans le Rhône, a été déployée dans l'agglomération grenobloise, qui a connu un été marqué par les règlements de comptes. En un mois, sept fusillades sur fond de trafic de drogue ont eu lieu dans différents quartiers, faisant un mort et une dizaine de blessés. Le Carrare, un immeuble d'habitation situé à une centaine de mètres de la mairie d'Échirolles et squatté en partie par des dealers, avait été le théâtre de plusieurs échanges de tirs. La multiplication des opérations policières ces derniers mois dans l'agglomération, en déstabilisant les équilibres établis, a pu contribuer à cette flambée, tout comme la mort du caïd grenoblois Mehdi Boulenouane, abattu en mai dernier en Seine-Saint-Denis.

La situation, qualifiée de *« guerre des gangs »* par Éric Vaillant, le procureur de la République de Grenoble, a valu à la cité alpine l'envoi d'une section de la CRS 83 en renfort. Chaque soir, 4 fourgons et 25 hommes de l'unité patrouillent pendant plusieurs heures aux côtés d'unités locales – BAC, service départemental de nuit… –, qui connaissent parfaitement le terrain. Les principaux points de deal sont ciblés en priorité, ainsi que les quartiers où se sont déroulées les fusillades. Un objectif : occuper le terrain. *« La CRS 83 permet d'apporter une réponse visible aux habitants, qui ont besoin d'être rassurés, et de maintenir les missions courantes de la police sur l'agglomération, qui sont déjà très nombreuses »*, indique au *Figaro* Louis Laugier, le préfet de l'Isère. *« On vient en complément des unités*



locales avec une capacité importante d'intervention », explique Éric Davoine. Et avec une spécialité : *« le maintien de l'ordre de haute intensité »*, dans des contextes très tendus de violences urbaines ou d'attentat. *« Par rapport à une compagnie classique, on est sur le haut du spectre missionnel, avec des interventions dans des contextes très violents et une capacité à être mobiles et très réactifs »*, poursuit-il.

Cheveux gris, lunettes à fine monture noire sur le nez, l'homme est une figure lyonnaise des CRS, les compagnies républicaines de sécurité, auxquelles il a consacré toute sa carrière. Depuis novembre 2023, il est désormais à la tête de cette compagnie « nouvelle génération » de 170 CRS. Quatre existent aujourd'hui en France sur le même modèle, à Nantes, Marseille et Montauban. Elles sont les déclinaisons de la CRS 8, première unité de ce type, créée en juillet 2021 et basée à Bièvres, dans l'Essonne, et s'ajoutent aux 60 compagnies de CRS de service général qui existent partout en France. Mises en place par Gérald Darmanin, le ministre démissionnaire de l'Intérieur, ces unités ont pour objectif d'apporter *« une réponse forte et rapide de la puissance publique »*, pour faire face à *« une croissance notable des dégradations et des actions violentes »*, selon les mots de la Direction générale de la police nationale (DGPN).

Pouvant être déployées en 15 minutes, elles sont mobilisées en priorité dans leur région d'attache mais peuvent également venir en renfort sur l'ensemble du territoire. Ces derniers mois, elles ont notamment été mobilisées à Marseille, en réponse aux nombreuses fusillades liées au trafic de drogue, sur les manifestations d'opposants à la construction de l'autoroute A69, à Romans-sur-Isère et sur les émeutes de Nouméa déclenchées en mai dernier. *« C'est un moyen de montrer que l'État apporte une réponse, il y a une symbolique, un aspect psychologique qui existe quand on intervient. En plus de l'action de terrain »*, explique Éric Davoine, dont la compagnie est rentrée il y a quelques semaines de Nouvelle-Calédonie.

À l'hôtel de police de Grenoble, la soirée a commencé un peu plus tôt par un briefing, moment essentiel pendant lequel les unités locales transmettent leurs connaissances du terrain aux chefs d'équipe de la CRS 83. *« Dans ce secteur, faites attention, ça peut caillasser*, explique le lieutenant Quentin, du service départemental de nuit, en posant son doigt sur un plan de l'agglomération. *Ici, il faut essayer d'arriver le plus discrètement possible et d'arriver coordonnés, sinon ils nous voient arriver, direct. »* Plusieurs fois dans la soirée, avant de s'engager dans un nouveau quartier, ce briefing permettra aux équipes de synchroniser leur action et d'envisager une nouvelle approche du terrain. *« C'est sûr qu'en arrivant à vingt-cinq, il y a moins de risque que ça essaie de monter au contact »*, ajoute le lieutenant. Avec des effectifs de nuit limités et dédiés en priorité aux missions de police secours, difficile pour les unités locales d'assurer une présence dissuasive vis-à-vis des dealers. *« Dans chaque ville où on intervient, on retrouve la même organisation du trafic de drogue, c'est ce qui nous permet d'avoir une facilité d'action, mais on a besoin des unités locales pour avoir des remontées d'information sur les points de deal »*, précise le brigadier-chef Boris, de la CRS 83.

Comme lui, l'ensemble des recrues qui forment ces unités ont dû passer par l'étape de la sélection : tests physiques poussés, maîtrise du tir, connaissances juridiques et entretien de motivation, avec 30 % d'échec à la clé. *« On doit être dans un équilibre permanent quand on s'engage dans le maintien de l'ordre. Ce qu'on recherche, c'est le sang-froid en toutes circonstances et un engagement physique important »*, précise Éric Davoine. À la différence des autres compagnies de CRS, pas de recrutement à la sortie de l'école de police. Ceux qui intègrent ces unités doivent faire valoir leur expérience du terrain.

« On doit être dans un équilibre permanent quand on s'engage dans le maintien de l'ordre. Ce qu'on recherche, c'est le sang-froid en toutes circonstances et un engagement physique important »

Éric Davoine Commandant à la tête des CRS 83

Dans la métropole grenobloise, le déploiement de la CRS 83 il y a quelques semaines *« a permis de faire baisser la tension*, observe Jérôme Chappa, le directeur interdépartemental de la police nationale de l'Isère. *Depuis leur arrivée, il y a encore des tirs, mais les fusillades ont cessé. C'est la force de frappe dont nous avons besoin. »* Selon les chiffres de la préfecture de l'Isère, 17 interpellations ont eu lieu depuis l'arrivée de l'unité. *« Il y a plusieurs éléments qui montrent que l'on est en train de dévitaliser le Carrare »*, veut croire Jérôme Chappa. Mais dans l'agglomération, comme partout où se déploient la CRS 8 et ses déclinaisons, l'enjeu est aussi d'assurer l'après, quand les fourgons des unités quitteront les rues. Une étape qui doit passer avant tout par l'investigation sur le temps long, défend Brice Gajean, secrétaire départemental Unité SGP-police en Isère : *« Le déploiement des CRS 8 est souvent considéré comme une solution, alors que ce n'est qu'un complément. On génère de la “stat” en interpellant des petites mains, ce qui a pour effet d'engorger les services d'investigation, qui ont besoin de temps pour travailler. »* Éric Davoine le reconnaît, l'intervention de son unité *« permet un retour au calme concernant les fusillades »*, mais le trafic, lui, reste bien ancré. *« Notre rôle, ce n'est pas l'enquête, c'est de montrer la pérennité de l'État »*, appuie-t-il.

Après quatre heures à patrouiller dans les quartiers de l'agglomération, les équipes font le point sur la soirée : une interpellation, pour détention de stupéfiant, et plusieurs contrôles de « choufs », ces guetteurs parfois seulement âgés de 14 ans et qui sont souvent les premiers visés quand des fusillades éclatent. Une soirée *« plutôt calme »* qui s'achève par un détour dans le quartier de La Luire, un secteur d'Échirolles où avait éclaté une fusillade faisant 4 blessés au mois d'août. Le cortège s'élance à nouveau, circulant entre les parkings et les barres d'immeuble. Un premier tour de quartier, puis un deuxième. Les trottoirs sont vides, les rues désertes. Mais pour l'unité, l'objectif reste le même : *« Il faut montrer qu'on est là. »* ■

Aurélien Bellanger ou l'anti-littérature

Dans « Les Derniers Jours du Parti socialiste », l'écrivain a voulu écrire un « Soumission inversé » en décrivant la poussée de l'« islamophobie » en France. Un roman tract aussi ennuyeux sur la forme qu'odieux sur le fond.



CHRONIQUE
Eugénie Bastié

« La politique dans une œuvre littéraire, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert » : on connaît la formule de Stendhal. Il faudrait, dès lors, s'abstenir par bienséance de parler politique dans un roman. Cela gâcherait le liant du récit, la profondeur des personnages, la légèreté de l'esprit français. Ce credo stendhalien est devenu le motif parfois fallacieux d'une littérature de droite désengagée qui pratique le pas de côté et l'humeur vagabonde et refuse d'aborder les sujets fâcheux. Pourtant, d'excellents romans ont su traiter avec délicatesse des grands enjeux politiques de leur temps. En cette rentrée littéraire, Abel Quentin le fait excellemment dans *Cabane* (L'Observatoire) où il met en scène l'angoisse écologique à travers plusieurs personnages. Avant lui, Anatole France avait représenté la Terreur dans *Les dieux ont soif*, Philip Roth, le maccarthysme dans *J'ai épousé un communiste* ou Houellebecq, la montée de l'islam politique dans *Soumission*. Écrire un *Soumission* « inversé » : tel est le projet que s'est donné quant à lui Aurélien Bellanger dans son roman *Les Derniers Jours du Parti socialiste* (Seuil), brûlot littéraire qui fait polémique en cette rentrée. L'écrivain, qui s'était distingué par des romans au réalisme froid décrivant de façon immersive et détaillée certaines mythologies contemporaines (la construction des autoroutes, la téléréalité, les télécoms - l'obsession du réseau), a voulu retracer ce qu'il estime être une dérive droitière de la gauche contemporaine qui reformulerait *« en langue républicaine le vieux fond idéologique de l'extrême droite française »*. Dans ce roman *« à clés »*, il y a tant de serrures que tout devient transparent. Le *« mouvement du 9 décembre »* sorte de confrérie néomaçonnique qui veut imposer *« l'islamophobie »* dans la bataille culturelle est inspiré du mouvement du Printemps républicain.

On ne reprochera pas à Aurélien Bellanger son thème. Après tout, le petit monde des républicains intransigeants qui fait de l'athéisme centriste et moqueur l'âme de la France peut se prêter à la satire. *« Contre la théorie un peu rance qui voulait qu'un monde sans Dieu fût désespéré*, Charlie Hebdo *était là pour rappeler que ce monde absurde était essentiellement marrant. »* Il y a du vrai. Son portrait croisé des deux philosophes, Taillevent, philosophe des villes mondain, inspiré de Raphaël Enthoven, et Frayère, philosophe des champs populistes inspiré d'Onfray, n'est pas sans talent.

Mais Bellanger se laisse posséder par la haine qui l'anime, et abandonne très vite la littérature pour le pamphlet. La cruauté a toujours existé en littérature, et elle est une arme redoutable pour se venger ou détruire. Mais lorsqu'elle se dirige vers un mort, cette méchanceté se mue en lâcheté. Bellanger a fait de Laurent Bouvet, intellectuel phare de la gauche républicaine emporté par la maladie de Charcot en 2021 et contributeur régulier de notre journal, le héros principal de ce livre sous les traits de Grémond, apparatchik du PS et lecteur de Maurras (!) devenu apôtre de la laïcité. Bellanger n'hésite pas à se moquer de sa maladie et de son agonie : *« Il mettait à se laisser conduire en fauteuil près des officiels, une certaine coquetterie : voilà ce que c'était d'être un républicain jusqu'au bout. »* Il pousse l'ignominie jusqu'à intituler un chapitre *« Les cahiers de prison du commandant Charcot. »*

Aurélien Bellanger se voudrait un Houellebecq ou Balzac de gauche. Sa « Comédie humaine » est un tract digne de Médiapart. Son écriture, cérébrale et obsessionnelle, est dénuée de toute sensibilité

« C'est la première fois que j'ai eu envie d'écrire un roman pour faire du mal à des gens, confie Bellanger aux *Inrocks*. *Je l'ai vraiment conçu comme cela : j'ai des ennemis, ce qui est relativement nouveau pour moi, et je veux leur infliger le plus de dommages possibles. Cela a été mon moteur. »* On ne fait pas de littérature avec de bons sentiments. On n'en fait pas non plus avec pour seul moteur l'idéologie.

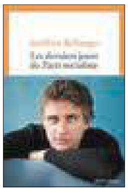
« Ce sont en fait de profonds conservateurs qui se cachent derrière un masque progressiste », dit-il de cette gauche laïque qu'il voue aux gémonies. Lui mêle dans son livre accents réactionnaires et rhétorique progressiste. Réactionnaire dans la critique explicite des Lumières et du triomphe de la raison universaliste. Progressiste par son apologie délirante du wokisme et sa haine de la civilisation occidentale. Dans une scène ridicule, il met en scène le personnage de Lassana Diop, transposition de Rokhaya Diallo, faisant une leçon magistrale sur le racisme systémique où l'auteur laisse transparaître toute son admiration.

« La campagne électorale des législatives s'est jouée en grande partie sur la question de l'antisémitisme, alors que l'islamophobie continuait à triompher partout », a-t-il osé proférer, entre deux attaques de synagogues. Bellanger ne s'intéresse ni de près ni de loin à l'islam. Les musulmans sont d'ailleurs totalement absents de son roman. L'islamophobie est une abstraction qu'il prête comme une obsession à ses personnages. Ceux-ci sont des caricatures sans profondeur ni humanité, créées pour être moquées, ce qui ne présente aucun intérêt romanesque. Bellanger se voudrait un Houellebecq ou un Balzac de gauche. Sa « Comédie humaine » est un tract digne de Mediapart. Son écriture, cérébrale et obsessionnelle est dénuée de toute sensibilité, ce qui, pour un écrivain, est légèrement handicapant. Aveuglé par sa haine, il n'a écrit qu'un récit pamphlétaire et complotiste. *Les Protocoles des Sages de Sion* d'un supposé complot laïc. Pour s'introniser dans la confrérie, ses membres se montrent des photos de la fosse du Bataclan, jamais montrées au public et précisément conservées sur une clé USB.

À travers l'un des personnages du roman, Sauveterre, d'abord proche du mouvement du 9 décembre et du *« Chanoine »* (Macron) pour ensuite s'en éloigner jusqu'à fantasmer un régicide, Bellanger raconte sa propre transformation politique. Dans son interview lunaire aux *Inrocks*, il raconte son éveillement progressif à la cause des minorités dans des termes quasiment religieux. #MeToo fut son épiphanie. *« Je n'avais pas saisi jusque-là les ravages, trop souvent invisibilisés, du patriarcat. » « J'ai été ému aux larmes par Barbie quand elle débarque dans le monde et qu'elle découvre que le patriarcat existe. »* Le syndrome de Stendhal du gauchiste.

Si ce livre décrit un phénomène de notre temps, c'est moins le triomphe des laïcards au sein du Parti socialiste que l'anéantissement de la littérature par le militantisme. Il est le produit de son époque : une époque de polarisation qui rend bête les esprits les plus brillants. C'est l'histoire d'un écrivain de talent gâché par l'idéologie.

Ce roman aurait pu aussi s'appeler « Les derniers jours de la littérature ». ■



■ **LES DERNIERS JOURS DU PARTI SOCIALISTE**
Aurélien Bellanger,
Seuil, 480 p., 23 €.

La désespérante résilience du Mammouth

L'essayiste et philosophe Philippe Nemo reprend le combat de sa vie pour une école libre comme elle existe partout ailleurs. Mais à quoi sert encore l'Éducation nationale ?



TÊTE-À-TÊTE
Charles Jaigu

On ne dégraisse pas un mammouth. Claude Allègre, qui fut l'auteur de la formule si souvent citée, l'a vite compris, comme tous ceux qui ont eu une furieuse envie de remplacer le pachyderme unique par mille singes habiles. C'est le cas de l'essayiste et philosophe Philippe Nemo, qui s'est attaqué à l'Éducation nationale dès les années 1980 en dénonçant *« le chaos pédagogique »*. En 1993, à la veille d'une élection législative attendue, il inspira les états généraux de la droite sur la réforme de l'éducation. Les grandes lignes n'ont pas changé. L'idée était de donner aux familles le libre choix de leur école. Les établissements restaient néanmoins dépendants des fonds publics afin d'éviter les dérives du tout-privé, mais on encourageait une émulation entre les établissements. Les collèges et lycées, dotés d'une autonomie de gestion, laissaient aux directeurs d'école la responsabilité de recruter ou de congédier les professeurs. À eux aussi d'adapter une partie de leur programme aux demandes de la population locale.

Or qu'advint-il ? Rien. Qui veut d'une manif géante des lycées et d'une jonction avec les trotskistes des universités ? D'Édouard Balladur à Emmanuel Macron, on préféra mettre d'autres fers au feu. Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation nationale lors du dernier quinquennat, explique dans le livre qu'il publie ces jours-ci, *La Citadelle* (Éditions Albin Michel), qu'il a combattu un projet issu des proches d'Emmanuel Macron qui forçait les communes à créer des écoles d'enseignement des langues régionales si celles-ci enrôlaient suffisamment d'élèves. On le comprend. Il avait en tête la catastrophe du régionalisme espagnol. Blanquer, républicain sourcilleux, pointe la difficulté de concilier le principe libéral de pluralité des écoles avec l'injonction jacobine de maintenir l'unité d'une histoire partagée. *« Les deux ne sont pas incompatibles »*, répond Nemo. Il faut seulement se donner la peine d'un réglage fin : *« C'est un chemin qu'il faut frayer en fixant un socle commun qui peut inclure l'histoire dans les matières fondamentales, le compromis entre le cahier des charges de la République et la liberté d'initiative est à inventer »*, nous répond-il à ce sujet. Mais il n'en reste pas moins que l'école monolithique à la française ne peut pas continuer ainsi. Elle est une anomalie. *« Pas plus qu'il ne peut y avoir de démocratie si la presse est uniquement un service d'État, il ne peut y en avoir si l'école est entièrement gérée par l'État et assurée par ses seuls agents »*, nous dit Nemo.

Le libéralisme de Nemo est-il inadapté à l'exception française ? Sans doute, si l'on regarde les vieux rapports de force et les habitudes acquises. Aujourd'hui, l'existence d'un secteur semi-privé de l'Éducation - qu'on nomme l'école libre - reste largement sous tutelle puisque les professeurs sont détachés par l'Éducation nationale. Le pluralisme éducatif hexagonal est donc bridé. Or les avanies du système sont patentes. La France est de plus en plus mal placée dans les palmarès internationaux. *« Les autres systèmes scolaires européens sont pluralistes, seule la France a opté pour une Éducation centralisée, et il faut s'interroger sur cette exception dès lors qu'elle confère à notre pays non pas un avantage, mais un désavantage sur les autres »*, nous dit Nemo. *« À l'étranger, les solutions adoptées sont diverses : prédominance du public, mais gestion par des collectivités locales multiples (Suisse, Allemagne, États-Unis…) ; financements publics accordés à des entités privées mises en concurrence (charter schools américaines, écoles libres portugaises, « chèque éducatif » suédois, financement public accordé aux écoles et universités confessionnelles en Belgique et aux Pays-Bas) »*, note-t-il. Il se réjouit, par exemple, de la transformation complète du système scolaire suédois dans les années 1990 d'un modèle proche de la France à une libéralisation dont le succès ne s'est pas démenti depuis.

L'erreur française n'est pas si ancienne. Pendant longtemps les instituteurs furent fiers de promouvoir un élitisme républicain, en élevant les sujets les plus prometteurs jusqu'aux études les plus difficiles, soit 10 % d'une classe d'âge. Dans les années 1960, cette idée méritocratique en prit pour son grade. L'influence massive d'une critique marxiste des élites bourgeoises avait transformé l'idée que les instituteurs se faisaient de leur vocation. Elle rencontra les ambitions de nouvelles classes moyennes qui découvraient les joies de la mobilité ascensionnelle. Il fallait sans aucun doute ouvrir plus largement l'accès aux études supérieures. Mais on décréta impérative une éducation élitaire pour tous. On forgea l'idée du collège unique. Et c'est ainsi que le septennat de Valéry Giscard d'Estaing fut emporté par la vague égalitariste bien avant 1981. La réforme Haby - du nom du ministre de l'Éducation - en fut l'aboutissement. Au lycée, les enseignements abstraits et les cours théoriques étaient dès lors trop sélectifs. Il fallut créer *« des classes hétérogènes »*. On imagina des programmes en *« séquences »* plus faciles à digérer pour l'élève moyen. On ajouta images, documents, questions, interactions avec les professeurs. Bref, on détruisit le cours magistral. Ainsi naquit le mythe d'une éducation populaire qui mènerait 80 % d'une classe d'âge dans les universités et les grandes écoles.

Nemo nous démontre avec brio comment tout cela fut possible. Il décrypte la puissance du syndicalisme professoral. Puissance corporatiste, puissance idéologique. *« Le poids politique des syndicats augmenta à mesure que le système scolaire crût quantitativement et que les enseignements primaires, secondaires, techniques et professionnels, d'abord séparés, furent réunis en un seul système centralisé et géant »*, résume-t-il. Les ministres n'eurent quasiment plus aucun pouvoir réel sur le système scolaire. *« La gauche obtint qu'il fût presque entièrement géré par elle seule. La "cogestion" entre syndicats et hiérarchie administrative devint en effet la règle juridique, mais le mot de cogestion est impropre pour désigner une situation où, la plupart des fonctionnaires de l'administration étant eux-mêmes syndiqués dans les mêmes syndicats que les enseignants, l'idée même de "parité" perd son sens. Dès lors, en réalité, une seule famille idéologique exerça simultanément les pouvoirs spirituel et temporel dans l'éducation. »* Il est temps de réclamer la fin de ce monopole. *« Quand on fait fausse route, l'unique attitude progressiste est de savoir raisonnablement revenir en arrière, à l'endroit même où l'on a décroché du bon chemin. Les lycées français des deux premiers tiers du XXe siècle étaient excellents. Ils ont été détruits pour des raisons politiques. L'erreur ayant été reconnue, il est rationnel de les reconstruire »*, conclut Nemo. ■



SÉBASTIEN SORIANO/LE FIGARO



■ **REPENSER L'ENSEIGNEMENT**
Philippe Nemo,
PUF, 290 p., 23 €.

Comment Emmanuel Macron a tué la Vᵉ République

» Lire aussi PAGES 2 ET 3



HUGUES PORTELLI

Pour le professeur émérite de science politique à l'université Panthéon-Assas, la bipolarisation de la vie politique ne devrait pas se reconstituer de si vite. Dans ce contexte, évoluer vers une nouvelle lecture des institutions devient indispensable.

La Vᵉ République traverse une crise qui n'est pas simplement politique ou institutionnelle, mais qui atteint le cœur du régime tel qu'il s'est consolidé depuis 1962. Il faut en prendre pleinement la mesure.

En 1962, la double victoire gaulliste au référendum instituant l'élection populaire du président de la République et aux élections législatives qui suivirent la dissolution de l'Assemblée nationale fixa les traits du régime : au sommet des institutions, le président est en même temps chef de l'État et chef de la majorité politique qui gouverne le pays. Cet agencement politique et institutionnel a abouti à une bipolarisation qui a tenu vaille que vaille soixante ans, malgré deux types d'accidents : la défaillance de l'un des blocs en compétition (la gauche), qui a conduit à une bipolarisation ponctuelle avec le centre (1969 : Pompidou/Poher) ou avec l'extrême droite (2002 : Chirac/Le Pen), ou l'absence de majorité parlementaire en cours de mandat présidentiel, qui a conduit à la cohabitation des deux majorités, l'une contrôlant l'Élysée et l'autre Matignon (1986-1988, 1993-1995 et 1997-2002).

Ces « accidents » n'ont pas remis en cause la nature profonde du régime, car aussi bien le corps électoral que le personnel politique communiaient dans le même credo présidentiel et majoritaire.

Ce système s'est écroulé entre 2017 et 2024 sous les quinquennats successifs d'Emmanuel Macron. Il a été d'abord la conséquence de l'épuisement historique des deux grandes forces qui alternaient à la tête de la France depuis 1962, la droite libérale et la gauche socialiste ; épuisement intellectuel, faute de renouveler le projet politique qui les avait conduits à la victoire, épuisement politique, faute de susciter des élites à la hauteur de celles des Trente Glorieuses de la Vᵉ République, épuisement sociologique du fait de la défection d'un électorat (notamment populaire) déçu puis révolté par l'incapacité à régler les questions fondamentales (chômage, insécurité, immigration, inégalités).

L'arrivée au pouvoir d'Emmanuel Macron, la poussée irrésistible des populismes de droite et de gauche, la marginalisation des anciens grands partis qui avaient dominé la vie politique ont abouti en deux temps à la paralysie du régime.

Dans un premier temps, la victoire d'Emmanuel Macron s'est fondée sur la critique radicale des grands partis au nom de la « modernité » dont il serait le représentant. L'écroulement du Parti socialiste a précédé celui des Républicains, mais ce double écroulement n'a pas permis la création d'un grand parti du centre. Certes, les partisans du nouveau président ont gagné les législatives de 2017, mais sans faire campagne : l'agitation de l'épouvantail du Front national et l'abstention massive ont suffi. Mais une telle recette ne peut réussir qu'une fois : en 2022, des élections législatives sans campagne électorale n'ont donné qu'une majorité relative, et, en 2024, à la suite d'une dissolution présomptueuse censée répondre aux élections européennes (alors que ces élections sans enjeu n'ont jamais donné la victoire au parti présidentiel) ont abouti à la déroute électorale du conglomérat présidentiel.

La seconde hypothèse est que la Vᵉ République évolue vers un régime parlementaire

Cette déroute était à terme inéluctable pour deux raisons : d'une part, depuis 1958, dans un système bipolaire, aucune élection nationale n'a donné la majorité absolue à un parti ou une coalition centriste ; d'autre part, malgré la conjoncture favorable, Emmanuel Macron s'est avéré incapable de créer un véritable parti du président, faute d'expérience de la vie partisane (quelle qu'elle soit) et faute de base territoriale (le macronisme n'ayant pas réussi ni même tenté de s'implanter dans les communes ou les départements). La seule arme qui a été utilisée abondamment et sans interruption a été ce qu'en Italie on appelle le « transformisme » (inventé au début du XXᵉ siècle par Giolitti), c'est-à-dire la captation des chefs et notables des partis rivaux pour les intégrer au parti au pouvoir. Ce transformisme n'a jamais conduit à créer une véritable formation, mais un assemblage fragile et contradictoire sans réseaux ni relais. Autrement dit, le macronisme a excellé dans la destruction des autres partis mais s'est révélé incapable de se constituer comme projet et comme force politique enracinée et durable.

Dans ce désert politique, le macronisme se retrouve flanqué par deux forces en ascension (La France insoumise et le Rassemblement national qui partagent au moins deux traits – négatifs – avec lui : l'incapacité à rassembler une majorité de gouvernement autour de ce qui leur tient lieu de projet et l'absence de base dans les territoires).

La vie politique se trouve donc divisée en trois pôles qui ne sont pas compatibles entre eux et qui peuvent difficilement constituer une majorité positive (et non de rejet) autour de l'un d'eux. Des trois, le macronisme est le mieux placé à court terme, car, détenant le pouvoir institutionnel, il peut continuer quelque temps encore sa politique de transformisme en ralliant des notables le temps d'une fin de mandat, mais, en cas de nouvelle dissolution ou d'élection présidentielle, les mêmes causes produiront les mêmes effets.

La question qui est posée est donc de savoir quelle issue est possible à terme si la configuration actuelle perdure.

L'hypothèse la moins vraisemblable est la restauration du système défunt. Il impliquerait que LFI et le Rassemblement national se muent en partis de gouvernement à vocation majoritaire (ce qui, compte tenu de leur ADN, nécessiterait du temps et surtout de la volonté collective).

La seconde est que la Vᵉ République évolue vers un régime parlementaire : après tout, des nombreux États membres de l'Union européenne (12) dont le chef de l'État est élu au suffrage universel, la France est le seul où il détient l'essentiel du pouvoir gouvernemental. Il suffirait que le constat de l'impuissance du chef de l'État conduise les ambitions à se tourner vers Matignon, l'Élysée étant proposé à des personnalités de moindre envergure, et que le passage du système majoritaire au système proportionnel pour l'élection des députés soit instauré, pour que le régime change dans ses composantes essentielles sans qu'un article de la Constitution soit modifié.

On peut aussi rêver d'un chef d'État qui, prenant acte de la diversité des composantes et des aspirations de la société française, entrerait en résonance (1) avec celles-ci pour être l'homme ou la femme, non d'une majorité fictive, mais de l'écoute et de la synthèse face à un Parlement enfin rallié à la culture du respect mutuel et du compromis. Mais un tel rêve impliquerait un changement des mentalités qui le rend peu vraisemblable. ■

(1) Hartmut Rosa, « Résonance » (Éditions de la Découverte, 2018).

Cent dix ans après sa mort au champ d'honneur, ne découronnons pas Charles Péguy



DESSINS : FABIEN CLAIREFOND

ÉRIC THIERS

Le 5 septembre 1914, l'écrivain était tué dans les combats de la Première Guerre mondiale. L'Amitié Charles Péguy lui rend hommage et, contre ceux qui tentent de l'enrôler sous une bannière, son président * rappelle que « Péguy doit se lire ligne à ligne pour demeurer fidèle à ce qu'il fut ».

Il y a cent dix ans, Charles Péguy tombait au champ d'honneur à Villeroy, lors des prémices de la bataille de la Marne. Ce 5 septembre 1914, il fit son devoir d'officier français, alors que les troupes allemandes se tenaient à quelques encablures de Paris. Lui, qui avait pressenti dès 1905 la menace de la guerre, mettait des actes sur les mots.

Comme chaque année, l'Amitié Charles Péguy, créée dans la clandestinité en 1942, lui rendra hommage, ainsi qu'à ses camarades morts pour la France. Nous serons devant la croix de Péguy, puis à la Grande Tombe, dans cette large plaine qui rejoint l'horizon.

Cette commémoration rituelle est un acte de reconnaissance et de fidélité. Reconnaissance à ceux qui ont défendu le sol de la patrie. Des hommes jeunes, de tous les milieux, attachés à leur pays et aux valeurs qu'il incarne. Fidélité à Péguy, écrivain génial, poète, pamphlétaire, essayiste, critique, philosophe, théologien, journaliste, militant, dont la postérité a parfois été complexe.

Au prétexte qu'il était catholique et patriote, certains ont tenté de l'enrôler sous une bannière qui n'était pas la sienne. Il n'a d'ailleurs jamais accepté aucune d'entre elles, trop attaché qu'il était à sa liberté et à la vérité. En 1910, dans *Notre jeunesse*, il faisait un immense bras d'honneur à Barrès et aux maurrassiens, qui espéraient son ralliement, alors qu'en publiant son second *Jeanne d'Arc* Péguy révélait son retour à la foi. Il leur opposait une fin de non-recevoir : il demeurait le dreyfusard de sa jeunesse, fidèle à la mystique de l'Affaire et à Bernard Lazare, son ami.

Quelques décennies plus tard, Vichy eut cette tentation. Là encore, un Péguy catholique, contempteur du monde moderne, poète de Chartres, de la terre française. Un Péguy travesti, réduit à une caricature. Mais heureusement, au même moment, à Londres, de Gaulle trouvait en Péguy – l'auteur qui l'a le plus marqué – l'inspiration pour sauver notre honneur – terme ô combien péguyste. *« En temps de guerre, celui qui ne se rend pas est mon homme, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne et quel que soit son parti »*, écrivait Péguy, repris par Edmond Michelet dès le 17 juin 1940. Antigone, Jeanne d'Arc, Péguy, de Gaulle, c'est bien la force du non dans l'histoire, comme l'écrivait André Malraux.

Péguy avait vu tout ce qui était à l'œuvre en ce début de XXᵉ siècle. Et aujourd'hui il nous parle encore, à portée de voix, d'homme à homme

Aujourd'hui Péguy est souvent cité parce que les temps sont singulièrement péguystes, comme le notait notre maître, Jacques Julliard. Crise de la transmission, travestissement de la vérité, règne de l'argent et des dévots de tous ordres, nature dévastée, tentation bureaucratique et dictature du « guichet », massacres de masse, police du langage, démagogie à tous les étages… Le monde moderne que Péguy dénonçait dans les *Cahiers de la quinzaine* est là, devant nous, et ce n'est pas joyeux. Péguy avait vu tout ce qui était à l'œuvre en ce début de XXᵉ siècle. Et aujourd'hui il nous parle encore, à portée de voix, d'homme à homme. Relisons *Notre jeunesse*, *L'Argent*, *De Jean Coste*, *De la grippe*, *Clio* et tant d'autres pour mieux comprendre et se tenir face à ce délabrement, pour *« viser haut et se tenir droit »*, selon les mots de De Gaulle dans les premières lignes des *Mémoires de guerre*.

Mais cela suppose aussi une grande vigilance. Et c'est notre préoccupation. Si Péguy n'appartient à personne, il appartient moins encore à ceux qui veulent, dans certains cercles, sur les réseaux, en faire le porte-drapeau du repli sur soi, et ce, en s'en tenant à quelques formules dont Péguy est le maître, en se contentant de le survoler, en méconnaissant ou en travestissant son œuvre dense, profonde, drôle, aussi. Péguy doit se lire ligne à ligne pour demeurer fidèle à ce qu'il fut. Et la fidélité à la vérité n'est pas la moindre des vertus prônées par Péguy. Il ne faut jamais oublier qu'il fut avant tout l'homme de l'affaire Dreyfus, jeune socialiste anarchisant, épris de justice, chrétien contre tous les cléricalismes, qu'ils soient religieux, intellectuels ou politiques, patriote fidèle à la Révolution française, soldat de l'an II. Péguy fut l'homme de la mystique républicaine, généreuse et ouverte, hospitalière et humaine. S'il tomba en 1914, debout face à la mitraille allemande, c'est en soldat de la république.

Dans *Clio*, Péguy écrivait : *« Il est effrayant, mon ami, de penser que nous avons toute licence, que nous avons ce droit exorbitant, que nous avons le droit de faire une mauvaise lecture d'Homère, de découronner une œuvre du génie, que la plus grande œuvre du plus grand génie est livrée en nos mains, non pas inerte mais vivante comme un petit lapin de garenne. Et surtout que la laissant tomber de nos mains, de ces mêmes mains, de ces inertes mains, nous pouvons par l'oubli lui administrer la mort. Quel risque effroyable, mon ami, quelle aventure effroyable ; et surtout quelle effrayante responsabilité. »*

Ne découronnons pas Péguy. ■

** Éric Thiers est président de l'Amitié Charles Péguy. Il a notamment préfacé « De la grippe, encore de la grippe, toujours de la grippe » (Bartillat, 2020) et « Pierre. Commencement d'une vie bourgeoise » (Corsaire Éditions, 2023).*

Des champions méritants... ou talentueux ?



CHRONIQUE
Luc Ferry

Quiconque prendra le temps d'y réfléchir, comprendra qu'il faut éviter de confondre le talent et le mérite, attendu qu'il s'agit de deux notions distinctes, voire opposées. De fait, il n'y a aucun mérite, strictement aucun, à avoir du talent. C'est affaire de chance, voilà tout. S'il se trouve que j'ai à la naissance tel ou tel don naturel, si j'ai la chance d'avoir un QI élevé qui me permet de briller en mathématiques ou en physique, que je suis doué pour les arts ou les sports, que j'ai d'entrée de jeu les capacités à être un champion de foot ou de tennis, un violoniste ou un pianiste virtuoses (et cela se voit dès la petite enfance, car c'est avant tout don de nature bien plus que de travail et d'effort), je ne dois pas m'en glorifier comme si c'était dû à quelque mérite que ce soit. Je peux tout au plus remercier mes parents, car il s'agit en vérité seulement d'un héritage génétique qui n'a à ce titre aucune valeur morale. C'est là ce que nous dit tout autant le christianisme dans la parabole des talents de l'Évangile de Matthieu que la morale républicaine héritée de Kant.

Du reste, si l'on veut une preuve que les dons naturels n'ont aucune valeur morale en eux-mêmes, il suffit de réfléchir au simple fait qu'ils peuvent tous, sans exception aucune, être mis aussi facilement au service du mal qu'au service du bien. Comme le disait Kant dans des textes d'une profondeur abyssale que j'ai eu le bonheur de traduire dans la « Pléiade », seule la « *bonne volonté* » possède une valeur morale, autrement dit seul à une valeur morale l'usage que nous pouvons faire de ces dons naturels pour le meilleur, si possible en évitant le pire.

Si le sport suscite à juste titre ferveur et admiration du public, s'il occupe une fonction quasi religieuse en reliant les individus entre eux pardelà les classes sociales et les frontières, c'est parce que, en lui, l'excellence n'est pas discutable, elle se mesure et elle se voit comme nulle part ailleurs, en quoi il ressuscite au sein de nos modernes sociétés une part de l'héritage aristocratique qu'on pensait engloutie dans l'univers de l'égalité démocratique. L'un des ressorts les plus fondamentaux du plaisir, de l'admiration, voire de l'enthousiasme, qui s'emparent des spectateurs à la vue des grands champions est directement lié à ce retour d'un univers hiérarchisé, à la valorisation, non de valeurs morales, mais de dons purement naturels qui émergent à nouveau au sein de la sacro-sainte égalité qui domine notre univers moderne. Preuve en est que rien ne choque davantage que cette rupture d'égalité que représentent le dopage et la triche alors que les règles du jeu, comme le matériel, sont les mêmes pour tous.

« Le sport n'est malgré tout qu'un jeu pour grands enfants, les sportifs ont du talent, certes, mais point de génie, car ils n'apportent rien, ou si peu, au progrès et à l'histoire des civilisations »

Mais les talents, eux, sont tout sauf égaux et, dans le sport comme nulle part ailleurs (sinon dans les arts, en particulier dans la musique, chez les instrumentistes), la chose est objectivement visible. Il n'est pas de spectacle sportif réussi sans qu'en arrière-fond se mélangent en permanence ces deux éléments, une inégalité naturelle exceptionnelle d'un côté, une égalité formelle scrupuleuse de l'autre. On dira que les sportifs travaillent tous les jours, qu'ils s'entraînent et qu'ils ont à ce titre bien du mérite, car les succès et les honneurs ne leur tombent pas tout rôtis dans le bec. Mais, là encore, c'est confondre deux notions tout à fait différentes, voire opposées : le travail et l'exercice. Le travail – et ce n'est pas en vain qu'il se dit *labor* en latin – est par essence une activité laborieuse qui consiste à faire des efforts contre une nature plutôt rétive, peu douée et volontiers paresseuse. L'exercice, c'est tout l'inverse, c'est l'activité qui vise à actualiser des dispositions naturelles « bien nées », des talents et des dons de nature excellents et qui à ce titre ne demandent qu'à passer, comme le disait Aristote, de la *dunamis* à l'*energeia*, de ce qui n'est encore qu'en puissance à son actualisation.

Pour avoir pratiqué plusieurs sports et participé moi-même à des compétitions, j'admire ceux dont je peux mesurer à quel point ils me dépassent. Ce qui n'interdit pas de raison garder. Le sport n'est malgré tout qu'un jeu pour grands enfants, les sportifs ont du talent, certes, mais point de génie, car ils n'apportent rien, ou si peu, au progrès et à l'histoire des civilisations. Zidane n'est pas Bach, ni Ribéry Einstein, ni Benzema Victor Hugo. Alors cessons de décérébrer nos enfants en leur faisant croire le contraire par une inversion des valeurs au plus haut point nuisible à la formation de leur esprit. ■

Coup de balai dans la politique ukrainienne



ANALYSE
Isabelle Lasserre

Après Volodymyr Zelensky, il était le visage et la voix de l'Ukraine en guerre à l'étranger. Avec sa pensée claire et percutante, l'humour de ses mots qui frappaient toujours juste, son allure « casual » et soignée, son franc-parler, le plus accessible des ministres ukrainiens avait conquis la plupart des capitales occidentales. Quatre ans et demi à la tête du ministère des Affaires étrangères, dont trente mois pendant la guerre, à demander jour après jour aux alliés de l'Ukraine, souvent en vain, un renforcement de l'aide politique et militaire : de quoi user même les plus résistants et les plus déterminés. Depuis un an, le jeune chef de la diplomatie ukrainienne – il avait été nommé à 38 ans – paraissait inquiet. Il souriait moins dans les entretiens. On le disait moins influent au sein de l'équipe présidentielle. Son départ était régulièrement évoqué.

Le poids, le stress et la fatigue de la guerre sont-ils à l'origine de la cascade de démissions qui secoue depuis 48 heures la vie politique ukrainienne, emportant sur son passage Dmytro Kouleba mais aussi cinq autres ministres, dans le cadre du plus important remaniement gouvernemental depuis le début de la guerre avec la Russie ? C'est ce qu'a sous-entendu Volodymyr Zelensky, qui a affirmé que l'Ukraine avait besoin « *d'une nouvelle énergie* ».

Alors que les changements touchent aussi les cabinets, le président ukrainien, analysent des experts, entend donner un nouvel « *élan* » au travail du gouvernement, « *rafraîchir* » l'appareil d'État, susciter de « *nouvelles approches* », « *optimiser* » les actions du gouvernement, voire doper la légitimité d'une équipe qui n'a pas pu, pour cause de guerre, comme le prévoyait la Constitution, se tester cette année dans les urnes. « *S'agit-il, pour Volodymyr Zelensky, de secouer le cocotier à la rentrée ? De réaffirmer son autorité pour rester maître du jeu ? De donner un coup de fouet à une politique qui tourne essentiellement autour de lui* » s'interroge l'un d'entre eux, en marge de la huitième Conférence internationale de Tbilissi, organisée par L'Economic Policy Research Center (EPRC).

Certaines des nombreuses zones d'ombre qui entourent encore ce ménage politique seront peut-être levées jeudi, quand seront connus les noms des remplaçants des démissionnaires. Celui d'Andrii Sybiha, l'actuel vice-ministre des Affaires étrangères, dont les compétences sont louées dans et en dehors du pays, circule pour remplacer Dmytro Kouleba. D'autres ministres démissionnaires pourraient être réaffectés dès jeudi à des portefeuilles différents...

Le remaniement ukrainien intervient dans un contexte particulier pour l'Ukraine, à un moment critique de la guerre. Depuis son incursion, le 6 août, en territoire russe, l'armée ukrainienne a pris le contrôle d'environ 1100 kilomètres carrés dans la région de Koursk. Cette opération militaire risquée mais audacieuse a déjà rempli certains des objectifs politiques que s'étaient fixés les dirigeants de Kiev. Elle a dopé le moral des Ukrainiens, prouvé aux alliés occidentaux que Kiev était encore capable de coups d'éclat et relativisé la rigidité des « *lignes rouges* » brandies par Moscou à chaque nouvelle étape de la guerre. Mais contrairement à ce qu'espéraient les Ukrainiens, elle n'a pas soulagé le front russe dans l'est du pays. Alors que la ville stratégique de Pokrovsk est de plus en plus menacée, certains redoutent de nouvelles avancées décisives de la part des Russes dans le Donbass. « *Combien de temps réussirons-nous à tenir le front à Koursk ?* » s'interroge une personnalité ukrainienne.

Volodymyr Zelensky a présenté les changements politiques comme une initiative visant à obtenir « *les résultats nécessaires* » en Ukraine avant l'automne et l'hiver. L'incursion à Koursk, a-t-il aussi affirmé la semaine dernière, fait partie d'un « *plan pour la victoire* », destiné à « *forcer la Russie à mettre fin à la guerre* » et à placer l'Ukraine en position de force lors de futures négociations de paix. En s'emparant de territoires russes destinés à être par la suite échangés ?

Depuis le début de l'été, après un an de mauvaises nouvelles sur le front, Volodymyr Zelensky s'est montré plus ouvert que d'ordinaire à d'éventuelles négociations, à l'occasion d'un futur Sommet pour la paix auquel pourrait participer la Russie. Le président ukrainien a d'ailleurs l'intention de présenter son « *plan de victoire* » à Joe Biden et à Kamala Harris au cours du mois de septembre, en marge de l'Assemblée générale des Nations unies. Il cherche à consolider la position politique et militaire de l'Ukraine avant les élections américaines. Comme le dit un diplomate géorgien très au fait des affaires ukrainiennes : « *Zelensky a pris conscience des limites de ses forces armées, mais aussi de celles de l'aide occidentale. Et de toute façon, aucun des deux candidats à l'élection américaine n'est une bonne nouvelle pour l'Ukraine.* » Joe Biden a maintenu la solidarité des alliés derrière les Ukrainiens, mais il bloque l'utilisation des missiles à longue portée pour frapper dans les profondeurs russes, redoutant une « *escalade de la guerre* ». Son héritière, Kamala Harris, devrait épouser cette même ligne de prudence. Quant à Donald Trump, il pourrait carrément remettre en cause l'aide militaire à l'Ukraine. Avec une Allemagne tentée d'appuyer sur le frein de l'aide et une France accaparée par sa crise politique, les Ukrainiens se sentent « *plus seuls que d'habitude* », comme le résume l'un d'eux. ■

LE FIGARO

Dassault Médias
(actionnaire à plus de 95 %)
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Président-directeur général
Charles Edelstenne
Administrateurs
Thierry Dassault,
Olivier Costa de Beauregard,
Benoît Habert,
Rudi Roussillon

SOCIÉTÉ DU FIGARO SAS
(société éditrice)
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Président
Charles Edelstenne
Directeur général, directeur de la publication
Marc Feuillée

Directeur des rédactions
Alexis Brézet
Directeur délégué de la rédaction
Vincent Trémolet de Villers
Directeurs adjoints de la rédaction
Gaëtan de Capèle (Économie), Laurence de Charette (pôle audiovisuel), Anne-Sophie von Claer (Style, Art de vivre, F), Philippe Gélie (International), Anne Huet-Wuillème (Édition, Photo, Révision, DA), Jacques-Olivier Martin (directeur de la rédaction du Figaro.fr), Étienne de Montety (Figaro Littéraire), Bertrand de Saint-Vincent (Culture, Télévision), Yves Thréard (Enquêtes, Opérations spéciales, Sports, Sciences).

Directeur artistique
Pierre Bayle
Rédacteur en chef
Frédéric Picard (Web)
Directeur délégué du pôle news
Bertrand Gié
Éditeurs
Robert Mergui
Anne Pican

FIGAROMEDIAS
23-25, rue de Provence, 75009 Paris
Tél. : 01 56 52 20 00
Fax : 01 56 52 23 07
ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité
Président-directeur général
Aurore Domont
Direction, administration, rédaction
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Tél. : 01 57 08 50 00
direction.redaction@lefigaro.fr

Impression L'Imprimerie, 79, rue de Roissy
93290 Tremblay-en-France
Midi Print, 30600 Gallargues-le-Montueux
ISSN 0182-5852
Commission paritaire n° 0426 C 83022
Pour vous abonner Lundi au vendredi de 7 h à 18h ;
sam. de 8 h à 13 h au 01 70 37 31 70. Fax : 01 55 56 70 11 .
Gérez votre abonnement, espace Client : www.lefigaro.fr/client
Formules d'abonnement pour 1 an – France métropolitaine
Club Prestige : 599 €. Club : 529 €. Semaine : 415 €. Week-end Prestige : 429 €. Week-end : 359 €.
LE TRI FACILE
Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.
Origine du papier : Allemagne. **Taux de fibres recyclées :** 100%.
Ce journal est imprimé sur un papier UPM porteur de l'Ecolabel européen sous le numéro FI/011/001. **Eutrophisation :** Ptot 0.002 kg/tonne de papier.

Ce journal se compose de :
Édition nationale
1er cahier 20 pages
Cahier 2 Économie 8 pages
Cahier 3 Le Figaro et vous 8 pages
Cahier 4 Littéraire 10 pages
Promo Portage Molteni diffusion sur une partie du territoire national

LE FIGARO économie



DISTRIBUTION
CASINO S'APPRÊTE À FERMER LES HYPERS ET SUPERMARCHÉS QU'IL N'A PAS RÉUSSI À VENDRE PAGE 26

ÉTATS-UNIS
ROBBY STARBUCK, L'ACTIVISTE QUI VEUT FAIRE TOMBER LES ENTREPRISES WOKE PAGE 27





M. J. LOPEZ/EUROPA PRESS VIA REUTERS CONNECT ; T. MELVILLE/REUTERS ; FR. SCHEIBER/H. LUCAS VIA REUTERS CONNECT ; J. KEMPIN/GETTY IMAGES VIA AFP

En pleine crise des finances publiques, le Royaume-Uni tente de renouer avec l'Europe

Alors qu'il prépare ses concitoyens à des hausses d'impôts sur fond de crise budgétaire, le premier ministre travailliste, Keir Starmer, arrivé au 10 Downing Street en juillet, cherche à retisser les liens avec ses partenaires européens. Si le Brexit n'a pas tourné à la catastrophe annoncée, ses effets pèsent quand même sur le commerce et la croissance britanniques. PAGES 22 ET 23

Budget : les entreprises redoutent d'être la cible des économies

Suppression de taux réduits de TVA, coupes dans le crédit d'impôt recherche… les pistes suggérées par Bercy inquiètent le patronat.

Le déficit public risque fort de déraper encore, a averti Bruno Le Maire. Avant de quitter Bercy, ses services ont transmis aux parlementaires des notes suggérant des pistes d'économies, dont les entreprises constituent une cible de choix. Car, selon l'Inspection générale des finances, l'État et la Sécurité sociale leur ont accordé près de 100 milliards d'euros d'aides en 2022. Supprimer les taux réduits de TVA ou tailler dans le crédit d'impôt recherche sont des moyens de réduire les dépenses qui pourraient recueillir une majorité à l'Assemblée nationale. Le patronat réagit avec virulence et réclame de faire le tri entre *« les bonnes et les mauvaises économies »*. Certaines mesures évoquées pour le budget 2025 pourraient être rétroactives, c'est-à-dire s'appliquer à des transactions de 2024, un cauchemar pour les entrepreneurs. PAGE 24

Mauvaises récoltes, crise politique… la colère des agriculteurs couve

La dissolution de l'Assemblée nationale a laissé en suspens des promesses faites par le gouvernement au monde agricole. En cette rentrée, les syndicats et les interprofessions maintiennent la pression afin que le projet de loi d'orientation agricole censé faciliter la formation et l'installation des exploitants ne tombe pas dans les oubliettes. À ces problèmes structurels se sont ajoutées les urgences de l'été : de mauvaises récoltes dues aux aléas climatiques, en particulier pour le blé, ainsi que des épizooties, comme la fièvre catarrhale, qui menace le cheptel ovin. De son côté, la Commission européenne formule des propositions pour soutenir l'agriculture.

> FOCUS

850 000 RETRAITÉS VONT VOIR LEUR PENSION REVALORISÉE

Promesse tenue. Le gouvernement s'était engagé, lors de la réforme des retraites, à revaloriser les petites pensions. Une « mesure sociale » pour faire passer le décalage de l'âge de départ à 64 ans. Déjà, 600 000 retraités du régime général avaient vu leur pension augmenter lors d'une première vague de revalorisations, à l'automne 2023. Conformément au calendrier prévu par la loi, une seconde vague de 850 000 personnes bénéficiera d'une hausse de pension courant septembre, a indiqué l'Assurance-retraite mercredi.
Le montant mensuel brut moyen de cette majoration est de 50,94 euros, et son paiement sera effectué avec un effet rétroactif au 1er septembre 2023. Les courriers d'information seront envoyés à partir du 9 septembre. *« Les personnes concernées toucheront en moyenne 600 euros au titre de la rétroactivité, soit un rattrapage sur douze mois. Quant à la revalorisation de leur pension, elle sera de 50,94 euros en moyenne »* par mois, a indiqué le directeur général de l'Assurance-retraite, Renaud Villard. Pour bénéficier de ce « coup de pouce », les retraités doivent remplir trois critères : avoir liquidé leur retraite à taux plein et avoir travaillé au minimum trente ans (120 trimestres cotisés). Troisième critère : leur pension ne doit pas dépasser un certain plafond. Concrètement, leur retraite « Sécu » de base, incluant cette augmentation, ne peut pas dépasser 847,57 euros par mois. Et la somme de toutes leurs retraites – base et complémentaires incluant la revalorisation –, ne doit pas être supérieure à 1 352,23 euros. **M.-C. R.**

le PLUS du FIGARO ÉCO

TÉLÉVISION
Le JT de 20 heures de France 2 fait sa révolution
PAGE 28

LA SÉANCE
DU MERCREDI 04 SEPTEMBRE 202

CAC 40	7500,97	-0,98%
DOW JONES	40996,26	+0,14%
ONCE D'OR	2430,00	(2430,00)
PÉTROLE (Brent)	73,470	(73,700)
EUROSTOXX 50	4846,36	-1,35%
FOOTSIE	8269,60	-0,35%
NASDAQ	18962,53	+0,02%
NIKKEI	37047,61	-4,24%

L'HISTOIRE

Un ministre nommé banquier central déclenche u nefronde à Madrid

Il a le CV presque parfait. Une expérience à la Banque d'Espagne, puis à la Banque centrale européenne (BCE). Un passage au service d'études de la banque BBVA, plusieurs années à la Banque des règlements internationaux (BRI) et à la présidence de l'Autorité indépendante de responsabilité fiscale, chargée de veiller à la bonne tenue des comptes publics. Ses collaborateurs, mais aussi ses adversaires politiques, reconnaissent ses qualités professionnelles d'économiste et sa disposition au dialogue. Pour le poste de gouverneur de la Banque d'Espagne, José Luis Escriva n'a qu'un défaut : il est ministre de Pedro Sanchez depuis 2020. Actuellement en charge de la Transformation numérique et de la Fonction publique, Escriva était auparavant ministre de la Sécurité sociale. Difficile, dans ces conditions, d'incarner l'indépendance dont doit se prévaloir la Banque d'Espagne. C'est en effet délicat d'évaluer avec objectivité la politique économique d'un gouvernement dont on vient de sortir. Sa désignation a suscité les foudres immédiates de l'opposition et le malaise du secteur. *« L'indépendance de la Banque d'Espagne est compromise »*, dénonçait ce mercredi la secrétaire générale du Parti populaire (PP, droite), Cuca Gamarra. *On ne peut être ministre le jour et gouverneur la nuit »*, a-t-elle ajouté, s'indignant d'*« une nouvelle colonisation »* d'un organisme autonome par un fidèle de Sanchez. Le PP renonce à la tradition qui veut que le principal parti de l'opposition propose le candidat au poste de sous-gouverneur. ■



MATHIEU DE TAILLAC (À MADRID)

L'euphorie des JO irradie jusque dans les chariots des Français

Véritable succès populaire, les Jeux olympiques de Paris 2024 clos le 11 août ont semble-t-il réussi un nouvel exploit : celui de redonner aux Français l'envie de se faire plaisir au moment de faire leurs courses.
Alors que les volumes de produits de grande consommation vendus en grandes surfaces reculent depuis plus de trois ans, sous l'effet notamment de l'inflation, ceux-ci ont augmentés de 2,7 % lors des deux semaines olympiques en France, par rapport à la même période de 2023, selon le panéliste Circana. Et même de 6,7 % à Paris, qui accueillait les principaux lieux de compétition.
Parmi les achats plébiscités par les Français et les touristes, les produits plaisirs tels les glaces (+54 %), les salades de fruits (+35 %) ou les chips (+14 %) se sont retrouvés en très bonne place dans les chariots. Tout comme, aidées par le retour d'une météo plus favorable, les bières (+18 %) ou les eaux (+26 %).
Si l'optimisme ambiant lors de la compétition s'est bien étendu jusque dans les rayons, l'euphorie reste temporaire, et ne permet pas d'infléchir la tendance globale négative des achats en volumes, en baisse de 1,1 % depuis le début de l'année, rappelle le panéliste.
Et pour cause, depuis l'épopée des Bleus champions du monde de 1998, l'impact réel des victoires sportives sur le moral des ménages, et l'économie française en général, reste controversé. Cette année-là, la croissance du PIB hexagonal avait atteint 3,6 %, selon la Banque mondiale, une hausse davantage due à des mesures fiscales favorables et au vote des 35 heures qu'aux achats de téléviseurs ou aux sorties dans les bars.
Vingt ans plus tard, à l'occasion du second sacre mondial des Bleus, les économistes d'Euler Hermes chiffraient à 0,1 point l'impact de l'événement sur la croissance tricolore. **OLIVIA DÉTROYAT**

L'incertaine « réinitialisation » de la relation entre Londres et l'Europe

Arnaud de La Grange
Correspondant à Londres

En se rendant à Berlin et Paris, le nouveau premier ministre britannique Keir Starmer a plaidé pour une relation plus forte après le Brexit. Mais les grandes avancées ne pourront se faire que par Bruxelles.



Emmanuel Macron et le premier ministre britannique, Keir Starmer, le 29 août, à l'Élysée.



Keir Starmer et le chancelier allemand, Olaf Scholz, le 28 août, à Berlin.

XOSE BOUZAS/HANS LUCAS VIA REUTERS, SOEDER CHRISTOPH/DPA/ABACA

Peut-être le souhaite-t-il en son for intérieur, mais Keir Starmer n'entend pas ramener le royaume dans l'Union européenne. Le premier ministre travailliste pourrait reprendre le fameux slogan de la conservatrice Theresa May, *« Brexit means Brexit »* (le Brexit signifie le Brexit). Le divorce a été prononcé et Starmer ne veut pas revenir là-dessus. En revanche, il veut le rendre le plus fluide possible. À Berlin et à Paris il y a quelques jours, il a prôné une *« réinitialisation »* de la relation entre le Royaume-Uni et l'UE. Au-delà de la bonne volonté, les avancées concrètes restent toutefois incertaines.

En cette rentrée, Starmer est vite monté au front diplomatique européen, visitant les deux grandes capitales du continent. À Berlin, le chancelier Olaf Scholz avait déployé le tapis rouge. Keir Starmer lui a dit souhaiter une *« relation plus étroite sur un certain nombre de fronts, notamment l'économie, la défense et les échanges »*. Mais il a aussi réaffirmé les lignes rouges britanniques : pas de réintégration du marché unique ou de l'union douanière de l'UE, ni de retour de la libre circulation. Ces restrictions posées, la marge de manœuvre est faible.

Londres a pourtant vanté l'ampleur d'un nouveau traité de coopération bilatérale *« ambitieux »* en cours de négociation avec l'Allemagne, qui pourrait être finalisé d'ici au début de l'année 2025. Olaf Scholz a répondu vouloir *« saisir cette main qui nous est tendue »*. Keir Starmer présente le texte à venir comme *« la chance d'une génération »*. Il reste à savoir ce qu'un tel traité pourrait comporter de tangible. Une phrase dans le communiqué de Downing Street a attiré l'attention : il y est dit que l'accord britannico-allemand vise à approfondir *« l'accès au marché »* dans les deux sens. Mais l'UE fixe des limites claires sur le sujet. Des fonctionnaires allemands ont ainsi nié que cet accès au marché serait abordé dans le cadre du traité, soulignant que le sujet relevait de la compétence de l'UE et non de celle des États membres. Il n'est donc pas question de repasser par la fenêtre bilatérale après avoir claqué la porte du bloc européen.

À Berlin comme à Paris, les interlocuteurs de Starmer lui ont rappelé que l'amélioration de la relation entre le Royaume-Uni et l'Europe ne pouvait passer que par Bruxelles. Et celle-ci risque d'être encore perturbée par le sujet des droits de pêche. Elle bute aussi sur la mobilité des jeunes entre l'UE et le Royaume-Uni, qui a fait les frais du Brexit. La Commission veut rouvrir des négociations avec Londres pour faciliter les mouvements des 18-30 ans. Ceux-ci pourraient par exemple rester quatre ans dans leur pays de destination. Bruxelles voudrait aussi trouver un accord sur les frais de visas et surtout un traitement équitable en ce qui concerne les frais de scolarité, beaucoup plus élevés au Royaume-Uni que dans les pays européens. Mais le gouvernement travailliste ne semble guère plus allant sur le sujet que son prédécesseur conservateur. À Londres, on associe ce sujet avec la question sensible de la liberté de circulation des personnes, au cœur du Brexit. À Berlin et à Paris, Starmer est venu les mains vides sur le sujet, affirmant même que le traité avec l'Allemagne n'aurait *« rien à voir avec la mobilité des jeunes ou quoi que ce soit de ce genre »*.

Si Starmer ne remet pas le Brexit en question, il veut le faire mieux « fonctionner »

Quand il était en charge du Brexit dans le « cabinet fantôme » du Parti travailliste alors dans l'opposition, Keir Starmer militait pour un nouveau référendum sur l'appartenance à l'UE. Il a ensuite changé d'avis, assurant durant sa montée vers le pouvoir que le Brexit n'était plus un débat. Une fois élu, il ne semble pas vouloir modifier cette ligne. Mais s'il ne le remet pas en question, Starmer veut le faire mieux « fonctionner ». Il entend améliorer la confiance avec les Européens, mise à mal durant l'ère Johnson, et que Rishi Sunak avait tout juste commencé à rétablir. Starmer souhaite notamment

« Il n'y a plus beaucoup d'argent » : les travaillistes préparent les esprits à des hausses d'impôts

Florentin Collomp

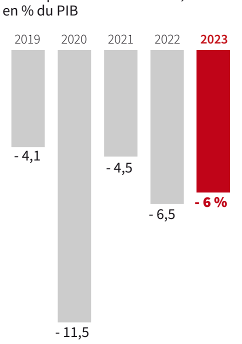
« J'ai bien peur qu'il n'y ait plus d'argent. » En cédant le pouvoir aux conservateurs, en 2010, le secrétaire général au Trésor du gouvernement travailliste sortant avait laissé ce petit mot taquin sur son bureau à l'intention de son successeur. Cela avait permis aux tories d'accabler la gestion de leurs prédécesseurs et de justifier une décennie d'austérité. De retour aux affaires quatorze ans plus tard, les travaillistes ont fait leur diagnostic tout seuls, sans note de leurs prédécesseurs. *« Il n'y a plus beaucoup d'argent »*, a paraphrasé la nouvelle ministre des Finances, Rachel Reeves, à son arrivée après la victoire du Labour aux élections le 4 juillet.

Quelques semaines plus tard, elle enfonçait le clou, affirmant avoir découvert un *« trou »* de 22 milliards de livres (26 milliards d'euros) dans les finances publiques. Et le premier ministre, Keir Starmer, a dramatisé encore la situation fin août dans un discours dans lequel il annonçait que le prochain budget, prévu le 30 octobre, allait être *« douloureux »*. *« Franchement, les choses vont empirer avant de s'améliorer »*, prévenait-il.

Voici les Britanniques avisés : la potion va être amère. Après 6 % du PIB l'an dernier (plus que la France), le nouveau gouvernement s'est engagé à réduire le déficit. La dette, qui dépasse le seuil de 100 % du PIB, devrait continuer à grimper faute d'un traitement de choc. Selon le FMI, il faudrait une croissance trois fois supérieure à ce qu'elle est ou un effort budgétaire annuel de 30 milliards de livres (35 milliards d'euros) pour inverser la tendance. Contrairement au carcan ultra-rigide de l'Allemagne sur la dette ou aux critères du pacte de stabilité de la zone euro, le gouvernement britannique est tenu par une règle budgétaire relativement souple : il doit s'engager à inverser la courbe de la dette à une échéance de cinq ans (la durée d'une législature). Jusqu'ici, les responsables se sont contentés de faire glisser l'objectif d'une année sur l'autre.

Les Britanniques vont devoir faire des économies

Déficit public au 4e trimestre, en % du PIB



Source : ONS

Le juge suprême est le marché, qui veille au grain. C'est ce qui s'est passé lorsque la première ministre conservatrice Liz Truss a dévoilé en octobre 2022 un budget non financé misant tout sur la croissance et les baisses d'impôt. La sanction financière ne s'était pas fait attendre. Avec un taux d'emprunt à dix ans autour de 4 % (un point de plus que la France) aujourd'hui, le Royaume-Uni doit coûte que coûte réduire le poids de sa dette.

« Un moindre mal »

Le gouvernement de Keir Starmer va donc devoir arbitrer entre l'emprunt, l'austérité ou les impôts. *« Augmenter les recettes ou contrôler la croissance des dépenses va se révéler difficile »*, estime une note de S&P. *La pression fiscale est déjà au plus haut depuis la Seconde Guerre mondiale et la nécessité d'accroître la dépense publique reste forte, vu l'état des services publics, ainsi que le besoin de financer la défense et de faire face au coût du vieillissement de la population. »*

Le gouvernement de gauche a lui-même déjà alourdi sa facture, en accordant, dès son élection, des augmentations de 5 % à 6 % pour les fonctionnaires et en revalorisant les prestations sociales de 7 % et les retraites publiques de 8,5 %. Dans le même temps, il ouvre la voie à des hausses d'impôts pour accroître ses recettes. Seul hic, il s'est engagé dans son programme électoral à ne pas toucher aux prélèvements qui rapportent le plus : impôt sur le revenu, charges salariales, TVA et impôt sur les sociétés. Il a annoncé quelques aménagements marginaux : fin de l'exemption de TVA pour les écoles privées et fin d'un statut fiscal privilégié des non-résidents. Mais cela ne suffira pas. On s'attend le 30 octobre à des annonces sur la taxation des plus-values, des héritages ou sur les retraites, ainsi que sur les superprofits de certaines entreprises. Selon les économistes, il faudrait entre 10 et 20 milliards de livres de nouvelles recettes.

26 milliards d'euros

de déficit supplémentaire découvert par la nouvelle ministre des Finances britannique

Côté dépenses, le Labour refuse de refaire l'erreur de l'austérité après avoir été élu sur une promesse de *« libérer la Grande-Bretagne »*. *« Si le gouvernement coupe dans les investissements, cela aurait un fort impact sur la croissance. La hausse des recettes fiscales est probablement un moindre mal »*, estime Andrew Goodwin, d'Oxford Economics. La hausse des impôts risque toutefois de grever la croissance. Après un fort début d'année, le FMI anticipe 0,9 % sur l'ensemble de l'année. La croissance pourrait atteindre 1,7 % l'an prochain au mieux, anticipe Andrew Goodwin, *« mais ne dépassera sans doute pas les 2 % en raison du frein de la politique budgétaire et monétaire »*. ■

Un pays en panne devenu cancre de

Raphaëlle Camarcat

C'est l'un des talons d'Achille de l'économie britannique. Son taux de productivité du travail (le nombre de services et de biens produits par heure) se situe 7 points en dessous de la moyenne des pays du G7. Non seulement cet indicateur a stagné ces dernières années, mais il a même baissé de 0,1 % entre 2023 et 2024. Si le sujet ne fait pas la une des journaux, il n'en demeure pas moins révélateur d'une faiblesse structurelle préoccupante.

Certes, le problème n'est pas propre au Royaume-Uni ni récent. Il tire ses origines de la crise de 2008 : toutes les économies avancées ont alors souffert d'une productivité atone. Mais le mal *« a été bien plus marqué au Royaume-Uni »*, confirme l'économiste Andrew Goodwin, du cabinet Oxford Economics. Comment s'explique ce retard par rapport aux autres économies avancées ?

Manque de compétences

Le pays, très dépendant de la finance, a souffert de la chute des investissements dans le secteur après la crise de 2008, ce qui a pesé sur sa productivité. Mais pour expliquer que le phénomène perdure, Andrew Goodwin, comme d'autres économistes, pointe du côté de la *« politique budgétaire très stricte, imposée en particulier entre 2010 et 2015 »*. Les cinq années d'austérité et de coupes budgétaires du gouvernement de David Cameron ont permis de rééquilibrer le déficit, mais au prix d'une baisse d'investissement public dans les écoles et la formation. Une lacune qui se traduirait

négocier un nouveau pacte de sécurité et un meilleur accord commercial avec les Vingt-Sept. Londres fait ainsi un intense lobbying sur les questions de défense, espérant ouvrir à ses industriels au Fonds européen de la Défense, une possibilité que les Européens examinent avec prudence.

La priorité de Starmer reste de relancer une économie à la peine (*lire ci-dessous*). Il sait que, depuis la sortie de l'UE effective début 2021, les entreprises britanniques font face à des coûts et des démarches administratives supplémentaires pour exporter et importer des produits et services avec l'UE. Fin juin, la patronne de la plus grande organisation d'entreprises du Royaume-Uni a lancé un appel au futur gouvernement au sujet des relations commerciales avec les Vingt-Sept. *« Nous devons cesser de marcher sur des œufs et commencer à dire les choses telles qu'elles sont. Le plan actuel ne fonctionne pas »*, a dit Shevaun Haviland, directrice-générale des Chambres de commerce britanniques, appelant à approfondir l'accord actuel de commerce et de coopération avec l'UE.

À Berlin comme à Paris, les interlocuteurs de Starmer lui ont rappelé que l'amélioration de la relation entre le Royaume-Uni et l'Europe ne pouvait passer que par Bruxelles

Si le Brexit n'est pour l'heure pas la catastrophe annoncée, d'indéniables effets se font de plus en plus sentir. L'Office for Budget Responsibility, l'organisme officiel de surveillance budgétaire, a estimé que la sortie de l'UE entraînerait une baisse de 4 % du PIB britannique à long terme, ainsi qu'une réduction de 15 % des échanges commerciaux du Royaume-Uni. Et une étude de la London School of Economics (LSE) a montré que 20 000 petites entreprises britanniques ont cessé d'exporter vers l'UE en raison de la bureaucratie créée par le divorce. Pour l'heure, les mesures concrètes proposées par les travaillistes portent sur les contrôles vétérinaires ou la reconnaissance mutuelle des qualifications professionnelles. Après avoir analysé le programme travailliste, le groupe de réflexion UK in a Changing Europe a estimé que ces projets n'auraient qu'un impact *« minime »* sur la réduction des coûts économiques du Brexit. ■

d'investissement, la productivité

désormais par un manque de compétences de la main-d'œuvre.

Sans compter la panne d'investissement du secteur privé, frein incontestable à la productivité des firmes. Le Royaume-Uni souffre du niveau d'investissement le plus bas des pays du G7, sur les vingt-quatre dernières années. Avec, pour conséquence, un manque d'innovation. Think-tanks et universitaires s'accordent pour dire qu'il ne s'agit pas d'un accident conjoncturel, mais d'un sous-investissement *« chronique »* préjudiciable à l'industrie, l'assurance et la finance. Et lorsque des investissements en R&D permettent de réaliser quelques gains de productivité, ils sont trop souvent concentrés à Londres. La capitale britannique accueille en effet des géants de la tech et des universités performantes disposant de nombreux centres de recherche. Problème : l'innovation est mal diffusée à travers le pays.

« Nos institutions ne permettent pas aux grandes entreprises de partager leurs innovations avec des plus petites », explique Bart van Ark, directeur de l'Institut de la productivité. *« En contraste avec la France, le Royaume-Uni a un système institutionnel et un gouvernement très fragmenté »* manquant de courroies de transmission entre échelons local et central.

Reste que même Londres a ses faiblesses. Certains pointent du doigt le recul des secteurs « stars » de la capitale, tel que la finance et la communication. La perte de vitesse de la croissance londonienne serait responsable de 42 % de la baisse de productivité du pays selon le centre de recherche Centre for Cities. Un mal qui requiert des remèdes de long terme. ■

L'arrestation surprise de Riad Salamé, le « Madoff libanais »

Sibylle Rizk Beyrouth

L'ex-gouverneur de la Banque du Liban est soupçonné de blanchiment et de détournement massif de fonds publics.



Riad Salamé *(ici, en 2020, à Beyrouth)* faisait l'objet d'une notice d'Interpol depuis mai 2023 à la suite d'un mandat émis par le parquet financier français.

L'arrestation, ce mardi 3 septembre, de l'ex-gouverneur de la Banque du Liban, Riad Salamé, âgé de 73 ans, suivie de son déferement au parquet, suscite surprise et scepticisme à Beyrouth. Il y a ceux qui se réjouissent que « tombe » peut-être enfin celui qui a régné pendant trente ans sur la banque centrale et qui incarne les maux du Liban : l'impunité judiciaire, alors qu'il fait l'objet d'une notice d'Interpol depuis mai 2023 à la suite d'un mandat émis par le parquet financier français ; l'effondrement économique dont il est le grand architecte ce qui lui a valu le surnom du « Madoff libanais » ; mais aussi un régime politique communautaire kleptocrate dont il a été un des rouages clés. Mais la plupart s'interrogent sur la réalité et les raisons du « lâchage » éventuel de Riad Salamé, qui n'avait pas été inquiété depuis la fin de son mandat, le 31 juillet 2023.

La détention est liée à l'affaire Optimum Invest. Le nom de cette société est apparu dans deux rapports de cabinets internationaux enterrés pendant des mois. L'un, signé Kroll, signale que la Banque du Liban a effectué 45 transactions *« spéciales »* entre 2015 et 2018 avec le courtier libanais Optimum Invest, générant des profits fictifs de 8 milliards de dollars pour la banque centrale. Le montage était le suivant : la banque centrale prêtait des fonds à Optimum pour acheter des bons du Trésor libanais, puis les rachetait directement avec une prime importante ensuite rétrocédée à la BDL sous forme de commission.

« L'ampleur des fraudes comptables aurait dû suffire à condamner Riad Salamé depuis longtemps, sans même parler des accusations de détournement. Tant que la sanction n'est pas finale, je reste sceptique »

Mike Azar Expert financier

La finalité de ces opérations aurait été de masquer les pertes de la banque centrale dont l'ampleur est la principale cause de la crise qui a éclaté en octobre 2019. Les réserves nettes de la BDL étaient dans le rouge de plus de 4 milliards de dollars selon le Fonds monétaire international, dont le rapport publié en 2016 a alors été caviardé à la demande de Beyrouth. Plutôt que d'agir en conséquence, Riad Salamé a orchestré une fuite en avant à travers des « ingénieries financières » qui ont fini par creuser la position négative nette de la BDL à 51,3 milliards de dollars en 2020, selon l'audit réalisé par un autre cabinet international, Alvarez & Marsal.

Ces « ingénieries » ont été explicitement conçues pour que les banques, grassement rémunérées, placent l'argent de leurs déposants en dollars américains à la BDL alors que cette dernière n'a aucun moyen de les rembourser. C'est la définition d'une pyramide de Ponzi. Elle a été dévoilée il y a cinq ans avec la cessation de paiements de tout le secteur bancaire, que les autorités refusent à ce jour de restructurer, entravant de facto tout plan de redressement économique.

Mais le scandale ne s'arrête pas là : les opérations avec Optimum pourraient aussi avoir servi à enrichir personnellement l'ancien gouverneur ou ses proches. Selon Alvarez & Marsal, le compte de la BDL a été crédité via une ingénierie financière *« conçue explicitement pour générer des commissions à des tiers »*. Deux des 45 transactions, jugées *« très irrégulières »*, auraient engendré des *« commissions illégitimes »* de 111 millions de dollars. Alvarez & Marsal soupçonne aussi que ce schéma s'inscrit dans la continuité du système à travers lequel Forry Associates, une société de courtage basée aux îles Vierges britanniques, contrôlée par le frère de Riad Salamé, est soupçonnée d'avoir été utilisée par la BDL pour détourner 330 millions de dollars de fonds publics. Forry a cessé ses activités l'année même où les transactions de la BDL avec Optimum ont commencé. Les enquêtes menées principalement par les autorités suisses et françaises concernent ces accusations de blanchiment d'argent aggravé et de détournement de fonds publics.

« L'ampleur des fraudes comptables aurait dû suffire à condamner Riad Salamé depuis longtemps, sans même parler des accusations de détournement. Tant que la sanction n'est pas finale, je reste sceptique », commente l'expert financier Mike Azar. Le timing pourrait être lié à une ultime tentative de montrer patte blanche en matière de lutte contre la corruption et éviter in extremis l'inscription du Liban sur la liste grise du Gafi des pays non coopératifs en matière de blanchiment, spéculent certains. Riad Salamé servirait ainsi de bouc émissaire.

D'autres, enfin, avancent une manœuvre destinée à le blanchir à l'issue d'une procédure expresse pour faire barrage à la justice européenne. *« C'est une possibilité, même si le périmètre n'est pas le même que celui des procédures européennes. Les juges français sont en tout cas très vigilants »*, déclare au *Figaro* l'avocat William Bourdon, auteur des poursuites contre Riad Salamé en France au nom des parties civiles libanaises. Selon des sources judiciaires, l'ancien grand argentier restera en détention, au minimum jusqu'à ce qu'une audience soit programmée, vraisemblablement la semaine prochaine. ■



L'Inspection générale des finances propose notamment un coup de rabot de 450 millions d'euros du crédit d'impôt recherche. NDABCREATIVITY/STOCK ADOBE

Les entreprises inquiètes d'être prises pour cible dans le prochain budget

Julie Ruiz Perez

Compte tenu de l'état des finances publiques, elles craignent des coupes dans leurs aides, désormais évaluées à 99 milliards d'euros.

« *Dans l'état actuel des choses, on ne pourra pas échapper à des hausses de fiscalité, particulièrement sur les entreprises* », reconnaît, amer, un poids lourd de l'ancienne majorité, qui poursuit : « *C'est cruel pour notre mouvement qui jusqu'à présent avait réussi à mettre en place un climat économique porteur.* » Prises en étau entre un paysage politique éclaté et des finances publiques qui dérapent, les entreprises pourraient ainsi bien être une cible de choix pour faire des économies et dégager de nouvelles recettes. « *On ne peut pas se permettre de faire marche arrière sur la politique de l'offre*, se désole-t-on déjà du côté du Medef, *d'autant plus que celle-ci porte ses fruits.* »

« *Cibler les entreprises, c'est cibler les leviers économiques indispensables à l'activité et à l'emploi. Si on remet cela en cause, on va dans le mur* », reprend François Asselin, président de la Confédération des PME, après un long soupir. « *Nous ne nions pas qu'il faille faire des économies, mais il y a les bonnes et les mauvaises économies…* »

Elles semblent, en tout état de cause, inévitables. Les documents que Bercy vient de transmettre aux parlementaires indiquaient que, si aucune mesure d'urgence n'était prise, le déficit public pourrait s'établir à 5,6 % cette année, bien au-dessus de la trajectoire budgétaire prévue (5,1 %). En 2025, le déficit pourrait même plonger jusqu'à 6,2 % du PIB - au lieu de 4,1 % - si 60 milliards d'économies n'étaient pas réalisées. Ainsi, dans le prochain budget qui doit être présenté dans les semaines qui viennent, le nouveau gouvernement sera contraint de trouver des coupes à faire et des recettes supplémentaires à engranger. Après la présentation, les députés pourront, eux aussi, amender le projet de loi de finances pour 2025 à leur guise en trouvant des majorités. Taxe sur les superdividendes, taille dans les aides aux entreprises… Si on se fie aux amendements déposés sur les derniers projets de loi de finances (PLF), plusieurs mesures amères pour les milieux économiques pourraient justement convaincre un nombre suffisant de députés, même parmi ceux de l'ancienne majorité, pourtant connue pour son soutien à la politique de l'offre depuis des années.

Ligne rouge

Ces réflexions hostiles aux entreprises seront probablement nourries par un rapport de l'Inspection générale des finances (IGF) réalisé dans le cadre de la revue des dépenses et transmis en début de semaine aux députés. Ce document explosif, que *Le Figaro* a pu consulter *(lire nos éditions d'hier)*, estime que l'État et la Sécurité sociale ont accordé plus de 99 milliards d'euros d'aides (fiscales ou directes) aux entreprises en 2022, dont 64 milliards pour le seul budget de l'État. Dans cette « revue des dépenses », commandée par Matignon il y a plusieurs mois, l'IGF propose plusieurs pistes pour réduire ces dépenses à hauteur de 3 à 10 milliards d'euros.

La plus rentable, selon les calculs des experts de Bercy, est certainement aussi la plus inflammable. En supprimant certains taux réduits de TVA (dans l'hôtellerie-restauration, pour l'eau en bouteille) - une piste d'économie maintes fois explorée à Bercy et maintes fois écartée -, l'État pourrait récupérer près de 4 milliards d'euros de taxes dès l'année prochaine. « *Une connerie sans nom !*, s'écrie Brice Sannac, vice-président hôtellerie de l'Union des métiers des industries hôtelières (UMIH). *Cela fait des années qu'on veut nous prendre pour cible sur ce point alors que ce serait un coup terrible porté à notre filière, qui représente 7 % du PIB et 100 % d'emplois non délocalisables.* » Le rapport évoque aussi la piste d'un relèvement du taux intermédiaire (qui concerne notamment les produits alimentaires, les nuitées d'hôtel, certains travaux immobiliers…) de 10 % à 12,5 % qui permettrait de dégager 3 milliards d'euros supplémentaires pour les caisses de l'État.

D'autres totems du soutien à la politique de l'offre sont mis sur la sellette par le rapport. C'est le cas du crédit d'impôt recherche (CIR) - la plus importante niche fiscale, avec un coût d'environ 7 milliards d'euros par an -, régulièrement pris pour cible par les politiques, toujours ardemment défendu par les entreprises. « *La seule chose à faire avec le CIR, c'est de ne pas y toucher* », avait martelé Alexandre Saubot, président de France Industrie, l'an dernier, alors que certains dans la majorité voulaient déjà s'en prendre à cet outil. Dans cette nouvelle charge contre ce dispositif de soutien à l'innovation, l'IGF propose un coup de rabot de 450 millions d'euros par an.

Autre ligne rouge absolue pour les entreprises, la piste d'une restriction à hauteur de 100 millions d'euros par an de l'avantage fiscal pour la transmission d'entreprise - le pacte « Dutreil » est également évoqué dans le rapport, au même titre que certaines aides fiscales sectorielles comme celles accordées aux jeux vidéo ou aux buralistes. L'évocation de toutes ces mesures fiscales est d'autant plus angoissante pour les entreprises que certains dispositifs de taxes déjà inscrits dans le PLF 2025 (sur les rachats d'actions, sur les superprofits des énergéticiens) doivent être rétroactifs. « *Imaginer que, pour éponger le déficit public cette année, les pouvoirs politiques décident de mettre en place d'autres mesures fiscales rétroactives., c'est une véritable angoisse, un cauchemar comptable pour les entreprises* », relate-t-on à l'Ordre des experts-comptables. ■

Les arrêts maladie des fonctionnaires dans le viseur de Bercy

Louise Darbon

Avec 1 jour de carence contre 3 dans le privé, l'absentéisme dans la fonction publique a coûté 15 milliards en 2022.

Le sujet n'est pas nouveau, mais à l'heure où la France se cherche des économies, il revient sur le devant de la scène. La question des arrêts de travail des fonctionnaires est en effet au cœur de l'une des quatorze « *revues des dépenses* » transmises par Bercy aux parlementaires pour leur donner des idées, alors que se prépare un budget pour 2025 particulièrement compliqué. Concocté par l'Inspection générale des finances (IGF) et l'Inspection générale des affaires sociales (Igas) à la demande de Gabriel Attal, le rapport suggère de s'attaquer au fossé qui semble s'être creusé entre le secteur privé et la fonction publique en matière d'absentéisme.

Car si les absences pour raison de santé dans la fonction publique ont stagné entre 2014 et 2019 - autour de 8 jours par fonctionnaire, identique aux absences des salariés du privé -, la donne a changé avec le Covid, dans le public comme dans le privé. Néanmoins, 2022 a signé un décrochage important entre les deux secteurs, avec 14,5 jours d'absence en moyenne pour les agents publics contre 11,7 jours pour les salariés du privé.

S'appuyant sur les données à disposition, l'IGF et l'Igas évaluent à 15 milliards d'euros rien que pour l'année 2022 le coût de ces absences, soit le montant des jours rémunérés non travaillés. Quant au total des jours d'absence, il représente 350 000 équivalents temps plein. Selon le rapport, le simple fait de revenir à des niveaux d'absentéisme « *proches de ceux d'avant-crise permettrait de réaliser des économies d'efficience de l'ordre de 6 milliards d'euros ou de 140 000 équivalents temps plein* ». Une économie « *potentiellement déjà réalisée en partie en 2023* », car l'année dernière, « *la dynamique de progression des absences pour raison de santé semble s'être inversée* » note le rapport. Sans pouvoir néanmoins le confirmer compte tenu d'une « *absence de suivi harmonisé des absences dans la fonction publique* ».

Pour parvenir à réduire ce coûteux absentéisme, le document propose plusieurs pistes. Dont certaines s'annoncent explosives. Ainsi de celle qui voudrait augmenter le nombre de jours de carence pour les fonctionnaires. Supprimé par François Hollande en son temps, le jour de carence a fait son grand retour dans la fonction publique en 2018. Et a permis de réaliser 134 millions d'euros d'économies dans le budget de l'État en 2023. Suggérant de ne pas s'arrêter en si bon chemin, l'IGF et l'Igas voient dans l'instauration de deux ou trois jours de carence, « *un levier possible dans l'objectif de réduire le volume des absences par incitation financière et de dégager des économies budgétaires* ». Un jour de plus pourrait représenter une économie de 67 millions d'euros dans le budget de l'État et de 174 millions d'euros si l'on ajoute les fonctions publiques hospitalière et territoriale. Un troisième jour de carence - comme c'est déjà la règle dans le privé - représenterait quant à lui 112 millions d'économies pour l'État et 289 millions d'euros d'économies toutes fonctions publiques confondues.

Contrôles et sanctions

Autre piste, complémentaire de la précédente et non moins polémique, celle de la baisse de l'indemnisation des fonctionnaires en arrêt maladie de courte durée. Si, à l'heure actuelle, les fonctionnaires perçoivent la totalité de leur rémunération lorsqu'ils sont arrêtés, à l'exception du jour de carence, le rapport suggère de les mettre au même régime que les salariés du privé. Soit à 90 % de leur rémunération, le taux réglementaire du secteur privé (même si 70 % des salariés bénéficient d'un maintien total du salaire, grâce à des accords de branche ou d'entreprise). À absentéisme égal, cette mesure pourrait faire économiser autour de 300 millions d'euros par versant. Soit 900 millions d'euros au total.

Les « *autorisations spéciales d'absence* », qui coûtent 5 millions d'euros par an, sont également dans le viseur. Le rapport suggère de supprimer les jours accordés pour fête religieuse, mais aussi d'harmoniser le régime de la fonction publique sur le privé en matière de garde d'enfant ou de formaliser un nouveau droit pour le décès d'un proche.

Autre recommandation : intervenir plus en amont, en renforçant la politique de prévention. Les employeurs publics sont invités à respecter leurs obligations en matière de sécurité et santé au travail. L'IGF et l'Igas prônent aussi plus de sévérité dans les contrôles administratifs et médicaux des arrêts de travail. Actuellement, il n'existe pas de disposition législative ou réglementaire en cas de manquements constatés lors d'un contrôle. Le rapport suggère donc la mise en place d'un « *cadre réglementaire pour les contrôles administratifs de la présence au domicile des fonctionnaires en arrêt de travail* », et d'y assortir des sanctions. ■

L'État réussit à rapprocher les services publics des Français

En ces temps troublés, tout compliment est bon à prendre du côté de l'Élysée. Et ce mercredi 4 août, une fois n'est pas coutume, les louanges viennent de la Cour des comptes. Dans leur dernier rapport, les sages de la Rue Cambon se sont penchés sur le programme France Services. Née après le mouvement des « gilets jaunes », en 2019, l'initiative a pour but d'offrir à tous les Français un accès au maximum de services publics à moins de 30 minutes de chez eux. De là, ont pullulé à travers le pays des « maisons France Services » réunissant jusqu'à 11 opérateurs - du service des impôts à La Poste en passant par la caisse d'allocations familiales ou France Travail. Elles sont aujourd'hui 2 840 à avoir bourgeonné à travers le pays, dont *« près de 100 % des espaces se situent à moins de 30 minutes de transport pour les usagers »*. Avec 9 millions de demandes traitées fin 2023, contre 1,7 million en 2020, les maisons France Services remportent un franc succès avec un taux de satisfaction de 96 %. À tel point que la Cour des comptes reconnaît l'*« influence* (du réseau, NDLR) *sur le sentiment d'abandon »* dont les Français font régulièrement part. En cela, il a également *« un impact sur la cohésion sociale et territoriale »*. Pointilleuse, la Cour des comptes se fend tout de même de recommandations pour assurer la pérennité du dispositif. En termes de gouvernance, elle suggère une meilleure coordination des parties prenantes. Et, en matière de financement, les magistrats invitent l'État à accroître les subventions, sachant que le poids financier pèse davantage sur les porteurs locaux que sur l'État.

Une rentrée sous haute tension dans les fermes françaises

Olivia Détroyat

Mauvaises récoltes, épizooties : la colère agricole pourrait repartir. Les syndicats et les interprofessions maintiennent la pression pour remettre sur la table les promesses laissées en suspens depuis la dissolution.

À Saint-Amans-des-Cots, dans l'Aveyron, comme dans des dizaines de communes alentour, le panneau d'entrée du bourg vit la tête à l'envers depuis maintenant près d'un an. Si l'été a été plutôt calme et le climat moins sec cette année dans cette région d'élevage, aucune raison pour autant d'ôter un des symboles de la colère paysanne, qui a paralysé les grands axes routiers de France de l'automne au printemps derniers.

Alors que la Cour des comptes a rappelé, ce mardi, dans un rapport sur la volaille de chair française, l'indéniable perte de compétitivité (près d'un poulet français sur deux consommés dans le pays est importé) d'une des grandes filières agricoles, cette rentrée se fait ainsi sous haute tension.

L'impasse politique traînant en longueur, l'heure est d'abord à la gestion des urgences climatiques et sanitaires. Un sujet brûlant pour éviter un nouvel embrasement dans les fermes. À cause d'un excès d'eau, la récolte française de blé tendre en 2024 affichera son pire niveau depuis 1983 (autour de 26,3 millions de tonnes), rappelle la Coopération agricole, qui regroupe trois agriculteurs sur quatre. Les vendanges qui démarrent s'annoncent également moroses. Pis, alors que la filière volaille a enfin réussi, grâce à la campagne de vaccination des canards engagée l'an dernier, à endiguer peu ou prou les vagues récurrentes de grippe aviaire depuis 2016, la multiplication des cas de maladie hémorragique épizootique (MHE) et de fièvre catarrhale ovine (FCO) font tanguer depuis quelques semaines les filières bovine et ovine.

« L'agriculture a besoin d'autre chose que d'expédier les affaires courantes, elle a besoin que l'on prenne des décisions, et vite »

Arnaud Rousseau
Président de la FNSEA

La semaine dernière, le ministre démissionnaire de l'Agriculture, Marc Fesneau, a annoncé la commande de plus de 7 millions de vaccins supplémentaires pour tenter de contenir les contaminations dans les élevages. Cette demande était portée par les syndicats, qui attendent encore davantage de soutien dans une période sensible de l'année. La FNSEA et les Jeunes Agriculteurs (JA) appellent à la mise en place de prêts bonifiés pour soulager les trésoreries des exploitations, notamment céréalières. Car au moment où les récoltes s'avèrent mauvaises et où la rentabilité nette moyenne des coopératives agricoles françaises n'atteint pas 1 %, il faut investir pour les prochains semis. Promis lors de crise agricole, ces prêts bonifiés peinent à se mettre en place.

Pour l'instant, l'attention des quelque 390 000 exploitants agricoles est centrée sur deux grandes tâches : achever les récoltes et faire les premiers semis d'automne pour les légumes de plein champ. Mais une fois ces périodes charnières passées, un retour de flamme de la contestation est tout à fait possible. *« En début d'année, nous avons réussi à calmer le mouvement, mais la prochaine fois, rien n'est certain »*, glisse Arnaud Rousseau, le président de la FNSEA. Dans ce contexte, le calendrier chargé des grands salons et grandes foires agricoles (Space à Rennes, foire de Chalons…) des prochaines semaines sera l'occasion de tenter d'inscrire les sujets agricoles et alimentaires à l'ordre du jour du potentiel nouveau gouvernement… et surtout à son futur projet de loi de finances.

Pour enfin sortir l'agriculture de son marasme, les soutiens d'urgence face aux crises climatiques et sanitaires ne suffisent plus. L'argent public serait mieux utilisé en soutenant des politiques d'adaptation de l'outil de production. *« Il nous faudrait entre 500 et 600 millions d'euros par an pour aider le modèle agricole à s'adapter aux nouveaux modes de consommation et aux impératifs de décarbonation,* chiffrait mercredi Dominique Chargé, le patron de La Coopération agricole. *Nous n'en avons pas les moyens, donc il faut absolument que nous soyons soutenus pour cela. »*

Malgré l'absence de gouvernement, les principaux syndicats, coopératives et interprofessions agricoles entendent donc maintenir la pression pour ne pas voir complètement tomber aux oubliettes les promesses faites au printemps par l'exécutif démissionnaire. C'est notamment le cas du projet de loi d'orientation agricole, censé faciliter la formation et l'installation des agriculteurs, et stoppé par la dissolution juste avant son vote définitif.

La semaine dernière, la FNSEA et les JA ont présenté un texte *« clé en main »* d'une quarantaine d'articles, musclant le précédent texte porté par l'exécutif sortant. *« On ne peut pas attendre que les mois passent. L'agriculture a besoin d'autre chose que d'expédier les affaires courantes, elle a besoin que l'on prenne des décisions, et vite »*, a justifié Arnaud Rousseau jeudi dernier.

Au-delà des sujets de renouvellement de génération, les deux organisations ont commencé à œuvrer pour sensibiliser les parlementaires sur des thématiques susceptibles de faire consensus dans la nouvelle Assemblée éclatée. Comme la meilleure rémunération des agriculteurs, la simplification administrative au quotidien pour les exploitations tricolores, ou encore la souveraineté alimentaire.

Un travail de longue haleine, dans une nouvelle assemblée moins rompue aux problématiques agricoles. *« Depuis les élections européennes de juin, nous voyons aussi que la voix de la France en Europe s'est affaiblie,* déplore Olivier Paul, nouveau président de l'Union française des semenciers (UFS) qui regroupe 17 000 agriculteurs multiplicateurs. *Sur certains textes agricoles européens pourtant majeurs, Paris ne donne même plus sa position. »*

Ce sentiment d'affaiblissement est partagé par les coopératives agricoles, qui dressent un constat assez alarmant du déclassement de l'agriculture française, en Europe comme dans le monde. Elles soulignent des chutes de production de 5 % à plus de 60 % en vingt ans dans les principales filières françaises (protéagineux, bovins, vin, fruits…), et un besoin de repenser en profondeur leurs offres pour répondre aux marchés les plus porteurs. Un défi pour lequel les filières devront être en première ligne, quelle que soit l'issue de la crise politique actuelle. ■

Un rassemblement d'agriculteurs à Faverolles (Somme), le 1er septembre.



CHARLES BURY / PHOTOPQR/LE COURRIER PICARD/MAXP

La viande et les grandes exploitations visées par Bruxelles

Anne Rovan
Correspondante à Bruxelles

« Il n'y a guère de secteurs plus importants pour notre continent que l'agriculture. » Accusée ces cinq dernières années de privilégier le « Green Deal » au détriment des intérêts des agriculteurs européens, tancée sur le sujet par sa propre famille politique (la CDU-CSU), Ursula von der Leyen, la présidente de la Commission, n'a pas été avare de pommade, mercredi, lors de la remise du rapport sur l'avenir de l'agriculture en Europe. Alors qu'elle se fait rare en salle de presse, elle a pris la peine de s'y rendre. La présidente avait tardé à réagir à la colère paysanne du début d'année contre la flambée des prix de l'énergie, l'inflation des normes et la concurrence déloyale des produits agricoles ukrainiens à l'époque non taxés. Elle ne veut pas être prise en défaut cette fois.

Ce rapport très attendu d'une centaine de pages liste les principes et les pistes à suivre pour parvenir à *« un système équilibré sur les plans économique, social et écologique ».* Il avait été commandé par la Commission aux membres du dialogue stratégique, un format inédit lancé en urgence en janvier 2024, qui réunit une trentaine de représentants des syndicats agricoles, des associations de consommateurs et des ONG environnementales ainsi que des industriels de l'agroalimentaire et des acteurs de la distribution. Pas facile de faire converger autant d'intérêts divergents, voire totalement opposés. Les parties prenantes sont finalement parvenues à un accord *« à l'unanimité »*, comme l'a souligné le professeur allemand Peter Strohschneider, qui a piloté les discussions. Est-ce un énième rapport, comme le redoutent certaines ONG qui jugent que Bruxelles veut surtout gagner du temps ? A priori, non, puisque « VDL » a affirmé que ces préconisations serviront de base de travail pour fixer la stratégie de l'UE en matière d'agriculture et d'alimentation qu'elle a promis de présenter au cours des 100 premiers jours de son deuxième mandat. Lequel devrait débuter le 1er décembre 2024.

Appelant à un changement *« urgent, ambitieux et réalisable »* des systèmes agricoles et alimentaires, les pistes proposées sont très nombreuses. L'accent est mis sur le principe de juste rémunération des agriculteurs, notamment via une transparence accrue dans la chaîne de valeur agroalimentaire, la lutte contre les pratiques commerciales déloyales ou une attention plus soutenue au volet agricole des accords commerciaux de l'UE.

Dans le même esprit d'équité, il est proposé de refondre le mastodonte de la politique agricole commune, qui engloutit à lui seul un tiers du budget européen - soit 387 milliards d'euros -, dont la France est le premier bénéficiaire et qui arrivera à échéance fin 2027. Au risque de maintenir des entités de petite taille forcément moins compétitives face à une concurrence internationale féroce, le rapport préconise d'allouer les aides de la PAC non pas aux exploitations qui ont les surfaces les plus importantes, comme c'est le cas actuellement, mais à celles dont les revenus sont les plus faibles. « VDL » a rappelé mercredi que 65 % des exploitations européennes font moins de 10 hectares et ne pèsent que pour 10 % des terres arables européennes.

Autre priorité : la trop faible consommation de protéines végétales, pourtant recommandée par les scientifiques et, en filigrane, la forte consommation de viande, dont la production nuit à l'environnement, et considérée par l'OMS comme mauvaise pour la santé quand elle est excessive. Il est demandé aux États membres de favoriser les céréales complètes par un effort de pédagogie ou en facilitant les rachats de fermes par les autorités nationales, comme cela se fait déjà aux Pays-Bas. De quoi inquiéter les éleveurs. La Copa-Cogeca, le plus important syndicat agricole européen, a d'ailleurs appelé à être *« vigilant »* sur la place de l'élevage.

387
milliards d'euros
Budget 2021-2027 de la politique agricole commune, dont la France est la première bénéficiaire

Comme s'il fallait tourner la page du « pacte vert » et de la grogne paysanne, les experts préconisent de lever le pied sur l'écologie punitive. Le maître mot serait d'inciter plutôt que de contraindre, en mettant notamment sur les rails un *« fonds temporaire pour une transition juste »* en dehors de la PAC mobilisant capitaux publics et privés et un autre pour la restauration de la nature. Les enjeux environnementaux sont à la fois l'objectif à poursuivre et la solution ultime pour les paysans qui subissent de plein fouet le réchauffement climatique et la dégradation des sols. *« Ce n'est que si les agriculteurs peuvent vivre de leurs terres qu'ils investiront dans des pratiques plus durables. Et ce n'est qu'en atteignant ensemble nos objectifs climatiques et environnementaux que les agriculteurs pourront continuer à gagner leur vie »*, estime VDL. ■

Casino sur le point de fermer des hypermarchés

Manon Malhère

Une vingtaine de grandes surfaces risquent de baisser le rideau, avec de lourdes conséquences sur l'emploi.



FREDERIC SCHEIBER/HANS LUCAS VIA REUTERS

Au-delà de l'impact sur l'emploi, ces possibles fermetures de magasins vont modifier l'offre dans les territoires où ils sont implantés.

C'est un épilogue qui s'annonce très douloureux pour les 25 grandes surfaces – principalement des supers et hypermarchés – et les 4 entrepôts que le groupe Casino cherche désespérément à céder depuis sa reprise par le milliardaire tchèque Daniel Kretinsky, en mars dernier. À ce stade, seuls trois supermarchés et une supérette ont trouvé des repreneurs dans le secteur de la distribution alimentaire. Mais aucun des huit hypermarchés situés à Aurillac, Brest, Dijon, Niort ou encore Montpellier n'ont fait l'objet d'une offre de reprise, selon une source syndicale.

Certes, d'ici fin septembre, des acquéreurs pourraient bien jouer la montre et se manifester au dernier moment pour tenter d'obtenir un prix plus intéressant. Mais le distributeur stéphanois, qui restera ouvert à la discussion les semaines qui suivront, ne se fait guère d'illusions : ayant des coûts d'exploitation très importants, ces grandes surfaces sont en très mauvaise forme ; et certaines sont situées dans des endroits guère stratégiques.

> **« Il y a des magasins qui vont être revendus, ils ne vont pas tous performer du premier coup et peut-être qu'à gauche, à droite, il y a des éponges qui vont être jetées »**
>
> **Dominique Schelcher**
> PDG de Coopérative U

Une bonne partie de ces magasins devrait donc rester sur le carreau et tirer le rideau. En effet, dans quelques semaines, toutes les chaînes logistiques spécifiques aux supers et hypermarchés Casino seront arrêtées, conformément à la stratégie de redressement du groupe. Un groupe dont les activités ont été recentrées sur la proximité (Monoprix, Franprix, Vidal, Spar, Casino). Autant dire une petite bombe pour le secteur de la distribution alimentaire. Jusqu'à présent, les hypermarchés en perte de vitesse n'avaient pas connu de fermeture sèche en France. Du moins au cours de ces dernières années. Ainsi l'enseigne Mammouth avait été reprise par Auchan en 1996. Alors qu'en Allemagne et au Royaume-Uni certains ont récemment tiré le rideau, souligne un expert du secteur.

Ces fermetures, qui semblent quasi inéluctables, questionnent un peu plus l'avenir du modèle de l'hypermarché, qui, symbole de la consommation dans les années 1960 et 1970, est désormais boudé par les consommateurs, à la recherche de davantage de proximité. C'est aussi un signal clair envoyé à la grande distribution alimentaire traditionnelle, qui, selon un bon nombre d'analystes, compte trop de mètres carrés de grande surface dans un contexte de baisse persistante de la consommation de ses produits.

Pour Casino, ces fermetures, si elles se produisaient, pèseraient lourdement sur le nombre de suppressions d'emplois prévu dans le plan de sauvegarde de l'emploi (PSE) du groupe en cours de finalisation. La nouvelle direction, pilotée par Philippe Palazzi, avait annoncé la couleur dès le lancement des négociations avec les organisations syndicales, en mai dernier : le plan prévoit la suppression nette de 1293 emplois au sein du groupe. Un chiffre pouvant grimper à 3267 en cas de fermeture des 25 magasins et 4 entrepôts. Au final, en tablant sur la reprise de quelques magasins, autour de 3000 emplois devraient donc être supprimés sur les quelque 28000 salariés du groupe. Mais le distributeur compte sur le non-remplacement des démissions, ainsi que sur les départs volontaires et le reclassement en interne prévus dans le plan social. Les licenciements économiques devraient être limités.

Bientôt bouclé, ce PSE d'ampleur avait fait l'objet d'un accord de principe fin juin après d'âpres discussions sur les indemnités de départ supra-légales et le congé de reclassement (rémunération des salariés pendant quelques mois le temps de retrouver un emploi). Il doit encore être soumis à la consultation de certains représentants syndicaux ce jeudi 5 septembre avant d'être envoyé à l'Inspection du travail pour validation. Dernière étape avant sa mise en œuvre en octobre.

> **3000**
> **Nombre probable de suppressions d'emploi prévues dans le plan social, sur les quelque 28000 salariés du groupe (50000 en 2022)**

Au-delà de l'impact sur l'emploi, ces probables fermetures de magasins, dont Casino était principalement locataire, devraient logiquement modifier l'offre dans les territoires où ils sont implantés. Les propriétaires bailleurs vont en effet se retrouver avec des grandes surfaces vides sur les bras et devront trouver une solution avec le soutien du groupe. Un chamboulement qui risque de peser sur les commerces environnants, un petit nombre de ces grandes surfaces ayant des galeries marchandes attenantes.

En réalité, cette situation n'est pas vraiment une surprise. À son arrivée, la nouvelle direction savait pertinemment qu'il serait difficile de régler le sort de ces grandes surfaces. Ces magasins n'avaient pas réussi à trouver repreneur lorsque, fin 2023 et début 2024, Auchan, Intermarché et dans une moindre mesure Carrefour avaient racheté plus de 300 grandes surfaces en perte de vitesse au distributeur stéphanois. Le défi est d'ailleurs considérable pour ces distributeurs qui tentent de relancer ces grandes surfaces. *« Ma conviction, c'est que dans quelque temps il y aura un deuxième voire un troisième tour. Il y a des magasins qui vont être revendus, ils ne vont pas tous performer du premier coup et peut-être qu'à gauche, à droite, il y a des éponges qui vont être jetées »*, a récemment prévenu Dominique Schelcher, le président-directeur général de Coopérative U, sur BFMTV.

Pour le groupe, ce n'est pas la fin de l'histoire. La question de l'avenir des 37 supermarchés Casino franchisés et des 16 magasins en location-gérance se pose toujours. La direction entend gérer ce dossier au cas par cas avec l'espoir, là encore, de retrouver des repreneurs.

Et le plus dur reste à venir pour les équipes de Philippe Palazzi qui vont devoir se concentrer sur la relance économique du groupe, réduit désormais aux magasins de proximité, avec la présentation du plan stratégique, en novembre prochain. La tâche s'annonce particulièrement ardue. Le groupe a enregistré une chute de son chiffre d'affaires de 6 % au premier semestre. ■

Les fabricants de PC veulent eux aussi prendre la vague de l'IA

Lucas Mediavilla Envoyé spécial à Berlin

Après des années de plomb post-Covid, le secteur veut croire à un rebond des ventes grâce à cette technologie.

C'est le temps fort de la rentrée. À l'occasion de la 100e édition du plus grand salon de l'électronique d'Europe, l'IFA, tous les constructeurs de PC se sont donné rendez-vous cette semaine à Berlin. Avec, en cette fin d'année 2024, une lueur d'espoir : les années de plomb post-Covid touchent peut-être à leur fin. Au suréquipement des foyers et des entreprises en 2020-2021 ont en effet succédé huit trimestres consécutifs de baisse des ventes, entraînant une chute de 13,9 % des expéditions sur l'ensemble de l'année 2023, après -16,5 % en 2022. Mais l'année 2024 a plutôt bien démarré, selon l'analyste IDC, avec une hausse de 3 % sur un an. Certes, la base de comparaison était faible. Par ailleurs, la progression a surtout profité à Apple et ses Mac (+20 % au trimestre achevé en juillet).

Mais les fabricants sous Windows ont coché la fin de l'année pour prendre leur revanche. *« Il y a deux opportunités qui se rejoignent : un cycle de renouvellement attendu et anticipé avec le passage à Windows 11, ainsi que l'apport des applications de productivité et de créativité dopées à l'IA »*, confie Wahid Razali, directeur marketing monde du marché grand public chez Lenovo, le numéro un mondial du marché. Ce double mouvement se traduit par l'arrivée sur le marché de Copilot+ PC, une gamme d'ordinateurs personnels sous Windows 11 alimentés par un NPU (Neural Processing Unit), idéal pour les calculs complexes nécessités par l'IA.

Résumé et retranscription de réunions, traduction et sous-titrage en temps réel lors d'une conversation, génération d'images sans connexion à internet, assistant Copilot, le dernier modèle de langage d'OpenAI (GPT-4o) implanté de façon native… Copilot+ PC bénéficie des nombreuses percées de Microsoft et de son partenaire technologique OpenAI dans l'intelligence artificielle générative.

« L'association des NPU avec le CPU (cerveau de l'ordinateur) et le GPU (la carte graphique) va permettre d'optimiser la performance des tâches liées à l'IA, ainsi que celle de la batterie » de l'ordinateur, note Maxime Labi, directeur du pôle hardware chez Fnac Darty. En effet, sans ce NPU, l'autonomie fondrait comme peau de chagrin. La plupart des fabricants de PC communiquent désormais sur une autonomie proche des 20 heures, y compris avec des usages a priori énergivores. De quoi soutenir, enfin, la comparaison avec Apple et ses Mac. *« Il ne faut pas sous-estimer ce point : on va pouvoir dire au consommateur qu'il peut compter sur son PC toute la journée, sans batterie ou câble de recharge »*, se réjouit un fabricant. L'utilisation du NPU va aussi permettre, à moyen terme, aux développeurs de créer leurs propres applications basées sur l'IA pour les PC, indique Wahid Razali.

> **« D'ici à fin 2025, les PC IA pourraient représenter 25 % de ventes, contre moins de 1 % aujourd'hui »**
>
> **Emmanuel Fromont**
> Président d'Acer Europe

Un gros travail attend les fabricants pour évangéliser les utilisateurs de PC à ces nouveaux types de fonctionnalités. À côté des technophiles, *« qui ont hâte qu'on déploie de nouveaux usages et veulent les tester »*, d'autres utilisateurs, *« inquiets de se faire remplacer sur le long terme par la machine, ont besoin d'être rassurés sur les bénéfices »* de l'IA, reconnaît le directeur marketing de Lenovo. *« Le marché sera professionnel dans un premier temps et pour des usages de productivité avant que les autres exemples d'usages émergent »*, indique pour sa part Emmanuel Fromont, président d'Acer Europe.

Quoi qu'il en soit, la fin de l'année va donner un premier aperçu de l'appétit des consommateurs. Les fabricants s'y préparent. Après une première vague au printemps où ils ont déployé Copilot+ PC sur un voire deux ordinateurs de leurs gammes, la technologie va irriguer de nombreux modèles. Ils le feront d'autant plus facilement que Microsoft a annoncé ce mardi l'arrivée des premiers Copilot+ PC aux ordinateurs utilisant les matériels d'Intel et d'AMD d'ici novembre, alors que cette nouvelle ère était jusqu'ici réservée au concepteur de processeur Qualcomm et à l'architecture ARM.

Avec plus de processeurs disponibles, Lenovo, HP, Asus, Acer, Samsung ou encore Dell vont mécaniquement élargir leurs gammes et leurs configurations, ce qui permettra de toucher plus de segments de prix et in fine de clients. *« Les volumes seront plus importants sur la période de Noël que sur la rentrée scolaire. Il y aura plus d'acteurs, de produits sur le marché, de prix différents. Microsoft va aussi continuer à communiquer sur ces nouvelles technologies »*, explique Emmanuel Fromont. Selon lui, *« d'ici à fin 2025, les PC IA pourraient représenter 25 % de ventes, contre moins de 1 % aujourd'hui »*.

Enthousiastes, les fabricants ne cèdent toutefois pas à l'euphorie. *« Si l'on termine l'année à l'équilibre, ce sera déjà une sacrée prouesse. Pour 2025, on peut espérer de la croissance »*, reconnaît un fabricant. Du côté d'IDC, on note également que les PC dopés à l'IA, qui deviendront la nouvelle norme, n'ont pas vocation à faire exploser les ventes. Le marché qui s'ouvre, celui du renouvellement de matériel, permettra toutefois une augmentation moyenne du prix de vente, et donc des bénéfices des constructeurs.

Tout l'enjeu, dans la période, étant pour chacun de se différencier au-delà de la surcouche d'IA apportée de façon universelle par Microsoft. Du côté de Berlin, les constructeurs se pousseront du coude toute la semaine en mettant en avant leurs fonctionnalités IA développées par leur propre R&D. Au-delà, les facteurs d'achats comme la marque, les performances brutes, la taille de l'écran ou sa qualité d'image restent prépondérants. ■

Klara Durand

Fervent partisan de Donald Trump, cet influenceur américain mobilise sa communauté pour pousser de grandes marques à abandonner leurs politiques d'inclusion.



À défaut d'une carrière chez les républicains, Robby Starbuck *(ici, en 2021)* pousse les idées conservatrices de son camp sur internet. JASON KEMPIN/AFP

Robby Starbuck, l'activiste qui veut faire tomber les entreprises woke

«Nous ramènerons la raison dans le monde des affaires américain», promet sur son compte X l'activiste américain Robby Starbuck. Âgé de 35 ans, cet influenceur et soutien de la première heure de Donald Trump mène une *«croisade»* contre les entreprises dont il juge les politiques de recrutement trop woke. À grand renfort de publications virales et avec l'aide de ses 595 000 abonnés sur le réseau social, il a incité de grands groupes à abandonner leur programme de diversité, d'équité et d'inclusion appliqué dans leurs entreprises aux États-Unis. Parmi eux, le constructeur automobile Ford ou de tracteurs John Deere, la marque de motos Harley-Davidson, les magasins de bricolage Lowe's et, plus récemment, le propriétaire de la marque de whisky Jack Daniel's, Brown-Forman.

Ce programme américain, que Robby Starbuck veut voir disparaître, est désigné sous l'acronyme DEI en anglais (pour Diversity, Equity, Inclusion). Il a été mis en place peu après les manifestations en lien avec le mouvement Black Lives Matter, en 2020, pour favoriser l'accès des femmes et des minorités à des emplois ou à des universités qui leur seraient moins accessibles qu'à des hommes blancs et hétérosexuels. Ces derniers mois, alors que la campagne présidentielle américaine cristallise les débats, Starbuck a pris pour habitude de publier des vidéos où il dénonce les sociétés qui appliquent le programme DEI. Une fois sa vidéo devenue virale, l'influenceur envoie ses nombreux abonnés inonder de commentaires les réseaux sociaux de l'entreprise visée. *«Robby Starbuck surfe sur le fait que les entreprises américaines sont dans un moment où elles remettent elles-mêmes en question leurs politiques d'inclusion et les acquis en faveur de plus de diversité ou de parité,* analyse Philippe Moreau-Chevrolet, enseignant en communication politique comparée à Sciences Po Paris. *En pleine période d'inflation et de campagne électorale américaine, elles ne veulent pas prendre le risque de perdre une clientèle masculine, conservatrice et riche.»*

Robby Starbuck a fait de son militantisme un petit business. Sur X, il enjoint également à sa communauté de payer 5 dollars pour accéder à son contenu exclusif et le soutenir dans son *«combat». «Soutenez notre travail en dénonçant les entreprises malhonnêtes et en réalisant des films qui changent la culture. Sans vous, nous ne pouvons rien faire»*, peut-on lire sur la page dédiée à son abonnement.

« Laissez-moi vous dire ce que vos clients veulent vraiment, parce que c'est assez facile. Il suffit de se débarrasser des questions sociales et des causes qui divisent… (…) Il suffit de fabriquer des motos. Un point c'est tout »

Robby Starbuck
À l'adresse de Harley-Davidson

Sur la photo de profil de son compte, le trentenaire apparaît sourire au coin des lèvres et cheveux noirs parfaitement plaqués, avec, en fond, le drapeau américain. Il rêvait d'être réalisateur avant de se lancer dans la politique. Seulement, en 2022, il échoue aux primaires du Parti républicain pour être candidat à un siège au Congrès. À défaut de faire carrière au Capitole, Robby Starbuck pousse les idées conservatrices de son camp sur le web, en faisant montre *«d'un sarcasme ironique, propre à la culture internet, pour dédiaboliser son opinion et élargir son public»*, décrit Romain Fargier, chercheur et doctorant en sciences politiques au Centre d'études politiques et sociales de Montpellier.

La mobilisation de sa communauté contre la marque Harley-Davidson a attiré la lumière sur cet activiste. Dans une vidéo publiée sur X le 23 juillet, qui a obtenu plus de 44 000 mentions *«J'aime»* et 26 000 signalements, il accuse la célèbre marque de motos de *«ne pas être en phase avec ses clients»*. Citant pêle-mêle le fait que l'entreprise a rejoint la chambre de commerce LGBTQIA+ du Wisconsin et accepté l'organisation d'un atelier sur ces sujets dans ses locaux, ou encore son objectif de ne produire que des motos électriques d'ici à 2030, relate le média *Fortune*.

«Laissez-moi vous dire ce que vos clients veulent vraiment, parce que c'est assez facile, déclare, en s'adressant à la marque, Robby Starbuck dans la vidéo. *Il suffit de se débarrasser des questions sociales et des causes qui divisent… Plus de départements DEI, plus de formations pour les woke, plus de dons à des causes woke… Il suffit de fabriquer des motos. Un point c'est tout.»* Alors que les États-Unis sont plus polarisés que jamais, Starbuck pousse les entreprises *«à conserver une image d'Épinal des États-Unis des années 1950-1960. Par exemple, si l'on pense à Harley-Davidson, il y a le symbole de la route 66»*, analyse Romain Fargier.

Ces réactions et la vidéo ont eu l'effet escompté : le 19 août, la marque a annoncé qu'elle ne pratiquerait pas *«de quotas de recrutement à l'embauche»* et qu'elle renonçait à sa politique de *«diversité, d'équité et d'inclusion». «Nous sommes attristés par la négativité qui a régné sur les réseaux sociaux ces dernières semaines et qui a pour but de diviser la communauté Harley-Davidson»*, a déploré le groupe dans un communiqué publié sur son compte X. *«Les politiques d'inclusion sont normatives et il n'est pas impossible que certaines entreprises profitent de la mobilisation de Starbuck pour cesser leur participation au DEI*, note Philippe Moreau-Chevrolet. *Et que d'autres, si Kamala Harris est élue, reprennent leur participation à ce programme après l'avoir abandonné.»*

Devant le succès de ses publications, Robby Starbuck a assuré à l'AFP disposer d'une base *«considérable»* de partisans qui le renseignent depuis les entreprises où ils travaillent. Le trentenaire s'est par exemple attaqué au constructeur automobile Ford en s'appuyant sur une note non datée de l'entreprise. La véracité du document a depuis été confirmée par cette dernière. L'activiste se sert de ce document pour lister, dans une autre vidéo, les politiques d'inclusion menées par la célèbre marque. De son côté, le PDG américain de Ford, Jim Farley, a répondu que le groupe avait mis fin à une initiative entre la société et un collectif de défense des droits des personnes LGBTQIA+. Et affirmé qu'il n'imposera aucun quota de diversité à ses revendeurs ou fournisseurs.

Human Rights Campaign, qui milite pour les droits des minorités sexuelles et qui travaillait avec Ford, compare Robby Starbuck à un *«troll extrémiste»*. Un terme qui désigne les internautes cherchant à créer des polémiques sur les réseaux sociaux. *«Certaines entreprises ont récemment lâché les personnes LGBT+ (…) en abandonnant leur engagement pour des bonnes pratiques de diversité et d'inclusion sur le lieu de travail»*, regrette l'association sur son site internet. *«Robby Starbuck est comparé à un troll, car il mobilise des communautés masculinistes, qui ont la haine des femmes et de la diversité. Ils ont un fort pouvoir de nuisance sur les réseaux sociaux»*, souligne Philippe Moreau-Chevrolet.

Le mouvement de Robby Starbuck est soutenu en partie par le milliardaire et détenteur de X Elon Musk, qui entend lui aussi combattre le *«virus woke»*. Le magnat de la tech a réagi à la vidéo de Robby Starbuck sur Harley-Davidson en identifiant le compte de la société dans la section commentaires pour la pousser à réagir. L'un des abonnés de Starbuck s'est aussi filmé en train de tirer sur une moto de la marque à la sulfateuse.

Robby Starbuck est d'autant plus efficace qu'il tient ses *«méthodes»* de proches de Donald Trump, comme l'ancien conseiller Steve Bannon, ou encore du conservateur Tucker Carlson, un éditorialiste et animateur de télévision américain. *«Ce sont des personnes à l'origine de l'alt-right, un mouvement de droite nationaliste né dans les années 2000, en faveur d'une liberté absolue et porté sur le numérique par des intellectuels et des universitaires,* explique Romain Fargier. *Ce sont eux qui ont théorisé, auprès d'activistes plus jeunes comme Robby Starbuck, cette idée qu'il y a une bataille culturelle à mener contre les élites économiques, qui auraient un biais gauchiste dans tout ce qu'ils proposent aux consommateurs.»*

« Nous sommes attristés par la négativité qui a régné sur les réseaux sociaux ces dernières semaines et qui a pour but de diviser la communauté Harley-Davidson »

Le groupe Harley-Davidson

Selon le chercheur, ce mouvement tend à s'étendre en France. *«Il existe quelques groupes du genre comme les Corsaires, qui, sur X, n'hésitent pas à interpeller les entreprises de la même façon que Starbuck.»* Un point de vue que partage l'enseignant Philippe Moreau-Chevrolet : *«Traditionnellement, les républicains ne critiquaient pas les entreprises, c'est venu avec Donald Trump. Pour le moment, la droite française reste dans le respect de ce que décident les sociétés en matière de politique, mais cela est sûrement amené à changer.»*

De l'autre côté de l'Atlantique, Robby Starbuck estime que son combat est loin d'être fini. Depuis Nashville, dans le Tennessee, où il réside avec sa femme, Lindsay, elle-même militante contre l'accès aux soins de transition de genre pour les mineurs, le trentenaire entend poursuivre la mission qu'il s'est donnée. *«D'autres entreprises arrivent cette semaine. Restez à l'écoute ! Nous faisons d'énormes progrès pour ramener les entreprises américaines à la raison et à la neutralité»*, écrivait-il encore en début de semaine à sa communauté. ■

LA SÉANCE DU MERCREDI 4 SEPTEMBRE

LE CAC

LE CAC	JOUR	%VAR.	+HAUT JOUR	+BAS JOUR	%CAP.ECH	31/12
ACCOR	38,04	-0,5	38,11	37,43	0,242	+9,94
AIR LIQUIDE	168,36	-0,6	171,28	168,12	0,125	-4,41
AIRBUS	133,58	-0,71	134,32	132,02	0,135	-4,44
ARCELORMITTAL SA	20,02	-1,04	20,13	19,77	0,321	-22,03
AXA	34,51	-0,38	34,69	34,08	0,137	+17,02
BNP PARIBAS ACT.A	61,92	+0,39	62,11	60,54	0,148	-1,07
BOUYGUES	31,98	-0,74	32,16	31,81	0,163	-6,27
CAPGEMINI	183,25	-1,95	185,25	180,7	0,179	-2,91
CARREFOUR	14,785	+0,07	14,895	14,685	0,254	-10,75
CREDIT AGRICOLE	14,03	+0,14	14,085	13,825	0,122	+9,17
DANONE	64,46	+1,07	64,72	63,8	0,222	+9,85
DASSAULT SYSTEMES	34,3	-1,21	34,7	34,21	0,096	-22,46
EDENRED	36,94	-0,48	36,94	36,14	0,173	-31,77
ENGIE	15,795	+0,48	15,795	15,59	0,21	-0,77
ESSILORLUXOTTICA	213,7	-0,84	215,5	212,6	0,076	+17,68
EUROFINS SCIENT.	51,42	+1,22	51,56	49,87	0,149	-12,82
HERMES INTL	2081	-3,84	2145	2074	0,066	+8,45
KERING	248,5	-2,22	250,5	246,05	0,251	-37,72
L'OREAL	391,45	-1,52	395,3	389,3	0,065	-13,14
LEGRAND	99,18	-1,31	99,88	98,26	0,165	+5,4
LVMH	642,6	-4,22	659,8	641,3	0,115	-12,4
MICHELIN	35,34	-0,14	35,34	34,9	0,143	+8,87
ORANGE	10,635	+1,05	10,64	10,53	0,203	+3,21
PERNOD RICARD	125,25	-2	128,45	125,05	0,187	-21,6
PUBLICIS GROUPE SA	95,72	-1,14	96,04	94,76	0,161	+13,95
RENAULT	41,24	-1,5	41,66	40,97	0,263	+11,75
SAFRAN	193,5	-0,46	194,2	190	0,082	+21,35
SAINT GOBAIN	76,78	-1,87	77,6	76,48	0,156	+15,18
SANOFI	105,56	+1,48	105,66	103,64	0,16	+17,6
SCHNEIDER ELECTRIC	224,65	-0,97	225,85	220,95	0,121	+23,58
SOCIETE GENERALE	21,48	-0,3	21,52	21,08	0,259	-10,59
STELLANTIS NV	14,538	-0,52	14,546	14,208	0,069	-31,25
STMICROELECTRONICS	27,04	-1,19	27,16	26,4	0,329	-40,24
TELEPERFORMANCE	98,8	+0,35	99,38	97,28	0,338	-25,18
THALES	146,95	-0,03	147,25	144,55	0,052	+9,71
TOTALENERGIES	60,17	-0,56	61,02	59,91	0,149	-2,32
UNIBAIL-RODAMCO-WE	72,58	-0,71	72,9	71,64	0,255	+8,46
VEOLIA ENVIRON.	29,57	-0,84	29,63	29,28	0,185	+3,54
VINCI	107,6	-0,32	107,9	106,95	0,163	-5,36
VIVENDI SE	10,125	-0,05	10,14	10	0,118	+4,64

LES DEVISES

LES DEVISES	MONNAIE	1 EURO=	
AUSTRALIE	DOLLAR AUSTRALIEN	1,645	AUD
CANADA	DOLLAR CANADIEN	1,498	CAD
GDE BRETAGNE	LIVRE STERLING	0,8425	GBP
HONG KONG	DOLLAR DE HONG KONG	8,6174	HKD
JAPON	YEN	160,26	JPY
SUISSE	FRANC SUISSE	0,9396	CHF
ETATS-UNIS	DOLLAR	1,105	USD
TUNISIE	DINAR TUNISIEN	3,375	TND
MAROC	DIHRAM	11,103	MAD
TURQUIE	NOUVELLE LIVRE TURQUE	37,623	TRY
EGYPTE	LIVRE EGYPTIENNE	53,72	EGP
CHINE	YUAN	7,8648	CNY
INDE	ROUPIE	92,7985	INR
ALGERIE	DINAR ALGERIEN	147,76	DZD

L'OR

L'OR	VEILLE	31/12
Lingot 1KG	72 476,4€	+20,56 %
Lingot 100g	7 259,64€	+20,52 %
Lingot 50g	3 635,32€	+20,48 %
Lingot ONCE (31,10g)	2 265,37€	+20,44 %
Lingot 10g	735,96€	+20,22 %
Lingot 2,5g	191,92€	+19,31 %
20Fr NAPOLÉON	451,22€	+20,57 %
20Fr SUISSE	446,17€	+20,57 %
SOUVERAIN	564,43€	+20,57 %
KRUGGERAND	2 411,8€	+20,57 %
50 PESOS	2 880,74€	+20,57 %
10 DOLLARS	1 178,54€	+20,57 %
20 DOLLARS	2 355,09€	+20,57 %

Le « 20 Heures » de France 2 fait sa révolution

Caroline Sallé

À partir du lundi 9 septembre, l'édition d'information du soir va s'étirer sur une heure, au lieu de quarante minutes.



Présenté par Anne-Sophie Lapix en semaine et par Laurent Delahousse le week-end, le JT de France 2 ambitionne de recontextualiser les informations et d'apporter de la compréhension aux téléspectateurs. ALEXANDRE ISARD - FRANCE TV

C'est une petite révolution qui attend les téléspectateurs du JT de 20 heures de France 2. À partir de lundi prochain, le 9 septembre, l'édition d'information présentée par Anne-Sophie Lapix en semaine et par Laurent Delahousse le week-end change de dimension et jouera les prolongations en s'étirant désormais sur une heure, entre 20 heures et 21 heures. Soit un gain d'une vingtaine de minutes, la durée actuelle du JT étant d'une petite quarantaine de minutes.

« *Une évolution majeure au regard de l'historique des JT de 20 heures* », estime Alexandre Kara, le directeur de l'information de France Télévisions auprès du *Figaro*. « *Les usages de l'information ont changé*, constate le dirigeant. *À travers les réseaux sociaux et les chaînes d'information en continu, il y a une accélération de l'information, parfois un trop-plein d'informations, parfois un déficit d'explications, de pédagogie et parfois un déficit de nuance. Le diagnostic que tout le monde peut faire, c'est la désaffection d'une partie des Français pour les journaux, due à l'anxiété, à l'infobésité, aux problèmes de confiance… Face à cette situation, notre ordonnance est claire : appuyer sur le bouton pause afin de recontextualiser les informations, apporter de la compréhension et ne pas laisser seuls les téléspectateurs.* »

Pour Delphine Ernotte, la présidente de France Télévisions, ce chantier d'un JT augmenté « *va sans doute à contre-courant d'une époque faite de raccourcis* ». Mais il répond, selon elle, à « *l'exigence décuplée des Français pour comprendre et décrypter le monde* ».

L'idée n'est pas de multiplier le nombre de sujets dans le JT – il y en aura toujours une douzaine –, mais de « *prendre le temps de bien les expliquer. Nous sommes dans un monde complexe où il devient difficile d'avoir des clés de compréhension. Parfois, les téléspectateurs sortent désarmés d'un JT face au flux de nouvelles. Le factuel ne suffit pas* », insiste Alexandre Kara. Concrètement, cela veut dire « *plus d'experts en plateau, plus de journalistes sur le terrain, des reportages plus longs, plus de témoignages…* » « *Nous serons toujours aussi pluralistes dans le choix des sujets, mais nous proposerons une information qui prend le temps* », détaille-t-il.

Un magazine pour les enfants

Tous les sujets ne seront pas traités en longueur à l'avenir. Le JT pourra simplement évoquer un fait divers et s'attarder sur une actualité plus ardue, comme le rachat d'actions par les entreprises, avec un expert de l'économie et des animations graphiques afin de le rendre compréhensible auprès du plus grand nombre.

France 2 n'est pas parti d'une feuille blanche. La saison passée, la chaîne avait programmé plusieurs JT en édition spéciale et rallongé la durée du « 20 Heures » : lors du séisme au Maroc, lors de la fronde des agriculteurs ou à l'occasion des élections russes. « *À chaque fois, nous avons parié sur l'approfondissement et l'analyse, et les téléspectateurs sont restés. L'évolution de notre JT n'est pas gratuite.* »

Du point de vue financier, le coût de ce changement sera « *marginal* », assure Alexandre Kara. « *Il n'entraînera pas une inflation du coût de la case.* » La stratégie n'a pas pour objectif principal de faire la course avec le JT de TF1, largement leader, qui lui aussi a été rallongé ces dernières années. « *Ce n'est pas un objectif d'audience*, insiste Alexandre Kara. *Il ne s'agit pas de concurrence mais de différenciation.* »

Pour consacrer davantage de place à son « 20 Heures », le groupe audiovisuel a dû pousser les meubles. Ainsi, le feuilleton quotidien *Un si grand soleil*, diffusé depuis ses débuts, en 2018, après le journal télévisé, déménage sur France 3.

Le renforcement de l'information, qui occupe à présent « *un tiers de la grille de France 2, soit près de 6 heures chaque jour* », selon le patron de l'info de France Télévisions, se traduira également par la création d'un magazine destiné aux enfants de 7 à 11 ans, « Salut l'info ! », courant octobre. Il sera diffusé à la télévision et sur les réseaux sociaux, comme « C quoi l'info ? », déjà destiné aux 12-18 ans. « *Nous allons par ailleurs créer un département jeunesse et réseaux sociaux, rattaché à la direction de l'information* », poursuit le dirigeant.

Julien Arnaud en joker

Preuve que l'info est centrale en cette rentrée, Julien Arnaud, le joker de Gilles Bouleau sur TF1, a été recruté pour présenter la matinale de France 2, « Télématin », en duo avec Flavie Flament. « *L'animateur arrivera le 16 septembre prochain* », le temps d'achever son préavis à TF1, indique Alexandre Kara. Il pourrait étendre son champ d'action en endossant le maillot de joker des JT. « *Nous n'avons pas encore défini notre politique en la matière, mais il me semble que Julien Arnaud est bien placé pour être l'un d'eux* », déclare Alexandre Kara.

France Télévisions a également confirmé que le logo « ICI » serait à l'écran sur les tranches régionales de France 3 dès le 1er novembre. Cette marque unique est destinée à rassembler France 3 et les radios régionales France Bleu.

Enfin, le groupe audiovisuel public, dont la chaîne Franceinfo occupe le canal 27, annonce qu'il sera comme TF1 à l'offensive sur le dossier brûlant de la future numérotation des chaînes de la TNT. L'Arcom, qui a décidé d'ôter sa fréquence à C8 et NRJ12, pourrait revoir la numérotation des chaînes et créer un bloc dédié à l'information. « *Un tel regroupement permettrait une meilleure diffusion du pluralisme* », fait valoir Alexandre Kara. « *Cela fait longtemps que je milite pour la création d'un bloc de chaînes info* », rappelle la présidente de France Télévisions, estimant que c'est dans l'intérêt des téléspectateurs. « *Les décisions prises par l'Arcom ouvrent des possibilités. Une fenêtre va s'ouvrir à l'automne mais, pour l'heure, les discussions n'ont pas encore démarré.* » ■

Sony essuie un cuisant échec avec le fiasco de son jeu Concord

Chloé Woitier

À cause de ventes faméliques, ce jeu en ligne a été retiré du marché dix jours à peine après sa sortie.

Huit années de développement, des dizaines de millions de dollars de budget… et un retrait de la vente en catastrophe ce mardi, dix jours à peine après sa mise sur le marché. Rarement l'industrie du jeu vidéo aura vu un fiasco tel que le jeu en ligne Concord, édité et financé par Sony PlayStation. Le dernier exemple en date remonte à 2020, avec le lancement catastrophique du jeu Cyberpunk 2077 du groupe polonais CD Projekt. « *Le démarrage de Concord ne s'est pas passé comme nous l'espérions, et nous avons donc décidé de couper les serveurs du jeu à partir du 6 septembre et de cesser immédiatement les ventes. Tous les joueurs seront intégralement remboursés* », a indiqué dans un communiqué Ryan Ellis, directeur du jeu au sein du studio américain Firewalk.

Des décisions aussi radicales relèvent de l'exceptionnel. Mais elles sont le reflet d'un marché du jeu vidéo où le succès commercial devient difficile. Suicide Squad (Warner Games), Skull and Bones (Ubisoft), Immortals of Aveum (EA) ou Final Fantasy XVI (Square Enix) ne sont que quelques exemples récents de jeux qui n'ont pas rencontré leur public malgré d'importants moyens de production.

Sony PlayStation avait fait l'acquisition de Firewalk Studios en 2023, après avoir noué un partenariat exclusif en 2021 pour s'assurer que son projet Concord ne sortirait pas sur des consoles concurrentes. Ce jeu de tir en ligne, dont les personnages sont dotés de pouvoirs et capacités propres, s'inspire grandement des mécaniques de titres à succès tels que Overwatch (Blizzard) et Valorant (Riot Games). Tout comme dans ces derniers, le joueur peut aussi dépenser de l'argent pour personnaliser l'apparence de son héros. En gestation depuis 2016, Concord a été dévoilé au public en mai 2023 lors d'une conférence de Sony.

À peine Concord était-il mis sur le marché le 23 août que les voyants ont basculé au rouge écarlate. Sur PC, le jeu atteint un minuscule pic à 697 joueurs connectés en même temps avant de vite sombrer sous les 200, selon la plateforme de référence SteamDB. Une semaine plus tôt, le jeu chinois Black Myth : Wukong caracolait, lui, à plus de 2 millions de joueurs… L'analyste Simon Carless, auteur de la newsletter GameDiscoverCo, estime que Concord s'est vendu à 25 000 exemplaires en une semaine, un chiffre famélique pour une production de ce calibre.

Ce camouflet est d'autant plus cruel que, en début d'année, Sony avait enregistré un immense succès avec un autre jeu de tir en ligne, Helldivers 2. Développé par le studio suédois Arrowhead, il s'est écoulé à 12 millions d'exemplaires en l'espace de trois mois… « *La grande différence entre ces deux jeux, c'est que Helldivers 2 était attendu par une importante communauté. La sortie de Concord a, elle, été confidentielle* », note un acteur de l'industrie interrogé par *Le Figaro*.

> **« Le marché des jeux de tir compétitif est bouché. Leurs fans n'accepteront d'essayer un autre titre que si leurs copains avec qui ils jouent en ligne sont d'accord pour faire de même »**
>
> **Simon Carless**
> Analyste, auteur de la newsletter GameDiscoverCo

Autre écueil : le modèle économique. Alors que ses concurrents directs Overwatch 2 et Valorant sont des free-to-play (jeux gratuits avec des microtransactions optionnelles), Concord était, lui, vendu 40 euros. « *Le marché des jeux de tir compétitif est bouché. Leurs fans n'accepteront d'essayer un autre titre que si leurs copains avec qui ils jouent en ligne sont d'accord pour faire de même*, explique Simon Carless. *Ces jeux sont en réalité des plateformes, et convaincre leurs utilisateurs de basculer en masse vers un autre service est un véritable défi. Sortir Concord dans ces conditions était donc des plus risqués.* »

Et ce d'autant que le jeu n'a pas profité d'un quelconque buzz qui l'aurait rendu irrésistible. Dans les médias, les critiques ont souligné que Concord, bien que plaisant à jouer, restait une production sans véritable personnalité. « *Faire pareil que la concurrence, cela ne suffit plus pour faire émerger une nouvelle licence. Il faut arriver avec un argument massue, une proposition réellement différenciante pour avoir une chance de succès* », rappelle l'acteur de l'industrie.

Dans son communiqué, le studio Firewalk indique « *explorer d'autres options* » pour l'avenir de son jeu, « *dont celles qui nous permettront de mieux atteindre les joueurs* ». Concord passera-t-il en free-to-play comme ses concurrents ? « *Un jeu free-to-play et un jeu vendu plein tarif ne sont absolument pas conçus de la même manière* », ajoute cet expert. Changer radicalement la monétisation de Concord demanderait donc un long et incertain travail. « *Dans ce cas de figure, la meilleure solution est d'offrir le jeu* », estime-t-il. ■

LE FIGARO
et vous



THÉÂTRE
NOTRE SÉLECTION DE PIÈCES POUR LA RENTRÉE
PAGES 32 ET 33

La serva amorosa, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

RENDEZ-VOUS
LA PARIS DESIGN WEEK OUVRE SES PORTES AVEC UNE PROGRAMMATION À LA FOIS DIVERSIFIÉE ET SÉDUISANTE
PAGE 31





Le luxe, une affaire de famille

Dans une époque obsédée par les marques et les influenceurs, les parents ont encore un rôle à jouer sur la culture du beau et du « bien fait » auprès de la jeunesse dorée, comme le démontre une étude du Comité Colbert. PAGE 30

Lauren Bacall et sa fille, Leslie, lors d'une séance shopping, en 1967.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ; COURTESY ARTISTE ET 110-GALERIE VÉRONIQUE RIEFFEL; FAIRCHILD ARCHIVE/PENSKE MEDIA VIA GETTY IMAGES

Sandrine Sarroche « au taquet »

Nathalie Simon

LES FIGURES DE LA RENTRÉE L'humoriste, qui débute sur France Bleu, chantera dans « Les Brigands », d'Offenbach, à l'Opéra Garnier.

Sandrine Sarroche, qui fêtera son anniversaire le 17 septembre prochain, ne sait plus où donner de la tête. Elle vient de commencer une chronique sur France Bleu dans un nouveau jeu présenté par l'ex-animatrice de M6 Valérie Damidot, « Au taquet ! ». *« Une émission “feel-good”*, précise l'ancienne avocate, qui sera à l'antenne deux fois par semaine. *L'idée est de rapprocher les territoires et Paris, il y en a marre des dichotomies entre les deux. C'est un de mes chevaux de bataille quand je suis en tournée et une thématique qui revient dans mes sketchs. J'y reviendrai dans mon prochain spectacle. » « J'en parlais justement hier avec Arielle Dombasle en sirotant un cocktail au yuzu »*, susurre la Toulonnaise avec la voix de Fanny Ardant.

Toujours soutenue par Robin Production, elle est déjà en train de travailler sur des textes avec ses auteurs. Après une tournée de plus de quatre ans à travers la France, la snipeuse de l'actualité présentera son nouveau one woman show, *Saison 2*, au Théâtre des Mathurins, à Paris, en janvier 2025. Auparavant, à partir du 21 septembre, elle aura *« l'immense joie et fierté »* de chanter dans *Les Brigands*, d'Offenbach, mis en scène par l'Australien Barrie Kosky, à l'Opéra Garnier (cela fait trente ans qu'il était absent de la programmation). *« Ce sera une version déjantée, très créative*, prévient Sandrine Sarroche. *Je suis un “guest”, je jouerai le caissier malhonnête, mais qui sera transformé en ministre du Budget. Ce projet m'est tombé dessus, la responsable des castings m'a contactée sur LinkedIn parce qu'elle aimait beaucoup mes interventions sur Paris Première avec Zemmour et Naulleau. J'ai hâte, Offenbach rend heureux, c'est tellement beau ! »*

Avec la garde républicaine

Cet été, en tant que membre de l'Académie Alphonse Allais, elle a participé pour la première fois au Festival de Ramatuelle. Enthousiastes, les spectateurs lui ont jeté leurs coussins. *« Je n'ai pas vu un tel succès depuis l'époque de Jean-Claude Brialy »*, a lancé Anne Méaux, présidente d'Image Sept, assise au premier rang. Il y a quelques jours, après Aya Nakamura et la formation fanfare de la garde républicaine, Sandrine Sarroche a, à son tour, donné de la voix, mais elle, aux côtés de l'Orchestre de la garde républicaine et de l'accordéoniste Félicien Brut, aux Musicades, à Romans-sur-Isère (Drôme). En longue robe noire et chignon sage, elle a récité *Pierre et le Loup*, le conte de Sergueï Prokofiev. *« Le dernier récitant de ce texte était Emmanuel Macron à l'Élysée, je lui succède donc »*, a-t-elle observé, souriante. Le chef d'orchestre, le colonel Sébastien Billard, n'est pas contre une autre collaboration. ■

Le goût du luxe est-il héréditaire ?

Hélène Guillaume

Si la plupart des 20-35 ans sont accros à l'esthétique et aux valeurs discutables véhiculées sur les réseaux sociaux, une étude montre que les parents restent référents, en termes de marques, auprès de la jeunesse (dorée).

« À 8 ans, j'étais en Start Rite et col Claudine. À 16 ans, en sweat-shirt large et j'écoutais du rap. À 24 ans, je me rêve en Celine mais je m'habille chez Balzac, j'adore les bijoux Cartier et Tiffany… Et tout ou presque ce que ma mère portait au même âge et que j'ai retrouvé à la maison. » Même au pire de sa crise d'adolescence, Camille a toujours apprécié le goût de ses parents, les meubles des années 1950, la vaisselle chinée, les mocassins patinés, les colliers discrets, les objets qui ont vécu… Ce qui n'empêche pas la jeune femme de suivre sur Instagram et TikTok toute une série d'influenceuses dont on vous épargnera les noms. *« J'aime bien aussi y découvrir des créateurs en herbe ou de petites marques qui sont de ma génération. »*

Sa mère, Florence, 51 ans, n'est pas une acharnée du shopping dans les boutiques de luxe, mais elle apprécie les belles maisons et s'est, par exemple, offert récemment un sac Bottega Veneta. *« Je n'ai pas du tout élevé Camille dans le culte de la mode et du luxe, mais le "goût" fait partie de notre vie de tous les jours. Moi-même, ma mère ne s'habillait pas chez Yves Saint Laurent et ne possédait pas de sac Hermès. Mais j'ai appris le beau dans le cinéma, l'architecture, le design, le jazz… Ma fille ne fait pas partie d'une génération très cinéphile, elle préfère Netflix et les Fashion Weeks, ce que j'apprécie moi aussi d'ailleurs. En tout cas, je sais qu'au-delà des marques, elle a de bonnes bases pour séparer le bon grain de l'ivraie. »*

On ne va pas refaire le débat sur ce qu'on appelle le « goût » (*« le dégoût du goût des autres »* pour Pierre Bourdieu, sur fond d'opposition entre élite et classe populaire)… Plus près du sol, l'étude menée avant l'été par Sociovision et Brain Value (à la demande du Comité Colbert et de Media Figaro), s'est intéressée à la façon dont le luxe venait aux nouvelles générations en interrogeant un panel de 1200 filles et garçons de 20 à 35 ans, en France, aux États-Unis et en Chine, appartenant aux 7 % les plus riches. Verdict ? Si cette jeunesse dorée reconnaît être influencée dans son rapport au luxe par les célébrités, la publicité et les créateurs de contenus en tout genre sur internet et les réseaux sociaux, plus d'un sondé sur deux (tous pays confondus) avance avoir aussi hérité cette culture de ses parents, acquise en famille, via les voyages, le shopping, les restaurants, des expériences de bien-être mais aussi la vie à la maison. 67 % des Français (contre 76 % des Américains et 79 % des Chinois) disent posséder (et chérir) des objets de grandes marques qui appartenaient à leurs parents. Une éducation parentale ancrée dans la qualité, le savoir-faire, le « fait-main », la création mais aussi dans l'Histoire avec un grand h des maisons.

« À l'heure des réseaux sociaux, la grande satisfaction, c'est d'apprendre que les parents jouent encore un rôle, commente Bénédicte Épinay, déléguée générale du Comité Colbert. *Je pensais que, au contraire, les jeunes se construisaient contre le modèle parental. Ceci dit, j'ai un fils de 28 ans qui porte des Weston comme mon mari. Plus jeune, il l'accompagnait à la boutique et il était très fier de voir que son père était "connu" par le vendeur, il voyait qu'il y avait une connaissance du produit - le cuir, le savoir-faire, la question des embauchoirs - et tout un service, un cérémonial que les garçons apprécient particulièrement. Au-delà du fait de profiter de la carte bleue de papa, il existe une dimension culturelle et émotionnelle dans cette expérience du luxe vécue en famille. »* Une transmission qu'ont beaucoup moins connue leurs propres parents (seulement 31 %) : *« De fait, à leur époque, le secteur du luxe était moins développé qu'aujourd'hui, les marques moins présentes dans l'espace public et, très souvent, ils l'ont découvert au cours de leur parcours professionnel »*, selon l'étude.

Autre différence notable entre les générations, lorsque 51 % des 50-75 ans sont attirés *« par des marques qui ne s'affichent pas partout »*, leurs enfants mettent en avant les critères d'innovation (32 %) et de RSE (27 %), apprécient de nouveaux labels (27 %) et les noms puissants qui se remarquent (23 %). *« Ils se mettent en scène sur les réseaux sociaux et sortent beaucoup, ils ont besoin de marques qui les valorisent. En outre, ils sont à un âge où l'on se construit, où l'on se cherche et les grandes maisons représentent une garantie de bon goût, de bon choix,* développe l'étude. *Ainsi 63 % des jeunes Français (83 % des Américains et 94 % des Chinois) avouent que les marques de luxe "leur donnent confiance". »*



1. Scène de shopping entre mère et fille (incarnées par Kelly Rutherford et Blake Lively) dans la série *Gossip Girl*, en 2008.
2. Extrait de la série de mode *Tel père, tel fils* (stylisme Loyc Falque, photo James Weston) du *Figaro Magazine* qui paraîtra le 6 septembre.
3. Le mannequin culte Pat Cleveland et sa fille, Anna Cleveland, posent pour la campagne Roger Vivier de cette rentrée.





JAMES DEVANEY/WIREIMAGE VIA GETTY IMAGES ; JAMES WESTON ; ROGER VIVIER



DAVID ATLAN

« Au-delà du fait de profiter de la carte bleue de papa, il existe une dimension culturelle et émotionnelle dans cette expérience du luxe vécue en famille »

Bénédicte Épinay
Déléguée générale du Comité Colbert

Surtout, si le luxe reste une expérience exceptionnelle et relativement rare pour les plus âgés, il s'inscrit dans la vie quotidienne des 20-35 ans. *« Lorsque ces nouveaux consommateurs achètent un beau sac, ils ne le réservent pas à telle soirée ou tel événement spécial, mais le portent tous les jours. On est passé de l'occasionnel à l'habituel. Ce qui est plutôt une bonne nouvelle pour nos maisons,* reprend Bénédicte Épinay. *De manière plus générale, le luxe au sens large fait partie de leur vie de plus en plus jeune, on le voit avec le phénomène des "Sephora kids", ces préados qui font du shopping le mercredi pour acheter des produits cosmétiques. C'est une entrée dans le luxe qui est de plus en plus assumée et revendiquée. »*

D'ailleurs, le rituel du lèche-vitrine avec sa mère, plus rarement son père, reste un des marqueurs importants du luxe pour nos jeunes (à l'inverse de leurs congénères chinois, dont la consommation est extrêmement digitale). *« L'expérience en boutique fait partie du "luxe", mais à certains égards, les vingtenaires en ont une perception différente. Par exemple, ils aiment le cérémonial, mais questionnent les habitudes de "suremballage",* poursuit Bénédicte Épinay. *C'est un sujet qui touche aussi l'hôtellerie. Récemment, je discutais avec une dirigeante d'un grand hôtel qui me disait que, dans la tête des plus de 50 ans, luxe rime encore avec abondance. Le petit déjeuner est nécessairement un buffet, alors qu'on sait que c'est un non-sens, que l'on produit trop et que l'on jette beaucoup. Les jeunes ont une espèce d'éthique de la consommation qui est plus forte que les générations d'avant… Et ce sont eux qui à leur tour influencent leurs parents ! »* ■

Le triomphe de la beauté « very demure »

Pauline Castellani

« Demure ». Comprenez : modeste, décent, convenable. Apparu sur TikTok début août, le mot a été repris et détourné dans de multiples vidéos de célébrités - de Jennifer Lopez à Lily Collins en passant par Jamie Lee Curtis - jusqu'à être adopté… par la Maison-Blanche. Dans un message Instagram annonçant annuler la dette de 5 millions d'étudiants américains, Joe Biden conclut par un *« very demure »*, l'expression popularisée par Jools Lebron, alias @joolieannie.

Elle, c'est une créatrice de contenu portoricaine qui compile depuis quelques semaines de petites vidéos, façon « guide des bonnes manières » ultra décalé, pour rester *« très convenable, très attentive »* (*« very demure, very mindful »*) dans toutes sortes de situations aussi banales que cocasses - chez le dentiste, dans un avion, au travail, lors d'un spectacle… En insistant, de manière ironique et tutos à l'appui, sur tout ce qui touche au make-up et à la coiffure, voire au choix des parfums et des vêtements, avec des encourageants : *« Mesdames, restez convenables, on n'est pas au Met Gala ! »*

Un nude sobre et élégant

En à peine quinze jours, la Nadine de Rothschild de la Gen Z a cumulé des millions de vues - suffisamment pour quitter son travail de caissière à Chicago et financer sa transition de genre a-t-elle annoncé sur les réseaux sociaux. Et, grâce à elle, la jeunesse rivée sur TikTok de (re)découvrir un mot circonscrit jusqu'alors aux romans anglais du XIXe siècle pour définir ces héroïnes discrètes et réservées.

Les conseils de Miss Lebron ont beau souligner, avec un second degré salutaire, les injonctions faites aux femmes à ne jamais en faire trop, la tendance *« demure »* envahit, en cette rentrée, le secteur de la beauté : chignon plaqué, manucure soignée, teint corrigé, fards modérés. Dans cette vision très maîtrisée de l'apparence, le nouveau rouge Celine (70 €, *photo*) apparaît comme le grand vainqueur avec son étui de métal doré aux lignes facettées et rétro - on ne peut s'empêcher de penser aux premiers fards à lèvres des garçonnes et au minimalisme moderniste et affirmé de l'Art déco.

Et puisque, pour le directeur artistique Hedi Slimane, la beauté est d'abord affaire de gestes, le raisin permet une application précise, et la texture hydratante un fini satiné. Restent le parfum, un accord de rose et de poudre de riz très seventies, et la couleur, un parfait rouge *« triomphe »* aux pigments carmin emblématiques d'une certaine « beauté à la française ». Inaugurant, la ligne de cosmétiques Celine - après les parfums lancés en 2019 -, il sera décliné dès janvier en quinze autres couleurs, dont La Peau nue, un nude sobre et élégant… *« Very demure, very mindful. »* ■



CELINE

1

Une Design Week éclectique

Alyette Debray-Mauduy

Art africain, pièces vintage… L'événement parisien multiplie les présentations de projets issus d'horizons variés. Preuve de l'effervescence de la création contemporaine.



2

3



4





5

BD BARCELONA ; MAXIME OLD CONCEPT–COURTESY OF ANNE JACQUEMIN SABLON GALLERY ; VERONESE ; TOM GUEIGNON RP ; THIERRY DEPAGNE ; COURTESY ARTISTE ET 110 GALERIE VÉRONIQUE RIEFFEL

La capitale vit encore au rythme des Jeux paralympiques mais le petit monde du design n'a pas pour autant bousculé son calendrier de rentrée. Comme chaque année, début septembre, le salon Maison&Objet vient d'ouvrir ses portes à Villepinte alors que la Paris Design Week s'est installée en centre-ville pour être au plus proche de son public. Galeries, showrooms, boutiques de décoration, scénographies… Force est de constater que l'offre est toujours plus foisonnante, l'édition 2024 attirant des talents venus d'horizons très variés. La mise en lumière de l'art africain, des pièces inédites du design espagnol des années 1970, des cartes blanches offertes à de jeunes créateurs, des décors féeriques… Voici quelques-unes des réjouissances à découvrir durant plus d'une semaine.

Pour en savoir plus : maison-objet.com/paris-design-week

Les inédits de Maxime Old

« Cet architecte décorateur, né en 1910 et mort en 1991, a été l'un des plus avant-gardistes du XXe siècle, notamment par l'étendue des métiers auxquels il recourait. Il a dessiné énormément de choses, dont des pièces qui n'ont jamais été réalisées, car très coûteuses », raconte la galeriste Anne Jacquemin Sablon. Depuis 2019, par un heureux concours de circonstances, cette dernière a récupéré l'exclusivité de l'édition de ses pièces de mobilier. Elle a ainsi puisé dans les 3000 croquis laissés aux héritiers du créateur pour produire des choses inédites. À l'instar du fauteuil Marhaba, en chêne et osier tressé, laissé dans les cartons à l'ouverture de l'hôtel éponyme à Casablanca, au Maroc - seule la banquette avait été éditée à l'époque. Au total, Anne Jacquemin Sablon a déjà produit une dizaine de pièces : le miroir étoile **(5)**, en verre de Murano, qu'il avait imaginé pour une décoratrice américaine, plusieurs tables d'apparat, réputées pour leurs pieds croisés et coupés… *« Maxime Old réalisait des dessins d'une précision hors norme qui n'existe plus aujourd'hui*, remarque encore la galeriste. *Aujourd'hui, nous gérons de A à Z, avec des ateliers français, la production de ces meubles. »* Des inédits exposés jusqu'au 15 octobre dans sa galerie.

Galerie Anne Jacquemin Sablon, 34, rue Coquillère (Paris 1er). annejacqueminsablon.fr



6

Le monde étincelant d'India Mahdavi

Cette créatrice touche-à-tout se plaît à dire qu'elle a imaginé un véritable écosystème autour de la rue Las Cases (Paris 7e), où se trouve son showroom historique. Comme dans un petit village, celui-ci se divise en quatre espaces *« ayant tous vocation à être des lieux d'exposition et d'échange offrant des expériences différentes »*, précise-t-elle. India Mahdavi a en effet pris l'habitude de donner carte blanche à d'autres designers pour réaliser leur scénographie. Ainsi, dans sa Project Room, elle présentera ses tapis Criss Cross, réinterprétation du motif tartan, réalisés en collaboration avec l'éditeur italien CC-Tapis. Fabriqués à la main en Inde, ils multiplient les motifs graphiques et géométriques, en relief, obtenus grâce à des coutures en chaîne. Dans sa « Tiny Room », elle a invité la jeune créatrice française Wendy Andreu à présenter son « Jardin mécanique », un paysage formé de vases en verre de Murano, soufflés dans des cages métalliques **(4)**, réalisés durant sa résidence d'artistes au Centre international de recherche sur le verre et les arts plastiques (Cirva), à Marseille. La suite se déroule dans son showroom où elle présente ses nouveautés, canapé, paravent, miroir, à nouveau déclinés dans la thématique du tartan et de la grille, dans l'espace Petits Objets, où La Romaine Édition présente des réalisations très colorées. Autant de propositions à l'image de l'univers chamarré d'India Mahdavi.

India Mahdavi, rue Las Cases (Paris 7e). india-mahdavi.com

Dali, de la peinture au design

Alors que le Centre Pompidou fête les 100 ans du surréalisme, l'éditeur espagnol BD Barcelona profite de la Paris Design Week pour exposer ses meubles iconiques signés par Dali dans les années 1970. L'artiste était un ami proche d'Oscar Tusquets, le fondateur de cette maison de design. Ensemble, ils avaient réinterprété le salon du *Visage de Mae West*, portrait surréaliste de cette chanteuse et actrice américaine, réalisé en 1934, où Dali la représente comme un appartement. De cette collaboration était né le Sofa Saliva **(1)**, en forme de lèvres rouges et pulpeuses. Outre le Dali Lip, édité par la suite en grande quantité, il n'existe aujourd'hui que deux exemplaires originaux de ce canapé. L'un au Musée de Figueres, l'autre au siège de BD Barcelona. Et c'est ce dernier qui est présenté en exclusivité, jusqu'au 14 septembre, à la Galerie Poggi. À ses côtés sont également exposées plusieurs pièces de Dali (chaise et table Leda, lampe Muletas, fauteuil Homme invisible…), mais aussi des créations d'Antoni Gaudi, Ettore Sottsas, Eduard Samso… Samedi 14 septembre, l'historien de l'art Jean-Louis Gaillemin, Oscar Tusquets et l'architecte d'intérieur Joan Madera - qui a scénographié l'exposition - participeront à une table ronde sur *Dali et l'objet surréaliste*.

Galerie Poggi, 135, rue Saint-Martin (Paris 4e).

La richesse des savoir-faire africains

Après avoir ouvert une galerie à Grand-Bassam, en Côte d'Ivoire - aujourd'hui réaménagée en résidence d'artistes -, Véronique Rieffel a posé ses valises rue du Faubourg-Saint-Honoré à Paris. Un lieu où elle soutient le design africain. D'où cette exposition intitulée « Remix Archeology of Kraft » - clin d'œil à la rétrospective sur l'art contemporain africain organisée au Centre Pompidou en 2008 -, qui met en lumière une génération *« faisant le lien entre leur savoir-faire historique et la création contemporaine »*, explique-t-elle. Avec six artistes à l'affiche, la galeriste offre un panorama riche et varié du continent. De l'aîné, le Malien Cheick Diallo (64 ans), le maître du tissage, très réputé et déjà présent à Beaubourg en 2008 avec une grande bibliothèque, à l'Ivoirienne Eloukou Beleya, une architecte d'intérieure de 26 ans qui s'inspire du mortier et de son pilon pour imaginer ses meubles - un bureau et sa chaise exposés ici. À leurs côtés, Véronique Rieffel présente aussi Maëlys Ediaho, qui rend hommage à Diallo avec ses paravents et ses luminaires en tissage **(6)**. Quant au Collectif OMI, lancé par Olorunfemi Adewuyi, il soutient l'artisanat en voie de disparition du Nigeria.

Jusqu'au 28 septembre, Galerie Véronique Rieffel, 110, rue Saint-Honoré (Paris 1er).

Solide comme un roc

En 2022, Sacha Nataf, alias Tam Sachs, reprend l'entreprise de tapisserie Annie Simon créée par son père en 1979. Située dans le 16e arrondissement, celle-ci est réputée pour son savoir-faire et travaille avec les grandes maisons - hôtels, restaurants, décorateurs… Parallèlement, Tam Sachs développe Rockstoll, des poufs en forme de rocher **(3)**, fonctionnel et ultra-décoratif. Son travail est avant tout artistique. Le jeune homme commence par sculpter la mousse, à la main, avant de la recouvrir d'un tissu en bouclette fine, douce à la touche mais dont les irrégularités rappelant le côté brut d'un rocher. Selon la manière dont il taille sa mousse, chaque pièce prend une forme unique. Si ses créations sont présentées sur le stand d'Elizabeth Leriche à Maison&Objet, TAM Sachs les expose également à la Galerie Gram.

Galerie Gram, 20, rue du Pont-aux-Choux (Paris 3e).

Un jardin d'hiver

Spécialiste des luminaires en verre de Murano depuis 1931, Véronèse scénographie une fois par an son showroom à deux pas de la place de la République. Et le conserve plus ou moins à l'identique durant toute l'année. Cette semaine, donc, place à un nouvel aménagement sur la thématique du jardin d'hiver. *« Je souhaite que celui-ci ressemble à tout sauf à un showroom, qu'il soit synonyme de convivialité »*, explique le propriétaire de la maison, Ruben Jochimek. Ce dernier s'est donc fait prêter des pièces en osier de la Galerie Vauclair, deux fauteuils Emmanuelle, mythiques, et du mobilier d'inspiration années 1970. Un décor coloré pour présenter ses nouveaux lustres ITA **(2)**, offrant plus d'une cinquantaine de pièces modulaires, déclinées dans des tons de cristal, or et gris. ■

Veronese, 327, rue Saint-Martin, (Paris 3e).





Théâtre : un bel automne

Anthony Palou et Nathalie Simon

Comme chaque rentrée, « Le Figaro » vous propose une sélection de

C'est un rituel, comme chaque automne, un Tchekhov vous attend ; mais aussi, dans la veine russe, une adaptation du best-seller *Le Mage du Kremlin*, de Giuliano da Empoli, et du *Suicidé*, de Nicolaï Erdman. Côté classiques, un Balzac épuré, deux Goldoni pétillants ; et, plus étonnant, un biopic sur des sœurs siamoises, un autre sur Monet. Bien d'autres choses encore sont à découvrir dans les théâtres parisiens en cet automne très éclectique.

Les biopics sur les planches

Sarah Bernhardt est une héroïne, elle est la première star, terme qui semble avoir été inventé pour elle. Sa vie, qui est digne d'un roman, donne le tournis. On célèbre cette année les 180 ans de la naissance de ce trésor national, cela méritait bien une pièce-biopic. Écrite et mise en scène par Géraldine Martineau, *L'Extraordinaire Destinée de Sarah Bernhardt* se joue au Théâtre du Palais-Royal. Dans le rôle de « l'impératrice du théâtre », Estelle Meyer, entourée de sept comédiennes et comédiens qui interprètent plus d'une trentaine de personnages dont Victor Hugo, Edmond Rostand, George Sand, le duc de Morny, etc. Deux musiciens accompagnent la vie tumultueuse de celle qui dormait dans un cercueil, collectionnait les hommes et les animaux, fit un enfant avec un prince, traversa deux guerres, claqua deux fois la porte de la Comédie-Française, alla jouer jusqu'au Far West et savait mourir comme personne sur scène. Une curiosité.

Encore plus extravagantes, les célèbres sœurs Daisy et Violet Hilton. Le duo de choc Christian Hecq et Valérie Lesort se penche sur la destinée tragique de ces siamoises. Nées en 1908, à Brighton (Royaume-Uni), exhibées dans le monde entier dès leur plus tendre enfance, elles passeront du statut de monstres de foire à stars jusqu'à l'oubli complet. Elles sont mortes dans la misère en 1969 aux États-Unis. Avec *Les Sœurs Hilton*, créé cet automne aux Célestins à Lyon puis présenté aux Bouffes du Nord, les deux auteurs et metteurs en scène entendent faire réfléchir sur la différence en offrant un spectacle théâtral singulier, multidisciplinaire, avec de la magie et de la musique dans un décor évoquant une piste de cirque.

Plus académique, l'atelier du peintre des *Nymphéas*. *Dans Les yeux de Monet*, une pièce écrite par Cyril Gely et mise en scène par Tristan Petitgirard, Clovis Cornillac incarne le chef de file de l'école impressionniste. L'artiste est en présence d'une jeune femme et d'un « témoin », le marchand Durand-Ruel. Le peintre revit sous les yeux du public en 1892, à Rouen. Il s'est enfermé au-dessus d'une boutique de lingerie et de mode avec le désir de peindre la cathédrale, mais il commence à douter de tout. À voir au Théâtre de la Madeleine.





Les têtes d'affiche

François-Xavier Demaison et Patrick Timsit jouent ensemble pour la première fois dans *La Famille*, la nouvelle pièce de Samuel Benchetrit (*Lapin*, *Maman*). On découvrira les deux humoristes en frères aussi fâchés que chien et chat, mais pas tout à fait. L'un a besoin de l'autre. Ils se chamaillent sous le regard de leurs parents, Claire Nadeau et Michel Jonasz, au Théâtre Édouard-VII.

Autre duo attendu après *Silence, on tourne !* et le triomphal *Berlin Berlin*, Patrick Haudecœur et Gérald Sibleyras s'associent de nouveau pour *Mon jour de chance*, mis en scène par leur complice José Paul au Théâtre Fontaine. En week-end avec des amis d'enfance, Sébastien (Guillaume de Tonquédec) se souvient que, plus jeune, il jouait sa vie aux dés. Qu'en aurait-il été si le six était sorti ? L'acteur, qui a reçu le prix Beaumarchais du meilleur comédien pour sa prestation dans *La Garçonnière*, est à l'aise dans le registre comique. Il est entouré de Loïc Legendre, Jean Franco ainsi que Lysiane Meis et Caroline Maillard, qui jouaient déjà dans *Berlin Berlin*.

Quant à Sandrine Bonnaire, elle s'illustrera dans *L'Amante anglaise*, de Marguerite Duras, un « thriller psychologique » sous la direction de Jacques Osinski, au Théâtre de l'Atelier.

Bernard Campan sera, lui, le héros de la nouvelle comédie de Sébastien Thiéry : *Check-up*, au Théâtre Antoine. Son personnage, Jean-Marc, un agent immobilier, devient fou lorsqu'il se retrouve pris au piège d'une situation kafkaïenne. *« C'est n'importe quoi, cet hôpital ! »*, se désespère-t-il après s'être rendu avec sa femme à une convocation. Suspense assuré jusqu'au dénouement.

Place aux délices transalpins avec Isabelle Carré, héroïne de *La serva amorosa*, de Goldoni, mise en scène par Catherine Hiegel au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. L'auteur italien sera très présent sur les planches. Ainsi, aux Bouffes-Parisiens, se joue *La Veuve rusée*, comédie toute vénitienne. Autant dire sans temps mort, rapide, efficace. Les formules fusent, les situations se tricotent, les personnages s'amusent. De quoi s'agit-il ? L'histoire est simple. Celle d'une jeune et belle veuve, donc, Rosaura, qui veut rattraper le temps perdu avec un jeune prétendant. Ils seront quatre à la courtiser : un Anglais, un chevalier français, un Espagnol et un comte italien. Ces quatre-là usent chacun de leur « ruse » – avec la complicité d'Arlequin, un valet d'auberge à l'humeur parfois dilettante. Ce pur joyau vénitien avec masques et duels, mis en scène par Giancarlo Marinelli, sera interprété par Sarah Biasini. Comment ne pas aimer Goldoni ?

Les audacieux

Il fallait une bonne dose de culot pour se lancer dans l'adaptation du best-seller de Giuliano da Empoli, *Le Mage du Kremlin*. Le metteur en scène Roland Auzet s'est plongé dans cette hallucinante aventure sans ignorer les difficultés de l'entreprise. Il s'agit de l'histoire de Pierre Barthélémy (interprété par Stanislas Roquette), un journaliste qui effectue des recherches sur un écrivain russe. À cette occasion, Barthélémy rencontrera un certain Vadim Baranov (Philippe Girard), personnage assez curieux, naguère producteur d'émissions de téléréalité et… éminence grise de Vladimir Poutine, dit le Tsar. Baranov – seul personnage de fiction dans ce récit – a tissé sa légende où le faux flirte avec le vrai. Une pièce où l'on verra défiler oligarques et courtisans, décor d'un monde politico-financier théâtral. Un spectacle sur le spectacle bien pourri et mortifère de la Russie contemporaine. À découvrir au Théâtre La Scala.

Nous avons appris, le 14 août, la disparition de Gena Rowlands. Elle avait 94 ans. Miracle du théâtre, la comédienne sera sur la scène du Vieux-Colombier à partir du 25 septembre. Les icônes ne meurent pas, c'est leur magie. *Contre*, ou la construction d'un spectacle d'après la vie et l'œuvre du couple mythique du cinéma américain indépendant, Rowlands et Cassavetes. L'affaire est signée Constance Meyer, Agathe Peyrard et Sébastien Pouderoux. Ce dernier avait, on s'en souvient, codirigé avec Stéphane Varupenne le remarquable *Les Serge (Gainsbourg point barre)*. *Contre* se concentre sur une séquence de la période de *Une femme sous influence* (1974). Le couple Cassavetes-Rowlands a imposé à l'écran une atmosphère d'une densité nouvelle. Entre normalité et folie. Au Vieux-Colombier, nous retrouverons donc Cassavetes et Rowlands, leur ami l'acteur Peter Falk, Pauline Kael (grande critique américaine) ou encore un jeune stagiaire subjugué par le grand metteur en scène. Les interprètes ? Sébastien Pouderoux, Dominique Blanc, Marina Hands, Nicolas Chupin ou encore Jordan Rezgui. Le gratin, comme on dit.

Cet automne, nous irons aussi voir du côté de la Salle Richelieu pour un chef d'œuvre oublié : *Le Suicidé*, de Nicolaï Erdman. Attention, ce suicidé est une pièce comique. Sémione est au chômage. Coincé entre sa femme Maria qui l'entretient et sa belle-mère Séraphina qui ne jure que par la Sainte Vierge, Sémione est au bout du rouleau et perd un peu la boule. Il réveille sa femme en pleine nuit et lui demande où est passé le saucisson de foie. Il menace de se tuer, disparaît. Est-il aux toilettes ? Est-il sorti ? Les deux femmes préviennent le voisin, et c'est le début d'une aventure insensée qui lorgnerait du côté de chez Gogol et de Ionesco. *« L'anecdote initiale fait boule de neige et prend des allures d'avalanche »*, a écrit à propos de cette comédie Béatrice Picon-Vallin, grande théâtrologue et connaisseuse affûtée de Nicolaï Erdman. Voilà du boulevard à la mode cornichon malossol où il sera question d'un hélicon, de marxisme, du tic-tac d'un pistolet, d'un sourd-muet, de l'orteil de Cléopâtre, de musiciens tsiganes, d'un vrai-faux suicidé qui a le devoir de se supprimer, mais au nom de quoi, de qui ? Pas une seconde de répit dans ce bric-à-brac foutument comique d'une profondeur abyssale. Reste que le texte de Nicolaï Erdman n'est pas facile à mettre en scène. Misons sur le savoir-faire de Stéphane Varupenne, de sa troupe du Français et, pour que la fête macabre soit complète, quatre musiciens. Rira bien qui rira le dernier.

Les classiques

Quoi de neuf, Balzac ? Inutile de vous résumer l'histoire d'*Illusions perdues*, elle vous est familière. Lucien de Rubempré, jeune poète qui monte de sa





sur les planches

pièces attendues et inattendues. À vous de jouer !





province charentaise à Paris pour y pêcher la gloire, la trouvera et se perdra. Mettre en scène une fois de plus le célèbre roman de Balzac n'est pas chose aisée. Il faut trouver les bons outils pour renouveler le genre, et Pauline Bayle a des atouts dans son jeu. Il est donc à présumer que ses *Illusions perdues* (montées à Albi, il y a quatre ans, interrompues au Théâtre de la Bastille pour cause de Covid puis reprises quelques mois plus tard) ne sauraient décevoir dans cette reprise au Théâtre de l'Atelier. L'adaptation de Pauline Bayle est comme tranchée dans le vif, délestée de ses corollaires, concentrée sur la seconde partie de l'œuvre avec une troupe resserrée. Pas de décor, ou presque. Avec un tel texte, nul besoin d'apparat. La cérémonie de la funeste ambition se suffit à elle-même.

Quoi de neuf, Tchekhov ? Stéphane Braunschweig connaît bien son dramaturge russe. Sa *Mouette* s'inscrit dans le prolongement de l'*Oncle Vania* que le metteur en scène a présenté à l'Odéon en 2020, et qui mettait en son cœur l'inquiétude écologique du docteur Astrov. Il nous donne à voir ici une version fort intéressante qui placera le personnage de Treplev au centre de l'intrigue. Dans cette société en sursis, celle des propriétaires terriens plus ou moins désargentés au milieu d'une Russie misérable, certains se jettent à corps perdu dans l'amour ou dans l'art, d'autres se retranchent dans le cynisme ou l'amertume, d'autres encore choisissent l'indifférence. Ils partagent néanmoins la même réalité : celle où les chasseurs tuent les mouettes par désœuvrement ; celle où une actrice, Nina, survit à grand-peine après son aventure catastrophique avec un écrivain célèbre ; celle où Treplev renonce à sa révolte. *« Tchekhov semble renvoyer les spectateurs à cette question fondamentale : que faire de notre désir de bonheur dans un monde inacceptable et peut-être promis à l'écroulement ? »*, se demande Stéphane Braunschweig.

Quoi de neuf encore? *Les Liaisons dangereuses*, à la Comédie des Champs-Élysées. Arnaud Denis qui adapte et met en scène le roman épistolaire prévient qu'il s'agit d'un spectacle « d'après » l'œuvre de Choderlos de Laclos. Il en fait ressortir la modernité tout en conservant la violence inhérente aux stratagèmes du libertinage imaginés par l'auteur. Arnaud Denis s'appuie sur une distribution de choix, Delphine Depardieu sera Merteuil et Valentin de Carbonnières (Molière de la révélation masculine 2019), Valmont. ■

***En haut, de gauche à droite*, Manuel Le Lièvre et Bernard Campan dans *Check up*, la nouvelle comédie de Sébastien Thiéry ; *Les Sœurs Hilton*, mis en scène par Christian Hecq et Valérie Lesort ; *Lacrima*, mise en scène de Caroline Guiela Nguyen. *Ci-dessus, de gauche à droite*, *Le Mage du Kremlin*, adaptation du roman de Giuliano da Empoli, mise en scène de Roland Auzet ; *L'Extraordinaire Destinée de Sarah Bernhardt*, écrit et mis en scène par Géraldine Martineau ; *La Vie secrète des vieux*, créé à Avignon cet été par Mohamed El Khatib.**
FREDERIQUE TOULET, FABRICE ROBIN, CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE, THOMAS O BRIEN, FABIENNE RAPPENEAU, YOHANNE LAMOULÈRE

Nos coups de cœur

Il est temps de réserver pour les pièces de théâtre de la rentrée. Créées à Avignon ou reprises pour cause de salle comble, voici notre sélection de pièces vues et validées.

■ « Lacrima »

Les plus beaux rêves deviennent parfois des cauchemars éveillés. Tel est le sujet de *Lacrima*. Dès le début, le spectateur se retrouve de plain-pied dans la maison de haute couture Beliana. Les maisons de haute couture ressemblent à des blocs opératoires. Lieux aseptisés où l'on coud et on recoud sans relâche. L'atmosphère est remplie de crainte, d'angoisse. La première séquence annonce la fin de l'histoire : Marion (interprétée par la magistrale Maud Le Grévellec), première d'atelier de la maison, est en visio avec une médecin. Elle vient d'avaler une boîte d'anxiolytiques. Flash-back : la maison est en ébullition. Elle a été choisie pour réaliser la robe de mariée de la princesse d'Angleterre. Huit mois pour la plus belle des robes, c'est très peu. Caroline Guiela Nguyen a remarquablement bâti sa pièce, par strates mêlant ou plutôt tissant les fils de plusieurs histoires. Ici, nous entrons dans les secrets de fabrication des dentellières d'Alençon ; là, nous découvrons l'atelier Shaina à Mumbaï, toutes ses petites mains au service d'une robe d'un jour dont les plans sont gardés comme un secret-défense. Pendant plus de trois heures, nous suivons les tensions entre les différentes corporations et, bien pire, les ravages que cette robe instruit dans le couple Marion et Julien et leur fille Camille, bipolaire. Vue de l'extérieur, la maison Beliana est un paradis hermétique. Vue de l'intérieur, elle ressemble à un brasier. Tout cela est d'un réalisme fou. La haute couture est un art du présent. Elle ne peut rien contre les griffes du temps, mais *Lacrima* demeurera.
Théâtre national de Strasbourg, du 24 septembre au 3 octobre, et à l'Odéon (Paris 6e) en janvier.

■ « La Vie secrète des vieux »

Clouée sur un fauteuil roulant, Jacqueline, 91 ans confie qu'elle a *« tous les jours envie de faire l'amour »*. Vaillant malgré une péritonite et un infarctus, Jean-Pierre, 85 ans s'applique pour accomplir l'acte comme si c'était la dernière fois. Micheline adore jouir. Familier de la « performance documentaire », Mohamed El Khatib a conçu une pièce, créée cet été à Avignon, à partir des témoignages qu'il a recueillis dans des Ehpad, en France et en Belgique. Huit acteurs amateurs, un professionnel et une aide-soignante (Yasmine, également chanteuse), les *« vieux »* – ils souhaitent qu'on les appelle ainsi – partagent leur conception et leur expérience de l'amour et de la sexualité. Sans tabous et avec drôlerie. Sur un écran, on peut lire que deux défibrillateurs sont disponibles sur scène. Sous le regard du metteur en scène qui garde son manuscrit entre les mains, chacun a droit à un morceau de bravoure. Jacqueline récite une tirade de *Bérénice*. En déambulateur, Sally raconte qu'elle a découvert l'orgasme à 40 ans. Ces vieux sont plus jeunes que les jeunes.
Théâtre de la ville (Paris 1er), du 12 au 26 septembre.

■ « Le Cercle des poètes disparus »

Quel bel hommage du théâtre au cinéma ! Gérald Sibleyras a transposé avec art le texte de Tom Schulman qui donna le jour au célèbre film de Peter Weir (1989). En 1959, aux États-Unis, le très ouvert professeur Keating opère une révolution dans l'austère académie de Welton. Influençant des élèves qui ne demandent qu'à grandir. *« Oh, capitaine, mon capitaine… »*. Stéphane Freiss succède avec brio à l'inoubliable Robin Williams. Un Molière a couronné la mise en scène enlevée d'Olivier Solivérès, et Ethan Oliel a obtenu celui de la révélation masculine, mais ses jeunes partenaires n'ont rien à lui envier. Chaque soir, toute la salle se lève pour les applaudir. Carpe diem !
Théâtre libre (Paris 10e), du 11 septembre au 29 décembre, puis en tournée.

■ « 4211 km »

La petite Yalda se souvient. 4 211 kilomètres, c'est la distance que ses parents, Mina et Fereydoun, ont dû parcourir de Téhéran à Paris pour fuir la dictature du chah d'Iran. Créée au Théâtre de Belleville, la pièce d'Aïla Navidi a reçu deux Molières (meilleur spectacle du théâtre privé et révélation féminine pour Olivia Pavlou-Graham). La jeune femme signe une épopée familiale puisée dans une réalité qui fait froid dans le dos. Née en France, Yalda se souvient de son père révolutionnaire, de sa mère professeur de philosophie solidaire de son mari, de leur vie dans un studio du 13e arrondissement de Paris où ils accueillaient des amis réfugiés. Sur le plateau, à la tête d'une troupe de comédiens hors pair et investis, Aïla Navidi opère des allers-retours entre présent et passé, fait entendre une histoire personnelle et un hymne à la liberté à valeur universelle. La bien nommée compagnie Nouveau Jour livre un spectacle puissant qu'on n'est pas près d'oublier.
Studio Marigny (Paris 8e), à partir du 12 septembre.

■ « L'Avare »

Laurent Stocker dans le rôle d'Harpagon, Pauline Clément dans celui d'Élise ou encore l'ébouriffant Jean Chevalier et l'excellent Clément Bresson, respectivement Cléante et Valère, ce n'est pas rien. Dès le début, il n'est pas difficile de deviner le dessein de Lilo Baur : dépoussiérer *L'Avare*. L'action se passe en Suisse, après la Seconde Guerre mondiale. Extérieur nuit : un homme, une pelle à la main, s'apprête à creuser un trou. C'est l'avare. Extérieur jour, au bord d'une piscine : Valère et Élise se demandent si Harpagon, le père de cette dernière, consentira à leur mariage. Laurent Stocker habillé en yachtman occupe immédiatement l'espace. Durant deux heures, pas un moment d'accalmie. Dans la salle, les spectateurs rient jusqu'à peut-être oublier le décor transformé tour à tour en green de golf, en jardin d'hiver, en salon sur fond de paysage alpestre. Les scènes cultes s'enchaînent et l'on se souviendra, entre autres, de l'acte III de la scène 1, celle où Maître Jacques (grandiose Serge Bagdassarian) déroule son menu devant son rat de patron. Avec cet *Avare*-là, vous en aurez pour votre argent.
Comédie-Française, du 18 septembre au 1er janvier.

■ « Racine carrée du verbe être »

Cette saga d'une famille libanaise qui s'étend sur quatre décennies est condensée en une semaine de la vie d'un homme. En 1978, cet homme, Talyani Waqar Malik, est alors âgé d'une dizaine d'années. Il habite Beyrouth. Tentons d'expliquer le fil d'Ariane de l'auteur : supposons que vous naissiez dans tel endroit à telle date, on appellerait cette naissance le point A. De ce point A, pour rejoindre un point B, s'offrent à vous plusieurs possibilités. Ce sont ces diverses possibilités qu'explore la pièce de Wajdi Mouawad. Ainsi suivrons-nous cinq hypothèses de vies de Talyani comme autant de récits enchâssés. Dans la première, il est un marchand de vêtements ombrageux qui a décidé de rester à Beyrouth ; dans la deuxième, il est un neurochirurgien installé en Italie ; dans la troisième, le voilà artiste peintre vivant à Montréal ; dans la quatrième, le voici en condamné à mort pour double assassinat dans l'État du Texas ; enfin, il se retrouve dans la peau d'un chauffeur de taxi parisien, trompettiste amateur. Wajdi Mouawad, qui ne dédaigne jamais de faire appel aux mythes, a créé un spectacle dédalien. Cette saga se regarde comme une série Netflix. Un voyage dans l'infini dont la conclusion serait peut-être la suivante : pourquoi vivre ne semble-t-il pas nous suffire ? Wajdi Mouawad atteint ici à la maîtrise de son art narratif addictif.
Théâtre de la Colline (Paris 20e), du 20 septembre au 22 décembre.

A. P. ET N. S.

« Un couple parfait » : meurtre à Nantucket

Constance Jamet

Face à la noyade d'une demoiselle d'honneur au mariage de son fils, Nicole Kidman incarne une mère prête à tout pour protéger les siens.



SEACIA PAVAO/NETFLIX

Autour de Nicole Kidman (Greer), en mère autoritaire et acerbe, une distribution prestigieuse pour une comédie de mœurs soignée.

Pour ceux qui souhaitent prolonger les vacances d'été sur une plage de rêve, bordée de villas luxueuses, Netflix dégaine *Un couple parfait*, une énigme criminelle qui s'avale d'une traite. Classique sur le fond, mais soignée sur la forme. Comme en témoigne la distribution prestigieuse qui s'est laissée prendre au jeu : Nicole Kidman, Isabelle Adjani, Liev Schreiber, Dakota Fanning… Tirée du roman d'Elin Hilderbrand, cette série se déroule sur l'île cossue de Nantucket. Issue de la classe moyenne et soigneuse dans un zoo, Amelia (Eve Hewson, *Bad Sisters*) s'apprête à épouser Benji, le rejeton des richissimes Tag et Greer Winbury. Lui (Liev Shreiber) vit comme un rentier. Un cocktail ou un joint toujours à la main. Elle est un écrivain de polars à succès. Ensemble, ils totalisent trente ans de mariage.

Un exemple de félicité d'autant plus écrasant que Greer est du genre à tout contrôler. Fils et pièces rapportées doivent porter la même robe de chambre bleu marine, hors de question de se dévoiler en pyjama au petit déjeuner. Les conjoints sont aussi priés de signer des clauses de confidentialité ! Ambiance. Sans surprise, c'est Greer, plus qu'Amelia, qui a supervisé le grand jour de A à Z. Aucune dépense n'est de trop. Mais, coup de tonnerre, le matin de la cérémonie, le corps d'une des demoiselles d'honneur est retrouvé sur la plage. La police n'est pas convaincue que la noyade soit purement accidentelle et les médias s'en mêlent.

Isabelle Adjani livre une partition cocasse

Sur cette intrigue, qui pourrait se laisser vivoter au rythme de ses rebondissements, la réalisatrice Susanne Bier (*The Night Manager*) et la showrunner Jenna Lamia dressent une étude de caractères acide et une comédie de mœurs. Membre de la famille, domestique, invité… Chacun pourrait avoir un mobile. Avec une légère préférence pour la gouvernante et sa langue de vipère. Outre les flash-back de rigueur, la série fait un usage amusant des interrogatoires, qui débordent invariablement sur de nombreux potins. L'envie, la jalousie et le mauvais esprit s'y révèlent. En filigrane, la série s'interroge : est-ce qu'être un nanti offre l'impunité, même en cas de meurtre ? Il flotte un petit air de *The White Lotus* sur ce huis clos idyllique. Ne serait-ce que parce que la meilleure amie d'Amelia, l'influenceuse Merritt Monaco, est jouée par Meghann Fahy, une des révélations de la satire de HBO.

En matriarche à cheval sur les apparences et l'étiquette, Nicole Kidman, qui, depuis *Big Little Lies*, enchaîne, avec voracité, les performances de bourgeoise coincée et tourmentée, est dans son registre de prédilection. Elle fait de Greer une mère louve observatrice, aussi autoritaire et acerbe que lasse de passer pour un modèle de réussite.

Peu de détails et de non-dits lui échappent. Un don et une malédiction. Dépositaire de certains secrets, Greer en exhume d'autres. Jusqu'où ira-t-elle pour protéger les siens, loin d'être irréprochables ? Tyrannique avec Amelia, qui n'a ni les codes ni le pedigree souhaités, elle va finir par s'adoucir, trouvant courage, liberté et résilience dans cette future bru, qui observe, éberluée, ce microcosme de privilégiés.

Dans la peau d'une vieille amie française de la famille, Isabelle Adjani livre une partition cocasse, entre autodérision et mise en abyme. Son personnage, qui s'appelle aussi Isabelle, joue les pique-assiette, avale les cachets de somnifères comme des bonbons, invective dans la langue de Molière, séduit des jeunots de trente ans plus jeunes qu'elle. Elle se vante même d'avoir mis dans son lit le frère du roi Charles III, le disgracié prince Andrew. Cela faisait longtemps que la comédienne, qui s'était perdue dans le *Diane de Poitiers* de Josée Dayan, n'avait été aussi amusante et au naturel sur le petit écran ! ■

« Un couple parfait »
Six épisodes sur Netflix
Notre avis : ●●●○

« Mum », mère contre vents et marées

Damien Mercereau

Jusqu'au 19 septembre, Arte diffuse la sitcom britannique créée par Stefan Golaszewski. Un bijou d'humour et délicatesse.

Dans le huis clos d'une modeste maison mitoyenne en briques rouges, Cathy (formidable Lesley Manville) accueille différents membres de sa famille pour les funérailles de son regretté mari. À l'aube de ses 60 ans, cette assistante scolaire aussi gentille que flegmatique vit désormais seule avec son adulte de fils, Jason (Sam Swainsbury), un Tanguy partisan du moindre effort. En ce jour triste de janvier, elle rencontre pour la première fois sa future belle-fille, Kelly (Lisa McGrillis), une jolie blonde à l'ingénuité et à la maladresse désarmantes. *« Je peux vous emprunter une culotte ? »*, lui demande-t-elle après lui avoir montré sa tenue rouge moulante arrivant à mi-cuisses. La plus longue de sa garde-robe… Derek (Ross Boatman), son adorable frère, débarque avec Pauline (Dorothy Atkinson), une belle-sœur snobinarde et sans-gêne. *« J'adore les enterrements »*, dit-elle, provocante, en arrivant. Viennent s'ajouter Michael (Peter Mullan), un ami très proche d'elle, puis Reg (Karl Johnson) et Maureen (Marlene Sidaway), les beaux-parents acariâtres. *« T'as grossi encore, je ne t'avais même pas reconnue »*, complimente cette dernière.

C'est à partir de ce noyau familial dysfonctionnel que Stefan Golaszewski a développé *Mum*, une série désopilante aux situations et aux répliques savoureuses. Chaque épisode d'une trentaine de minutes est ancré dans une période de l'année : janvier pour les obsèques, février pour la Saint-Valentin, mai pour le vide-grenier, août pour un déjeuner entre amis, octobre pour un déménagement et décembre pour les fêtes de fin d'année.

Qualité des dialogues

Lancée discrètement en 2016 au Royaume-Uni sur la BBC Two, la sitcom a bâti son succès grâce à un bouche-à-oreille. *« Le propos de Mum est celui de l'empathie, de la capacité à se sentir bien dans sa peau. C'est une série où il n'y a pas de méchants, simplement des gens qui sont incompris ou qui souffrent*, analyse son créateur dans *The Guardian*. *Le plus important était que, même si c'est une sitcom et qu'elle doit donc faire rire le public, elle doit aussi être sincère. »*

Fort de la subtilité de son écriture et de la qualité de ses dialogues, *Mum* a été reconduite pour deux saisons, diffusées en 2018 et en 2019. En 2017, la série a été récompensée des prix de la meilleure comédie et du meilleur scénariste aux British Academy Television Craft Awards. En 2019, Lesley Manville – vue par la suite dans *The Crown* sur Netflix – a reçu un RTS Awards pour le rôle principal de cette mère de famille qu'elle interprète si brillamment. *« Le public apprécie vraiment le fait qu'au centre de* Mum *il y ait une femme aussi bienveillante*, confie la comédienne à la BBC. *Cathy est adorable. Elle est gentille, patiente et ne porte pas de jugement. Il y a quelques personnages un peu ridicules et excentriques autour d'elle, mais elle ne leur donne jamais de fil à retordre. »*

Quant à Lisa McGrillis, drôle et touchante dans le rôle de Kelly, la future belle-fille délurée, le succès de *Mum* a été un véritable tremplin pour sa carrière. *« Cela m'a ouvert de nombreuses portes, des portes qui m'étaient jusqu'alors fermées »*, raconte au *Sunday Post* la comédienne anglaise vue par la suite dans la saison 4 de *Sex Education* sur Netflix. *« J'ai beaucoup appris en regardant Lesley Manville : son professionnalisme sur le plateau et sa sérénité »*, ajoute-t-elle. Un modèle comme peut l'être une vraie mère. ■

« Mum »
À 20 h 55, sur Arte
Notre avis : ●●●○

MOTS CROISÉS

Par Vincent Labbé

PROBLÈME N° 6702

HORIZONTALEMENT

1. Renforcer au pied. – **2.** Revient souvent à la niche. – **3.** Perçues par le bon sens du berger. – **4.** Bassins où remuent des carpes. – **5.** Neuve avec du chien. Abreuvoir pour les isards. – **6.** Bien utiles pour mettre les voiles. – **7.** A besoin de beaucoup d'espace pour travailler. Énormément en deçà des Pyrénées, peu nombreux au-delà. – **8.** Femme du mois. – **9.** En double dans la jetset. Agit comme par enchantement. – **10.** Écorces entaillées. S'entend dans la prairie. – **11.** Porte secours ou met au supplice. Partie retombante. – **12.** Guère distinguée.

VERTICALEMENT

1. Crée partout une ambiance chaleureuse (trois mots). – **2.** Prise en compte incluant un forfait. – **3.** Révolutionnaire en mai. Pièce bondée. – **4.** S'endurcissent après avoir reçu une bonne trempe. Fête qui suit l'évènement. – **5.** Bien de ce monde. – **6.** Avances l'heure du départ. Bleu ou verte, selon le sens. Était servi avec des aubergines. – **7.** Direction qui ferme la parenthèse. Très culottée ou très déshabillée. Maître de navire. – **8.** Base de sustentation réduite. Lunaire.

	1	2	3	4	5	6	7	8
1								
2								
3								
4							■	
5						■		
6								■
7				■				
8								
9			■				■	
10						■		
11					■			
12								

SOLUTION DU PROBLÈME N° 6701

HORIZONTALEMENT **1.** Papy-boom. – **2.** Éleveuse. – **3.** Repentis. – **4.** Saïs. Réa. – **5.** Est. Merl. – **6.** Émia. – **7.** uB. Aluni. – **8.** Teste. Aa. – **9.** Irai. Inn. – **10.** Onu. Bric. – **11.** Nantaise. – **12.** Starisés.

VERTICALEMENT **1.** Persécutions. – **2.** Aléas. Bernât. – **3.** Pépite. Sauna. – **4.** Yves. Mati. Tr. – **5.** Ben. Mile. Bai. – **6.** Outreau. Iris. – **7.** Osier. Nanise. – **8.** Mésalliances.

SUDOKU

GRILLE 4839 MOYEN

3	9	4						
			6				3	9
			7		9	1	5	
8		7		5	2	4		
5					3	6		
9		3		8	6	2		
			2		7	9	6	
			5				1	7
6	7	8						

GRILLE 4840 CHAMPION

		5			3			9
2			9		5			
							1	8
4	6			5				
				1		7	6	
7	2			3				
							3	1
1			2		4			
		7			1			2

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

MOTS À CASER

A	R	R	I	E	R	E	E	■	C	L	A	M	E	R
D	E	C	O	■	A	N	T	R	E	■	C	O	T	E
O	C	■	D	E	N	T	E	E	■	L	O	T	E	■
R	E	C	E	N	C	E	■	C	O	I	N	■	R	V
A	P	A	R	T	E	■	C	H	U	T	■	A	N	E
T	I	R	■	A	■	S	P	A	D	A	S	S	I	N
E	S	C	A	M	O	T	E	R	■	N	O	I	S	E
U	S	A	G	E	R	E	■	G	R	I	L	L	E	R
R	E	N	E	■	E	M	M	E	N	E	■	E	R	E

SOLUTION DU N° 4837

9	2	7	5	3	8	4	1	6
4	6	8	2	9	1	3	5	7
5	3	1	7	6	4	2	8	9
3	8	9	1	5	2	7	6	4
1	4	6	3	7	9	8	2	5
2	7	5	4	8	6	9	3	1
7	5	2	9	1	3	6	4	8
8	1	3	6	4	7	5	9	2
6	9	4	8	2	5	1	7	3

SOLUTION DU N° 4838

2	3	1	6	9	7	4	8	5
9	6	5	8	1	4	7	2	3
7	8	4	3	5	2	1	9	6
4	1	8	5	2	6	3	7	9
6	2	7	1	3	9	8	5	4
5	9	3	7	4	8	2	6	1
8	4	2	9	6	3	5	1	7
1	7	9	4	8	5	6	3	2
3	5	6	2	7	1	9	4	8

MOTS À MOT

En regroupant et en mélangeant les lettres des deux mots de trois lettres proposés, composez un troisième mot de six lettres.

BER + ROM = O _ _ _ _ _

REG + CAL = _ _ A _ _ _

LAD + REZ = _ _ _ _ R _

TV Magazine – Tous les programmes dans TV Magazine et sur l'appli TV Mag

TF1

21.10 Section de recherches
Série. Policière



Fra. 2024. Saison 17. Avec Xavier Deluc. 2 épisodes. Inédit. Le lendemain d'une soirée organisée sur un catamaran de luxe au cours de laquelle un des passagers a demandé sa petite amie en mariage, celle-ci disparaît sans laisser de trace.

22.55 Section de recherches. Série. Policière. 4 épisodes.

France 2

21.10 Jeux Paralympiques de Paris



Sport

En direct. Les tournois des sports collectifs approchent de leur dénouement. Du côté du stade de la Tour Eiffel, au Champs de Mars, se déroulent les demi-finales du cécifoot. Les Brésiliens ambitionnent d'empocher un sixième titre de rang à Paris.

23.00 Quels jeux ! Talk-show.

France 3

21.12 Meurtres à...
Série. Policière



Fra. 2013. Saison 8. Avec Eléonore Bernheim. Meurtres à Cognac. Le maître de chai d'une grande maison de cognac est retrouvé étranglé et brûlé. La capitaine Clémentine Bouvier est chargée de l'enquête. Elle collabore avec un jeune lieutenant récemment arrivé de Marseille.

22.54 La France en vrai. Doc. 2 volets.

À LA DEMANDE

prime

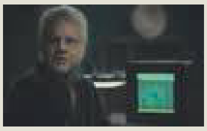
Brooklyn Affairs



Presque vingt ans après un premier essai prometteur, Edward Norton revient à la réalisation avec « Brooklyn Affairs », l'histoire d'un détective privé atteint du syndrome de Tourette (Norton, donc) qui enquête sur le meurtre de son mentor (Bruce Willis) dans le New York des années 50. Norton dans la peau d'un personnage psychologiquement instable, c'est peut-être du déjà vu – souvenons-nous de « Peur primale » ou « Fight Club » –, mais enfin, il reste l'ambiance « néo-noir » et la superbe reconstitution d'une mégapole en pleine décadence. Car l'intrigue s'inscrit sur une toile de fond ambitieuse : raconter comment New York a amorcé sa ruine sous les coups de la pègre et des magouilles politiciennes.

Canal+

21.09 Silo
Série. Dramatique



EU. 2023. Saison 1. Avec Rebecca Ferguson, Tim Robbins. 2 épisodes. Paul Billings, devenu shérif adjoint, surveille étroitement Juliette. Cette dernière fait une troublante découverte à propos de la mort de Sam.

22.49 Cuisines hors de portée : sous-marin nucléaire. Documentaire.

Arte

20.55 Mum
Série. Humoristique



GB. 2016. Saison 1. Avec Lesley Manville, Peter Mullan. 3 épisodes. Inédit. Cathy, 59 ans, vient de perdre son mari. Lorsque sa famille se rassemble dans sa maison le jour des funérailles, elle tente de faire bonne figure.

22.20 Mum. 3 épisodes.
23.50 Incroyable mais vrai. Film.

M6

21.10 Red
Film. Action



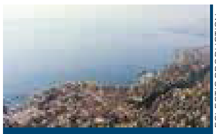
EU/Chn. 2010. Réal. : Robert Schwentke. 2h05. Avec Bruce Willis. Quatre vétérans de la CIA deviennent les cibles de leur ancien employeur. Ils reprennent du service, dégainant leurs armes avec la même célérité.

23.15 Glass. Film. Thriller. Avec Bruce Willis, James McAvoy, Sarah Paulson.

LE FIGARO TV Île-de-France

12.00 Points de vue.
18.30 Le Buzz TV. Dorothée Olliéric, grand reporter à France Télévisions, auteur du livre *Maman s'en va-t-en guerre*. Interviewée par Sarah Lecœuvre et Damien Canivez.
19.00 Bienvenue en Île-de-France. Présenté par Victoire Sikora.

21.00



ECLECTIC PRODUCTION – 2015

Des Vosges au lac Léman
Le Figaro patrimoine. Documentaire.
22.30 Le Club Le Figaro Idées Présenté par Eugénie Bastié.

Pour regarder le Figaro TV ?
Canal 34 de la TNT en Île-de-France ou sur les box
SFR 468 | Orange 345
Free 203 | Bouygues 247

C8

19.42 Touche pas à mon poste. Div.

21.19 Y'a que la vérité qui compte
Magazine. Prés. : Pascal Bataille et Laurent Fontaine. 1h41. Sur le plateau, les animateurs reçoivent des personnes qui entreprennent une démarche qui leur tient fortement à cœur.

23.00 Y'a que la vérité qui compte.

W9

19.50 Les cinquante. Jeu. Inédit.

21.10 Coyote Girls
Film. Comédie dramatique. EU. 2000. Réal. : David McNally. 1h55. Avec Piper Perabo. Une jeune provinciale, réservée mais volontaire, qui rêve de faire carrière dans la chanson, s'installe à New York, où elle espère enfin connaître le succès.

23.05 Enquête d'action. Magazine.

TMC

19.15 Quotidien. Inédit.

21.25 Le Hobbit : La désolation de Smaug
Film. Fantastique. EU/NZ. 2013. Réal. : Peter Jackson. 2h45. Avec Martin Freeman. Un hobbit affronte mille dangers et un dragon détenteur d'un trésor. Il s'empare d'un anneau de pouvoir détenu par une créature.

00.10 90' Enquêtes. Magazine.

France 5

20.04 C à vous la suite. Talk-show.

21.09 Le vrai visage des Vikings
Documentaire. Fra/Nor. 2022. Réal. : Alexis de Favitski. 1h33. En 2018, à Gjellestad, en Norvège, des archéologues font une découverte exceptionnelle : un navire funéraire viking de 20 mètres de long, vieux de 1200 ans.

22.42 C dans l'air. Magazine.

RMC Découverte

19.55 Wheeler Dealers France. Doc.

21.10 11 septembre 2001 : le jour où tout a basculé
Documentaire. EU. 2017. 1h40. Des témoins racontent les attentats du 11 septembre 2001 à New York, considérés comme la plus grande attaque terroriste de l'histoire des États-Unis.

22.50 Hors de contrôle. Documentaire. Réal. : Julien Balestier.

Histoire TV

20.20 Mystères d'archives. Doc.

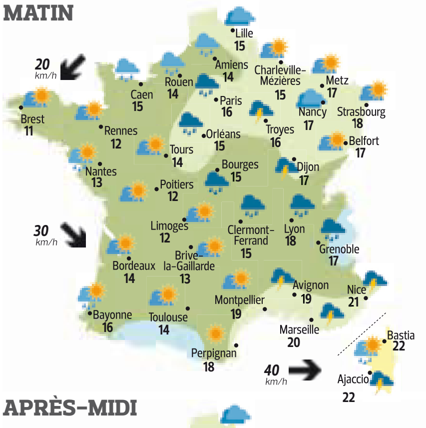
20.50 Titanic : le naufrage aurait-il pu être évité ?
Documentaire. Fra. 2023. Réal. : Simon Viguié. 1h10. 110 ans après, des scientifiques cherchent à comprendre les événements qui ont conduit à la perte du paquebot.

22.00 Venise : les défis hors normes des bâtisseurs. Documentaire.

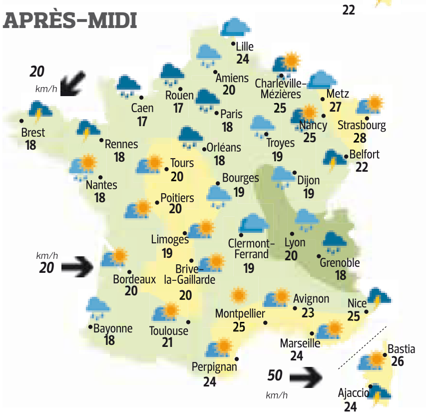
La chaîne météo

ÉPHÉMÉRIDE Ste-Raïssa
Soleil : Lever 07h14 – Coucher 20h23 – Premier croissant de Lune

MATIN



APRÈS-MIDI

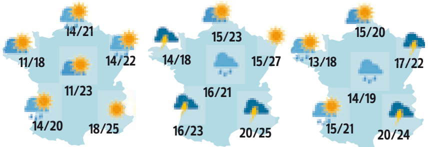


T (en °c) : <-10 à 0 | 0 à 10 | 10 à 20 | 20 à 30 | 30 à >40

LE TEMPS AILLEURS...

ALGER	23/28	AMSTERDAM	17/27	ATHÈNES	23/33
BARCELONE	19/25	BELGRADE	21/34	BERLIN	19/31
BERNE	17/20	BRUXELLES	15/25	BUDAPEST	19/31
COPENHAGUE	18/26	DUBLIN	12/16	LISBONNE	17/24
LONDRES	14/21	MADRID	15/25	PRAGUE	19/31
RABAT	18/25	ROME	22/27	TUNIS	26/33

VENDREDI / SAMEDI / DIMANCHE



MOTS FLÉCHÉS DU FIGARO N°3927

RCI JEUX

ATTACHA LE BATEAU – POIGNANT – INSURGÉS – FIDÈLE BREBIS – CAUSE – MONTAGNE EN FEU – EN CAS DE DÉGÂT DES OS – RÉCUSE – PLEINE DE GRAISSE – RECONNU VRAI – MINÉE, SAPÉE – NOM GAÉLIQUE D'UN PAYS D'EUROPE – PRIX DE STARS – RENVOYER POLIMENT – COMPOSANT DE DISSOLVANT – PÉRIODE D'ATTENTE – MOUETTES – PETITE ÉLUE – MÉTAL LÉGER – DÉLIVRÉ DU MAL – ÉLAGUÉ – PORT DE BELGIQUE – DE LA MUSIQUE – EXERCICES SCOLAIRES – ILS FONT DANS L'ORIGINAL – IMPAIR – AU TON CASSANT – RAUQUE – PROFONDE RÉFLEXION – ÉTUI À CRAYONS – MEUBLE D'ENTRÉE – GÉNISSE MYTHIQUE – SPHÈRE D'UN ASTRE – HABITUDES – RUINÉ – BOIS DES MAQUETTES – CHANTS ALLEMANDS – CABOCHE – FIN DE VERBE DU PREMIER GROUPE – C'EST D'ACCORD – PRÉNOM – PAS ÉCOSSAIS – FOULÉE – DÉTIENS EN MAINS PROPRES – IMMOBILISÉ – CERVIDÉ – CHÂTAIGNES DE MER – TRUAND – PRODUIT HALLUCINOGÈNE – TEXTILES – IL PRÉCÈDE *LIBITUM* OU *PATRES* – SIESTE ORIENTALE – ÉBÈNE VERTE – VÉGÉTAL D'AFRIQUE – VANITEUX – RÉGIME SOCIAL – ÉGAL – MAIGRE RESSOURCE À TOKYO – PRÉFÉRÉ ENCORE UNE FOIS – UN DES GRANDS LACS AMÉRICAINS – ARTICLE – TOUCHE DE CLAVIER – OUTIL DE DESSINATEUR – DÉCLIVITÉ – APPUYÉE SUR SON DERRIÈRE – LE PLUS FORT AUX DÉS – EST MISE EN GARDE – FORME POUR DE JOLIS YEUX – QUI NE PRÉSENTE AUCUNE DIFFICULTÉ – EXPRESSION D'UNE JEUNE VOLONTÉ – ARRIVÉ APRÈS AVOIR ÉTÉ ATTENDU – PROVISION DE BOUCHE – PAS TOUT À FAIT AU SUD

SOLUTION DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

■M■B■V■J■C■O■Y■R■T■N■R■M■R
PARESOLEIL■CAUTION■OBESITE
■YOLE■A■TAS■DAIM■TETE■ARIA
NON■CONFECTIONNER■DRESSE■R
■NRJ■ADAM■EOR■TUERIE■AS■IM
ENOUES■CSARDAS■RAIT■VIENNE
■ANNUITE■PIETES■LARCINS■OE
CINGLER■MIL■ENLAIDI■Z
■SELENITE■ECUEILS■COI
AERER■ARROSER■PIEGEUR

LE FIGARO

Cyril Jonard, champion sans le son et l'image



PAR
Solène Vary

À 48 ans, le judoka sourd et aveugle a déjà 13 titres mondiaux et un titre olympique. Il combat ce samedi à l'Arena Champ-de-Mars en catégorie non-voyants, espérant remporter l'or.



ALEXIS BOUERY

Atteint du syndrome d'Usher, qui l'a rendu sourd à la naissance et progressivement aveugle, Cyril Jonard va tenter de remporter un nouveau titre olympique le 7 septembre à Paris.

Cyril Jonard n'aura pas laissé notre collègue Bernard longtemps en paix. Une cigarette, une bière au restaurant et sa réputation est faite. *« Bernard, tu fumes ? Et tu veux du whisky dans le café ? »* Cyril Jonard ne voit pas et n'entend pas, mais il sait, en peu de temps, jauger son homme. Au restaurant Les Récollets, en centre-ville de Limoges, le patron, qui lui présente ses hommages, connaît déjà la commande de l'athlète (85 kg pour 1,72 m) : une assiette de pâtes. Généreuse, si possible. Même punition pour Jason, le coach de Cyril. Et une gamelle d'eau pour Pims, son chien guide. À deux mois des Jeux paralympiques – notre rencontre a eu lieu en juin dernier – l'équipe prend des forces.

Quand ils ne sont pas attablés, les trois athlètes circulent entre la salle de sport Basic-Fit de la zone industrielle, le dojo, le kiné et le pôle de cryothérapie. Dans une journée, ils quadrillent Limoges en voiture, et Cyril, siège passager, fait office de GPS : *« À droite au feu, première sortie du rond-point, par-là, c'est ma maison ! »* Il connaît par cœur le plan de circulation de sa ville. Réminiscence du temps où il voyait. Le syndrome d'Usher, maladie génétique rare dont il est atteint, l'a rendu sourd dès la naissance, puis lui a fait perdre progressivement la vue. Depuis quelques années, il est dans le noir complet. Pour communiquer, Jason « signe » dans la paume de la main de Cyril : une méthode singulière qu'ils ont mise en œuvre récemment et qui leur permet de tout se dire, ou presque.

Enfant, Cyril est très vif et fou de sport. Monique et Jacques, ses parents, l'inscrivent partout où ils peuvent. À 13 ans, il doit déjà arrêter le tennis, ne voyant plus la balle. Et le football à 23, pour la même raison. *« J'étais très triste »*, nous raconte-t-il, de sa diction saccadée. Monique se souvient qu'il a toujours été difficile de lui faire admettre ses limites. *« Il était tellement entreprenant, il voulait tout faire, même du ski, quitte à rentrer dans les gens parce qu'il ne voyait déjà plus très bien. »* Le judo a, selon elle, été sa plus grande chance. Elle ne se montrait pas si confiante en 1995 quand il a décidé de partir tout seul pour un championnat du monde pour malentendants à Miami. *« Mais, que voulez-vous, il ne pouvait jamais rester les bras croisés. »* Dans sa vingtaine, il collectionne les médailles aux championnats du monde et d'Europe, essentiellement chez les non-voyants et aux Deaflympics (les Jeux olympiques des personnes sourdes). Il totalise treize titres mondiaux. Deux de plus que Teddy Riner, qu'il a un jour réussi à plaquer au sol sur un o-goshi (un mouvement de hanche emblématique du judo). Précision : c'était en dehors du combat et par surprise… On vous avait prévenu : Cyril est blagueur. Et combatif, au-delà du raisonnable.

> **« Il était t ellement entreprenant, il voulait tout faire, même du ski, quitte à rentrer dans les gens parce qu'il ne voyait déjà plus très bien »**
>
> **La mère de Cyril Jonard**

Antoine, son kiné, connaît le personnage depuis quelques années. *« Il n'est jamais dans la retenue, il se donne à 120 %, mais il a des capacités physiologiques hors norme et une résistance à la douleur très haute. S'il se plaint, c'est qu'il y a vraiment quelque chose ! »* Quand il va en séance de cryothérapie, Cyril entre dans des cabines à – 90 °C pendant six minutes trente. *« Quasiment personne ne reste aussi longtemps à une température si basse, lui, c'est vraiment un client particulier »*, commente le patron, fier d'accueillir dans son entreprise la star de Limoges et les journalistes qui le poursuivent. Un *« dur au mal »*, comme le décrit Jason. Lui qui subit des dizaines d'ippons (action décisive obtenue soit en projetant son adversaire sur le dos avec force et vitesse, soit en lui appliquant une technique de contrôle au sol) par entraînement connaît la férocité de son camarade, sans pitié pour lui-même, encore plus que son adversaire. Dans sa jeunesse, il brillait dans la pratique de l'uchi-mata (le fauchage par l'intérieur de la cuisse), nous explique Kevin Cao, journaliste au *Populaire du centre*, ayant consacré deux livres à l'athlète limougeaud. *« C'était sa "spéciale", il avait même intitulé son adresse mail, cyril.uchimata@gmail.com. »* Aujourd'hui, toujours aussi puissant mais plus âgé et donc expérimenté, *« il est devenu imparable au sol avec une grande palette de techniques »*. Ainsi, pour le judoka, l'évidence est là : *« Je vais gagner la médaille d'or à Paris ! »*

À la maison, Cyril ne relâche pas la pression. Il a rencontré son épouse, Cécilia, d'origine japonaise et portugaise, en 2006 au Brésil, alors qu'elle était bénévole pour l'équipe de judokas sourds brésiliens. D'après certaines sources, il l'aurait fait attendre. *« À l'époque, il virevoltait »*, se souvient sa mère. Il décide malgré tout de retourner la voir au Brésil. Puis c'est elle qui finit par s'installer en Haute-Vienne. En 2013, le couple donne naissance à Athéna – référence aux Jeux d'Athènes de 2004, où Cyril remporte sa première médaille paralympique, catégorie non-voyants –, et à un garçon, Naoki, quelques années plus tard. Les deux enfants ont appris la langue des signes en même temps que le français. *« Avec eux, c'est un papa poule : il a toujours changé les couches, donné le biberon, il emmène chaque jour les enfants à l'école, chez le médecin… »*, raconte Cécilia. S'ils entament une semaine importante, Athéna entre en sixième, et Naoki en CP, toute la famille Jonard prendra la route pour Paris demain, vendredi. Pour assister aux derniers Jeux de leur père ? *« En 2016, à Rio, j'avais écrit dans un article que c'était certainement ses dernières Olympiades, il avait été très vexé !*, se rappelle Kevin Cao, amer. *Et, à 48 ans, il est encore au plus haut niveau. Avec Cyril, on ne peut jamais être sûr de rien ! »* On se gardera donc ici de tout pronostic. À la fin de notre journée à Limoges, alors que l'on commande un taxi depuis le dojo pour rejoindre la gare, Jason révèle la machination. *« Un taxi, Bernard ? Mais t'es un feignant ! »*, s'écrie Cyril. ■



UN DERNIER MOT

Par Étienne de Montety

Massif (ma-sif) adj.

Projet d'un homme qui veut jouer un rôle central.

Édouard Philippe a annoncé sa candidature et promis un plan massif.
Le mot vient du verbe grec *massein*, qui signifie pétrir.
Une telle annonce a fait l'effet peut-être pas d'une bombe mais au moins d'un coup de massue dans l'incertitude politique actuelle.
Si l'ancien premier ministre promet du massif, c'est qu'il sait que l'accès à l'Élysée se fait, aussi étrange que cela puisse paraître, par une route de montagne.
On n'ose croire qu'un homme aussi expérimenté s'imagine qu'une démarche comme la sienne sera reçue par des brassées de fleurs – un massif.
Cette annonce a le mérite de fixer les choses : en politique comme ailleurs, homme qui roule n'amasse rien.
Ses opposants s'étonnent d'une telle annonce alors que la France est sans gouvernement : il est à la masse, pensent déjà certains.
Lui, son objectif est clair : soulever un espoir, une levée à l'heure où nombre de ses collègues n'inspirent guère.
Et ensuite, obtenir des Français une adhésion, un oui franc qui, il l'espère, pourra lui aussi aller jusqu'au massif. ■

jeudi 5 septembre 2024 LE FIGARO – N° 24893 – Cahier N° 4 – Ne peut être vendu séparément – www.lefigaro.fr

LE FIGARO littéraire



MAYLIS DE KERANGAL

LA ROMANCIÈRE ET SES FANTÔMES AU HAVRE PAGE 2



STEFAN ZWEIG

CLÉMENCE BOULOUQUE ET SÉBASTIEN LAPAQUE IMAGINENT SES CONVERSATIONS AVEC BERNANOS, FREUD ET DALI. PAGE 8



Les nouveaux visages de la rentrée

FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO ; FRANCESCA MANTOVANI/ÉDITIONS GALLIMARD ; WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM/BRIDGEMAN IMAGES

DOSSIER 69 premiers romans paraissent ces jours-ci. Notre sélection des auteurs à découvrir. PAGES 4 ET 5

La promesse d'Aube

Elle s'appelle Faj, « Aube » en français. Dans son enfance, elle a réchappé d'un massacre et de l'égorgement qui faillit lui être fatal. Elle en garde une plaie ouverte et une canule. Ce stigmate est un souvenir douloureux de la violence qui ravagea l'Algérie dans les années 1990. *« Je cache l'histoire d'une guerre entière, inscrite sur ma peau depuis que je suis enfant. Ceux qui savent lire comprendront en croisant le scandale de mes yeux et la monstruosité de mon sourire. »*

Aube est enceinte de Houri, c'est à elle que la jeune mère privée de voix s'adresse, au long de ce roman qui porte son prénom ; les houris, ce sont les femmes promises par le Coran aux fidèles qui accéderont au paradis. Mais, en fait de paradis, Aube va raconter à l'enfant à naître les années d'enfer qu'a connues le pays. Son récit est la promesse d'un nouveau matin pour l'Algérie.

À Oran, elle a tenu un salon de coiffure, en face de la mosquée. Chez elle, les femmes venaient se faire belles. Elles étaient heureuses d'échapper au regard et au jugement des hommes. Elles discutaient entre elles, et leur babil joyeux pouvait couvrir la voix impérieuse du muezzin. Salon de coiffure contre mosquée, on ne saurait mieux résumer l'opposition des sexes instaurée dans certaines villes d'Algérie. Le face-à-face symbolique est l'un des temps forts du roman de Daoud.

Aube est-elle l'unique héroïne de *Houris* ? S'invite aussi Aissa Guerdi, un chauffeur qui l'a prise à bord de son taxi et prend le relais de la narration. Lui aussi est le rescapé d'une tuerie. Il suffit qu'elle lui donne un chiffre, il le rattache à un massacre dont il connaît le lieu,



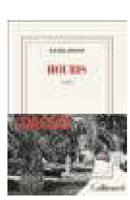
LA CHRONIQUE
d'Étienne de Montety

la date et le nombre des morts. La litanie des martyrs est effrayante. Pourquoi a-t-il survécu ? Pour qu'il raconte, *Inch'Allah*.

L'échoppe de Guerdi, libraire à ses heures, s'appelle El Houria. Depuis la mainmise des barbus sur les esprits, il est contraint d'éditer et de vendre des livres pieux ou de cuisine. La femme et le libraire sont deux versants d'une même obligation de témoigner contre l'horreur. Des paroles recueillies, dans le village natal d'Aube, à Had Chekala (Ouarsenis), où on la prend pour une journaliste, viennent étoffer l'histoire. Autre propos, même effroi – celui des jeunes filles enlevées pour être mariées aux terroristes fait frémir.

Kamel Daoud est devenu une des voix majeures de l'Algérie contemporaine ; par ses livres (le magistral *Meursault contre-enquête*), et par ses prises de position. Sa parole a un objet : relever le paradoxe du pouvoir algérien. Ce dernier a décidé d'étouffer ce qui s'était passé durant la décennie 1990-2000, dont tout le monde a souffert, et d'attiser les blessures de la guerre d'indépendance, temps que de moins en moins de gens ont connu, mais qui est omniprésent dans les discours officiels.

Son roman est un long chant polyphonique. Le rythme est varié, le propos foisonnant, désordonné, fait de bribes, comme une conversation, avec des confidences, des digressions et des éclats de voix. Les tons se mêlent, les mots fusent, les temps se brouillent. C'est le même récit d'un peuple et d'une histoire.



HOURIS
De Kamel Daoud, Gallimard, 415 p., 23 €.

Les amateurs de lignes à la française, comme les jardins du même nom, renâcleront peut-être. Le livre de Daoud a la force d'un oued en crue après un terrible orage nommé guerre civile. Impétueux, imprévisible, fascinant, il emporte tout sur son passage. ■

Retour au Havre

MAYLIS DE KERANGAL

La romancière immerge ses personnages dans la ville où elle a grandi. Beau, fort et émouvant.

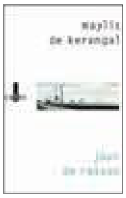
Par Patrick Grainville*


Le Havre, avec l'architecture iconique d'après-guerre d'Auguste Perret.

GILLES TARGAT/PHOTO12 VIA AFP

Maylis de Kerangal déclenche sa course in petto, tel un polar ou un déclic de Kodak. La narratrice reçoit un message d'un flic qui la convoque au Havre, ville de son père, pilote du port, et de sa jeunesse. Celle aussi de l'auteur, Maylis. Un homme a été retrouvé mort sur la plage à côté de la digue nord. L'homme de la digue nord aurait pu être le titre, malgré sa forte consonance avec un roman chinois de Duras. Or l'inconnu avait écrit sur un ticket de cinéma le numéro de téléphone de l'intéressée. On montre à la narratrice des photos du mort qui ne lui disent rien. Il a été probablement assassiné dans le cadre d'un trafic de drogue dont Le Havre est devenu une plaque tournante à travers le ballet des conteneurs. Le Havre, la figure emblématique et profonde du roman.

Comme Maylis, je ne suis pas objectif avec Le Havre, c'est la ville où ma propre mère est née et dont je contemplais, pendant toute ma jeunesse, de Villerville, sur la rive d'en face, le profil allongé sur la mer, à l'embouchure de l'estuaire de la Seine. Avec Duras, encore elle, on observait, de Villerville, l'estuaire et la vue du Havre qu'elle adorait. Elle prétendait que l'estuaire était beau comme le Mékong!



JOUR DE RESSAC
De Maylis de Kerangal, Verticales, 256 p., 21 €.

Le Havre mon amour

Le Havre offre le mouvement de la mer et de la vague comme celle de Courbet. Géricault vint au Havre voir la mer pour peindre celle du *Radeau de la Méduse*. Maylis de Kerangal décrit les couleurs du flot avec une incroyable palette de nuances, sans oublier une floraison de galets baroques. Le vent du Havre, l'architecture iconique de Perret, mais aussi Le Havre des passages. Dans ma jeunesse, sans doute comme dans celle de Maylis, j'ai entendu mon père évoquer Le Havre d'antan, de l'effervescence merveilleuse, Le Havre des coloris, Le Havre de Monet. Rasé par la guerre. Et la romancière ramène tout Le Havre dans son chalut affectif, la ville à l'horizontale et en épaisseur.

Le vieux Havre bombardé, la cité fossile sous les strates. Le bombardement par les Anglais est un morceau de vérité et de bravoure. Tous les états, les éclats et le gris moiré d'une ville d'un premier amour. Le Havre mon amour. La narratrice mène l'enquête pour elle-même, de façon intuitive. Elle interroge le type à la pelleteuse qui a retrouvé le corps, la caissière du ticket de cinéma. Elle retrouve la sœur de son amie d'enfance qui fait transiter des Ukrainiennes de Kharkiv et leurs récits. Tous les souvenirs de sa jeunesse havraise affluent.

Maylis va dénouer l'histoire du mort, en laissant planer l'aura d'un doute.

Un roman de Maylis de Kerangal évolue en rosace, en ricochets, en ondes d'échos sans oublier jamais, ici, l'intrigue du polar existentiel. L'instant proustien contient tout, à la manière du fameux flux de conscience qui a tant fasciné Virginia Woolf, Faulkner ou Claude Simon. Les objets, les sensations, les sentiments, les souvenirs, les pensées, tout vient en même temps, dans un simultanéisme où on est loin de se perdre. Tant l'émotion de Maylis nous guide, nous plonge sur un terrain de reconnaissance du passé, de nos villes, de nos amours, de nos oublis. On est au Havre, le long d'une seule journée hantée, anxieuse, qui rompt avec le temps et pourtant le retrouve dans le vent de mer et les rafales de mouettes, âmes de la ville.

Maylis de Kerangal nous fait grâce du réalisme factuel, du document vériste, de l'autobiographie trop littérale. Elle joue de tous les miroitements des choses, du moi et du temps. Avec vigueur, une superbe présence en prose. Vous verrez quand, soudain, le nom d'un certain Craven revient, dans une salle de bains…

La plénitude d'un talent singulier, c'est beau, c'est fort, c'est émouvant, pour tout lecteur qui aime l'art d'écrire la vraie vie. ■

** De l'Académie française.*

Le temps des copains

PHILIPPE RIDET

Un été pendant les années 1980 dans une petite ville française. Une bande de garçons s'amuse pour éviter de réfléchir à l'avenir.

Laurence Caracalla

BANDE DE HÉROS
De Philippe Ridet, Les Équateurs, 208 p., 20 €.

Les jeunes gens des petites villes françaises s'ennuient ferme. Toujours le sentiment de tourner en rond, de passer à côté de sa vie. Déjà, dans *Les Amis de passage*, Philippe Ridet nous plongeait dans l'atmosphère de ces communes sans attrait, tristes comme un jour sans pain.

C'est aussi le décor de ce nouveau roman : nous sommes dans les années 1980, les héros ont une vingtaine d'années, trop vieux pour ne pas songer à l'avenir, trop jeunes pour en avoir tout à fait envie. Ici, tout le monde connaît ces fils de petits-bourgeois qui semblent ne pas vouloir quitter l'adolescence.

Les parents de Jean-Denis partis en vacances, les copains investissent la maison familiale, c'est l'été, il fait chaud, ils s'abandonnent encore un peu à la nonchalance. Certains boivent plus que de raison, d'autres fument trop, draguent sans grand enthousiasme ou s'y prennent très mal, tous traînent une certaine frustration, fuient sans doute les idées noires, tentent de ralentir le temps qui passe.

Leur priorité ? Être ensemble, échapper à la solitude, appartenir à un groupe et pas n'importe lequel. Car, s'ils ne connaissent rien de la vie, ils se croient au-dessus du lot, et leur douce arrogance fait sourire. Walter, Ponthus, Alain et Jean-Denis ont un signe de ralliement : ils citent crânement les dialogues de *La Maman et la Putain*, ce film culte, où les comédiens arpentent un Paris irréel et inaccessible. Mais ils sont des gamins de province et, quoi qu'il advienne, ils pressentent qu'ils le resteront.

« *Notre jeunesse filait à toute allure* », se souvient l'un d'eux. Il faut se dépêcher de faire un choix : partir ou rester ? S'aventurer vers l'inconnu quitte à se casser les dents ou demeurer tranquillement chez les siens ? Et si on prolongeait encore un peu les soirées d'ivresse ?

Philippe Ridet pose sur ses personnages un regard tendre, mais ne s'en laisse pas conter. Il les regarde rire, hésiter, grandir et perdre de vue leurs idéaux. Certains rentreront dans le rang, prendront sans rechigner la route qui leur était tracée, d'autres partiront en voyage, mais ne verront rien du monde, d'autres encore tomberont amoureux et se comporteront comme des goujats. Non, ils ne seront pas des hommes aussi invincibles qu'ils l'espéraient, leurs rêves resteront à l'état de rêves, leurs ambitions aussi. Comme il est doux d'avoir 20 ans et de croire encore à l'avenir, comme, devenus adultes, il est difficile de se rendre à l'évidence : on n'a pas raté sa vie, mais on a choisi le chemin le moins escarpé.

Ils ne sont pas meilleurs, pas pires que les autres. Des garçons ni provocateurs ni rebelles, mais secrets et pudiques, incapables d'avouer leurs doutes et leurs angoisses

Si ce texte touche autant, c'est parce qu'il est aussi réaliste qu'universel. Chacun se reconnaîtra dans l'un de ces personnages. Ils ne sont pas meilleurs, pas pires que les autres. Des garçons ni provocateurs ni rebelles, mais secrets et pudiques, incapables d'avouer leurs doutes et leurs angoisses. Un jour, ils auront 60 ans et ne connaîtront plus jamais le miracle de l'amitié. Mais ils savent une chose : elle a existé. C'est même cette ville, familière mais sans âme, qui se chargera de le leur rappeler. ■

La vieille dame et le brigand magnifique

CLAUDIE HUNZINGER

Comme Duras et Yourcenar, tombées amoureuses d'un jeune homme dans leurs dernières années, la romancière cède à une folle passion.

Isabelle Spaak



IL NEIGE SUR LE PIANISTE
De Claudie Hunzinger, Grasset, 224 p., 19,50 €.

Après *Un chien à ma table* (prix Femina 2022), roman d'une beauté inouïe sur l'arrivée d'une petite chienne blessée et famélique dans son quotidien, c'est un renard malade et affamé qui échoue cette fois sur le pas de la porte de Claudie Hunzinger.

Le renardeau est quasi aveugle. L'écrivain, qui vit au milieu des bois, le nourrit et le soigne avec mille précautions tout en prenant garde d'éviter qu'il ne devienne « sa chose ». Ni seigneur, ni maître, ni servitude volontaire. Grâce à « *l'amour délié* » que sa mère entretenait avec ses enfants, Claudie Hunzinger a appris à vénérer la liberté de chacun. Même si elle n'est pas à une contradiction près, comme on le découvrira ici. Car, si la relation avec « *son petit fiancé sauvage* » se construit au gré de mets de plus en plus raffinés que l'écrivain dispose sur ses plus jolies assiettes anciennes dressées à même le sol gelé devant chez elle de façon à pouvoir observer en cachette le petit animal, l'écrivain développe une relation épistolaire avec un « *pianiste apatride* » de réputation internationale. Elle a appris son existence via une dénommée Ysé, l'une de ses plus fidèles lectrices qui lui raconte la passion chaste qu'elle voue au virtuose.

Que s'est-il passé dans la tête et le cœur de Claudie Hunzinger pour qu'elle piétine les sentiments de sa lectrice ? L'écrivain s'arrange pour attirer le spécialiste de Bach chez elle et lui fait le coup de la panne. Sous prétexte d'une tempête de neige et des batteries à plat de sa voiture, elle boucle ce « *brigand magnifique* » dans sa maison biscornue.

Son but ? Observer le jeune homme en cachette. « Prends des notes. File et te faufile », se persuade-t-elle sachant que cet amour - fût-il platonique - est sans doute le dernier

Comme avec le petit renard, des habitudes s'installent entre l'écrivain et son captif. Elle le nourrit, lui parle, écoute le bruit de ses pas au plafond et le bal de ses doigts sur le Steinway abandonné dans le grenier, se balade avec lui dans la forêt. Et, chaque soir, lui verse une tisane qui l'endort profondément.

Son but ? Observer le jeune homme en cachette. « *Prends des notes. File et te faufile* », se persuade-t-elle sachant que cet amour – fût-il platonique – est sans doute le dernier. Les pages où la vieille dame indigne mais amoureuse d'un idéal n'ose toucher ce corps nu abandonné et à sa merci sont parmi les plus belles de ce texte qui en compte beaucoup.

À quelles extrémités peut conduire la perspective de « *ces jamais plus qui remontent on ne sait pas d'où* » ? C'est le sujet de cette toccata d'une grâce et d'une honnêteté absolues. Y compris sur les « *bassesses* » et trahisons qu'une femme « *ensauvagée* » et plus si jeune que ça commet pour connaître un tel enchantement. ■

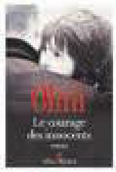
Les enfants de l'infortune

VÉRONIQUE OLMI

Un magnifique roman sur l'enfance saccagée, en France et en Ukraine.

Mohammed Aïssaoui


Des enfants à un poste de contrôle abandonné, à Kherson (Ukraine), en novembre 2022.
BERNAT ARMANGUE/AP


LE COURAGE DES INNOCENTS
De Véronique Olmi, Albin Michel, 284 p., 21,90 €.

Il y a chez Véronique Olmi comme une obsession de justice, une âme révoltée dès que l'on touche aux enfants de l'infortune et aux cœurs abîmés par le sort. On se souvient de *Bakhita* au destin extraordinaire, qui était, en fait, déjà l'histoire d'une enfant : née au Darfour au XIXe siècle, enlevée par des négriers à l'âge de 7 ans, revendue sur un marché aux esclaves, rachetée par le consul d'Italie, devenue religieuse, puis sainte. *Le Gosse*, paru en 2022, racontait l'histoire d'un gamin né en 1919, dont la vie vole en éclats et se retrouve à 8 ans à l'Assistance publique. Comme si Véronique Olmi creusait un sillon, son nouveau titre, *Le Courage des innocents* est une sorte de suite - en tout cas, c'est la suite d'une œuvre profonde, pensée. Cette fois, on se retrouve dans notre époque. Ben est un jeune rêveur qui ne veut pas de la vie qu'on lui impose, anticonventionnel - il refuse le portable, n'a pas vraiment de lieu où s'installer -, il appartient à un groupe d'activistes utopistes. En plus de quelques actions ici où là et de petits boulots, il a un but plus important que tout : retrouver son petit frère, Jimmy. Il refuse l'expression *« demi-frère »*, parce qu'ils n'ont pas le même père, il dit même *« mon fils-frère »* parce qu'il a treize ans de plus et qu'il se sent responsable. Mais il l'a perdu de vue après la mort de leur mère et après que Jimmy a été retiré de la garde de son père. Commence alors un road-movie qui nous emmène de foyers pour enfants en familles d'accueil, dans un monde opaque : l'aide sociale à l'enfance.

Butin de guerre

Véronique Olmi s'empare de cet univers mystérieux et cruel, et nous donne à le voir de près, presque de l'intérieur. N'était-ce le sujet, on écrirait qu'elle en a fait un beau roman d'aventures qui va vite, très vite, le cœur battant, comme la rage de Ben, qui se sent telle *« une boule de feu lancée à mille à l'heure »*. Les « scènes » où Ben réussit à s'introduire en tant que « veilleur de nuit » dans le foyer où se trouve son petit frère sont magnifiques - et irrespirables, par moments. Elles décrivent mieux que les meilleurs essais ce qui s'y passe. La dimension collective du combat est mise en avant, comme lorsque Ben *« comprend que son frère représente tous les frères, ceux de la marge et des bas-côtés, les enfants du manque et de l'infortune »*. Ou *« les enfants de la malchance »*.

Et puis, page 113, le roman change de décor, et de période : se glisse une ellipse de dix années. Ben livre désormais des cartons de médicaments destinés à l'Ukraine, à Lviv -, dans ces pages, on apprend en quelques lignes le sort de son petit frère et de son beau-père. Presque sur un coup de tête, Ben prend le bus qui va l'emmener, après un long périple dans le pays en guerre, et plus particulièrement à Kherson, là où les médicaments sont aussi importants que l'eau. Dans cette partie plus politique, on découvre tout un pan méconnu de cette guerre pourtant médiatisée : l'incroyable déportation d'enfants ukrainiens par les Russes, qui se servent dans les foyers d'orphelinats comme d'un butin de guerre. Ils seraient 40 000 enfants à être victimes de ce système.

Les romans de Véronique Olmi nous apprennent toujours beaucoup sur notre monde, sur ce qui se passe près de chez nous - c'est déjà beaucoup, mais c'est la dimension psychologique, intérieure, du texte qui est d'une force inouïe. ■

« Il suffirait de presque rien »

JEAN-PIERRE MONTAL

Florence, 72 ans, et Pierre, 48, se rencontrent autour de leur film fétiche. De l'amour à l'écran à l'amour réel, il n'y a qu'un pas mais mille obstacles. Brillant.

Par Alice Ferney

Voilà un roman de forme parfaite, dans la grande tradition française de la concision brillante et de l'étude des sentiments. L'expression est juste, sans esbroufe, le mot précis à la bonne place, la phrase légère vous entraîne avec rectitude. Dépouillé, *La Face nord* ne manque ni de beauté, ni de vérité, ni de finesse, ni d'émotion. Resserré, *La Face nord* ne rate ni les élans, ni les déceptions, ni l'espérance, ni ce qui pèse et tranche jusqu'à nous emplir de mélancolie. Jean-Pierre Montal, dont la vision de la vie renforce l'art d'écrire, possède cette qualité du romancier qui s'échappe et devient un autre, capable de changer de sexe, d'avoir tous les âges, de voir par plusieurs yeux et de circuler dans l'enchaînement des époques.

De la rencontre à la décision finale, rien ne sonne faux dans l'aventure sentimentale de Florence Martel et Pierre Varlin (double fictionnel du romancier, héros déjà dans *Les Leçons du vertige*). Elle a 72 ans, lui 48. Serge Reggiani l'a chanté, *« Il suffirait de presque rien, / Peut-être dix années de moins »*. Jean-Pierre Montal écrit l'obstacle, l'amour et l'âge, l'écart générationnel. Le plus âgé des amants a déjà vécu ce que l'autre découvre, peut-être a-t-il été lui-même l'amant trop jeune dans une histoire ancienne. Ainsi Florence a-t-elle un passé plus lointain, des engagements d'autrefois, que le lecteur découvrira dans la troisième partie du roman. Célibataire sans enfant, Pierre ressent un regret du monde tel qu'il est et possède ses méthodes personnelles pour y faire face. Jean-Pierre Montal écrit le côtoiement de ces deux-là, avec une sensibilité à ce qui s'échange vraiment. L'amour physique aura cinq magnifiques lignes qui ne sont pas physiques.

Lucidité moqueuse

Pierre et Florence se rencontrent parce qu'ils sont l'un et l'autre assidus à revoir le même film : *Elle et Lui* de Leo McCarey (avec Cary Grant et Deborah Kerr dans sa version de 1957, Irene Dunne et Charles Boyer dans celle de 1939). Cinéphile, le romancier propose le contrepoint d'une œuvre qu'il admire, une autre histoire d'amour, un autre obstacle et le temps, une fois encore. Il y a là comme une mise en abyme qui fait miroiter toutes les facettes du sujet. Par sa composition subtile qui enchâsse et juxtapose, dans une narration à plusieurs voix (toutes différentes), *La Face nord* offre au lecteur les nuances d'un amour présent, d'un amour passé, d'un amour à l'écran. Le passé vient expliquer le présent, la fiction l'accompagne. On se sépare pour les mêmes raisons qu'on s'était allié ; la solitude fait peur à ceux qui la voient bien plus qu'à ceux qui la vivent, *« les habitudes sont des alliées sûres »*.


LA FACE NORD
De Jean-Pierre Montal, Séguier, 151 p., 19 €.

Semant les sentences brèves dont la vérité gifle, l'auteur révèle sa fibre moraliste. Il épingle avec une lucidité moqueuse les stéréotypes de notre époque, traque en chacun *« le connard intérieur »*. Refermant le livre, on pense au Chardonne des *Romanesques*, à Emmanuel Bove, et, plus près de nous, au meilleur de Françoise Sagan. Quelques pages et le charme opère. À l'heure où les prédateurs sont confondus, et invisibles les femmes de plus de 50 ans, cette attraction amoureuse racontée sans niaiserie touche et fait espérer autant que désespérer. ■

Alice Develey
L'explosion d'une étoile

Isabelle Spaak

Alice a 14 ans. Comme tous les enfants de son âge, elle a faim de tout. Bourrée de contradictions, elle s'habille en gothique mais rêve des cheveux blonds et des cols Claudine de sa meilleure amie. Première en maths, elle préfère le français. Passionnée de cuisine, elle prépare des repas pantagruéliques pour son frère Armand et leur mère sans rien ingurgiter elle-même. Excepté, parfois, quelques quartiers de pomme. Et encore. Chaque fois qu'elle avale, le décompte des calories s'enclenche. Alice se fait harponner par Sissi, l'une des – terrifiantes – voix intérieures qui régissent sa vie. Les insultes de Sissi pleuvent : grosse vache, grosse truie ! La balance, elle aussi, parle, 36 kg pour 1,64 m. Alice est hospitalisée de force. C'était il y a seize ans. On aimerait croire que c'était il y en a plus de mille. Il y a de ces histoires vraies qui signent l'entrée en littérature de leur auteur par la grande porte. Avec *Tombée du ciel*, Alice Develey, journaliste au *Figaro littéraire*, fait partie de cette catégorie. À partir de ses souvenirs reconstitués – certains si *« innommables »* qu'elle nous les épargne –, elle signe l'un de ces uppercuts littéraires qui fera date. Cocktail médicamenteux, gavage forcé, épisode de contention, pose d'une sonde, brutalité de l'équipe soignante, sentiment d'abandon, rien ne lui est épargné durant son séjour dans une unité pédiatrique puis psychiatrique. *« J'ai tout perdu, je le sens. En entrant ici, (…) je suis devenue une enfant d'aquarium. »* En retour, elle ne nous épargne rien. Odeurs, pourriture, ruses, désespoir, tentatives de suicide. Il est temps que *« ceux-du-dehors »* sachent ce que peuvent endurer *« ceux-du-dedans »*. Les mots bien propres bien mignons bien lisses ne sont pas le genre d'Alice. *« Je viens de me relire. Mon cahier à la gueule d'un essuie-tout… J'ai pas envie d'embellir la réalité. Je veux dire la saleté pour la saleté… »* Néanmoins, la narratrice s'interroge. Faut-il tout dire ? Réarranger la réalité ? La lecture est âpre – pour le moins – mais la primo-romancière sait aussi se montrer tendre envers ses personnages. Et même pédagogue quand il s'agit de démonter les mécanismes mortifères de l'anorexie. Elle honore surtout la promesse faite à tous ces *« oiseaux tombés du ciel »* comme elle et qui lui ont fait promettre de tout raconter de ce qu'elles avaient partagé durant leur enfermement. *« C'est pour ça qu'on t'aime Alice, tu traduis ta violence en poésie. »* On ne saurait mieux dire de cette promesse si magistralement honorée. ■



TOMBÉE DU CIEL
D'Alice Develey,
L'Iconoclaste,
400 p., 20,90 €.



Alice Develey



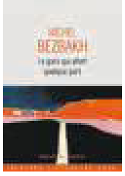
Michel Bezbakh

Michel Bezbakh
Le grand départ

Alexandre Fillon

Le narrateur du percutant coup d'essai de Michel Bezbakh est du genre gouailleur. L'homme qui parle ici sans relâche a 45 ans depuis six mois. Le moment est venu, dit-il, de regarder enfin la vérité en face. Et de se lancer dans le voyage de sa vie. Un matin, le voilà donc qui prend ses affaires, ferme la porte de chez lui et s'installe derrière le volant d'une 207 blanche. Automobile dont il indique qu'elle n'est pas de toute première main. S'il ne divulgue pas sa destination, monsieur précise qu'elle se trouve à une heure quarante-huit de route selon le GPS. Cela lui laisse amplement le temps de râler, de se raconter et de laisser les souvenirs jaillirent.

Jadis, il a été un enfant heureux et équilibré, avec un frère aîné, un père taiseux et une mère bavarde – on comprend vite de qui il tient. Devenu adulte, le conducteur anonyme de la voiture a eu un fils avec Clara, qu'il aimait *« comme un dingue »*. Au *« gamin »*, dont on apprendra seulement tardivement le prénom, ils ont fait regarder des dessins animés de Walt Disney. *Le Livre de la jungle* et les tribulations de Mowgli ont obtenu un franc succès, celles de *Cendrillon*, aussi. Au point que le petit parade depuis avec un pyjama à l'effigie de la blonde héroïne acheté par sa mère dans la galerie marchande. La pomme de discorde, le sujet d'une bonne dispute de couple, avec le ton qui monte et les grands mots employés. Le début de la dégringolade…



LE GARS QUI ALLAIT QUELQUE PART
De Michel Bezbakh,
Buchet-Chastel,
144 p., 17,50 €.

Cerveau à plein régime

Chemin faisant, à mesure que les kilomètres défilent sur l'autoroute, les idées noires remontent à la surface. S'arrêter pour une pause cigarette et un petit encas pourrait aider à remettre les pendules à l'heure. Mais, même en dégustant une côtelette, le cerveau continue de fonctionner à plein régime…

Michel Bezbakh maîtrise impeccablement la langue orale, dont il tire le meilleur parti. Le monologue intérieur de son tempétueux personnage peut se faire cru, drôle ou touchant à mesure qu'il évoque des étreintes fougueuses, une brève expérience de footballeur, un séjour au camping ou ses interrogations de père perdu face à son fils. *L'Homme qui allait quelque part* est bien plus qu'une belle promesse. ■

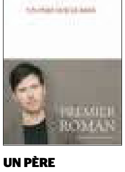
8 auteurs
DOSSIER La rentrée littéraire est

Damien Lecamp
Son fils, sa bataille

Mohammed Aïssaoui

Il y a une émotion à découvrir un premier texte si bien écrit : un style. Un bonheur de lecture, d'autant que le sujet abordé avait tout d'un piège. Ainsi, Damien Lecamp raconte-t-il l'histoire d'un père qui se bat pour pouvoir revoir Gabriel, son fils de 3 ans, que sa mère a emmené – pour ne pas dire enlevé – en Suisse, à Lausanne, à la suite de leur séparation. C'est l'homme qui est le narrateur de ce récit. On vit le conflit de son point de vue. La guerre fait rage entre les ex. Tous les coups sont permis.

Damien Lecamp bâtit un récit qui, malgré une situation devenue hélas banale, est tout plein de suspense, de doutes, d'exaltations aussi, et même, par moments, de distance et de légèreté. Sur ce plan également, *Un père sur le banc* est une réussite. On comprend pourquoi cet auteur sait si bien écrire : il a prêté sa plume aux « Guignols de l'info » et à de grands humoristes – la plus exigeante des écoles d'écriture.



UN PÈRE SUR LE BANC
De Damien Lecamp,
Éditions Léo Scheer,
184 p., 20 €.

Désir essentiel

Il faut le souligner : l'écrivain évite un autre piège, bien plus pernicieux. À aucun moment, il ne fait quelque éloge du patriarcat ni ne se plaint du mouvement #MeToo. Son combat n'est pas contre les femmes, mais un désir essentiel de voir son enfant. Et, question défense, le graphiste free-lance n'est pas très doué : il prend une avocate expérimentée mais sourde ! Son appareil auditif ne fonctionne pas toujours bien… Sans doute le moment le plus fort – et il y en a beaucoup – est la plainte pour violences physiques portée par son ex-compagne à quelques semaines de l'audience, quand cette dernière sent qu'il faudrait peut-être laisser au père la possibilité de voir son fils. En Suisse, elle a réussi à faire changer le nom de famille du petit garçon pour qu'il porte uniquement le sien… On le sait, dans ce genre d'affaires, *« le temps de la justice n'est pas celui des justiciables »*. On en oublierait le personnage principal : l'enfant, l'innocence de Gabriel, ce petit, au milieu d'une guerre des grands. On lit l'angoisse de ne pas voir son garçon grandir… En cela, le livre est une belle histoire d'amour paternel. Ça existe aussi, il n'y a pas que des pères démissionnaires.

Si ce premier roman plein d'émotions est si fort et si profond, il le doit au talent et à la plume de son auteur. ■



Damien Lecamp



Alice Hendschel

Alice Hendschel
Les amants imparfaits

Laurence Caracalla

Ils ne cessent de se dire *« je t'aime »*, se regardent dans le blanc des yeux avec adoration, passent des nuits torrides. Iris et Octave sont jeunes, passionnés, et vivent, donc, une merveilleuse histoire d'amour. L'intrigue pourrait presque s'arrêter là si Alice Hendschel était seulement une incorrigible romantique. Mais elle est beaucoup plus que ça, et son regard sagace nous embarque loin du récit qu'on avait d'abord imaginé. Pour son premier roman, la jeune Belge prouve que l'âge ne fait rien à l'affaire, sa lucidité émeut au moins autant qu'elle fait sourire. Et si ses deux protagonistes se donnent un mal fou à se persuader d'être un couple unique, des détails, des failles, parfois infimes, semblent confirmer que la vie à deux sera légèrement plus acrobatique qu'ils ne l'espéraient.

Dix-huit mois plus tôt, Iris et Octave se sont séparés ou, pour être plus précis, Iris a quitté ce pauvre Octave. Et puis voilà qu'ils se retrouvent. Pour recoller les morceaux, ils partent s'enfermer dans la maison de la défunte grand-mère d'Iris, dans les Ardennes belges. C'est décidé, l'un comme l'autre fera des concessions. Surtout ne pas s'attarder sur les anicroches du quotidien, enterrer sa jalousie, mais la maîtrise de soi est un art exigeant.



IRIS ET OCTAVE OU LES MÉSAVENTURES DE DEUX JEUNES AMANTS QUI SE CROYAIENT COSMIQUES
D'Alice Hendschel,
Belfond,
368 p., 21 €.

Pointer les ridicules

Dans leurs bagages, des livres, puisqu'ils sont férus de littérature. On lit Proust ou plutôt on se regarde lire Proust. On est heureux ou plutôt on se regarde l'être. Ces jeunes gens si lettrés auraient-ils une image déformée de l'amour ? Peu à peu émane une impression de malaise, et l'auteur s'amuse à faire de ses lecteurs les complices de ce trouble grandissant. Octave, complexé mais présomptueux, Iris, séductrice mais tourmentée, sont-ils faits l'un pour l'autre ?

Alice Hendschel aime pointer les ridicules, ceux qu'on essaye de ne pas voir et ceux qu'on ne peut s'empêcher de dévoiler. Ses héros sont simplement des amoureux comme les autres : ils étouffent leurs doutes en se promenant dans une nature époustouflante, mais le ciel limpide est capricieux, et l'orage n'est jamais très loin. Avec ce roman parfaitement maîtrisé, l'auteur souligne les contradictions de ces amants immatures donc imparfaits avec une drolatique fausse naïveté mais aussi et surtout une infinie tendresse. ■

Martial Cavatz
Quartiers d'enfance

Christian Authier

Bienvenue aux 408, une cité de Besançon avec ses trois barres d'immeubles. Le narrateur du roman de Martial Cavatz se souvient de son enfance et de son adolescence dans ce quartier en déshérence. Chez lui, sa mère et son beau-père ne se lèvent pas le matin. Ils vivent des aides sociales. Plutôt agité, le gamin (prénommé Martial) est placé dans une école pour *« les enfants atteints de troubles du comportement, les caractériels, donc »*. Plus tard, en raison de ses problèmes de vision, il intégrera un institut pour malvoyants. On peut rêver de débuts dans l'existence plus avantageux, mais l'écrivain ne trempe pas sa plume dans le misérabilisme ni dans le pathos. À l'inverse, c'est avec un humour salvateur, parfois grinçant, parfois noir, qu'il décrit une humanité en souffrance. Ainsi, à propos du beau-père du narrateur : *« Il avait connu ma mère dans les locaux de ce qui s'appelait encore l'ANPE, ce qui prouve l'utilité de ce service public qui, à défaut de trouver du travail, permet aux pauvres de se rencontrer ailleurs que dans les locaux de la CAF. »*



LES CARACTÉRIELS
De Martial Cavatz,
Alma Éditeur,
216 p., 18 €.

« Ceci n'est pas une fin »

Nous sommes à la fin des années 1980 et au début des années 1990. C'est l'époque où l'on affuble les pauvres d'un adjectif inattendu : « nouveaux ». Il faut attendre l'hiver pour récupérer de bons produits aux Restos du cœur. Dans la cité, l'ouverture d'un supermarché hard discount est un événement considérable. D'autant qu'il n'est pas muni de caméras de surveillance. Sinon, on regarde la télévision. La guerre du Golfe offre un dérivatif aux séries américaines. Martial comprend que l'image et la célébrité vont devenir des valeurs à la hausse. Pas pour lui, cependant : *« Un peu comme tout le monde, mon rêve était qu'on me voie à la télé, mais, hélas, je n'ai été vu que par le juge pour enfants. Il m'avait reçu, seul et sans caméra, et je n'avais rien gagné. »*

Il y a mille bonheurs de lecture dans ce petit livre composé de tranches de vie, de portraits à la pointe sèche, de scènes pleines de relief, entre âpreté et tendresse. *« Ma mère, c'est une mine d'or, c'est con que je ne sache pas creuser »*, confesse le narrateur. À défaut de creuser, il va dessiner. *« Ceci n'est pas une fin »*, annonce le titre du dernier chapitre des *Caractériels*. On prend la phrase comme une promesse et l'on attend la suite. ■



Charlotte Augusta



Martial Cavatz

Charlotte Augusta
Une vie pour l'art

Alice Ferney

Du premier roman prometteur, *Les Œuvres intérieures* possède les ambitions et les ratés. Narration à la première personne dont le sujet est collectif et nous concerne tous, il pourrait être emblématique de ce qu'aime écrire la jeune génération.

Gabrielle se peint en surdouée atypique, nous présente son *« boy-friend »* et nous raconte son activité en CDD dans une fondation d'art. Elle *« reçoit les conservateurs en visite, négocie les prêts et les rachats d'œuvre »*, accueille les journalistes. Recrutée parce qu'elle sait *« parler le langage des institutions publiques et des musées »*, son directeur la forme pour *« être le visage de la fondation »*. Elle a réalisé son rêve : être à un poste comme celui-là, fréquenter Charlotte Wankel, Joseph Bernard, Henri Martin, Vuillard, Bacon… Et pourtant les relations au travail la feront peu à peu douter. *« Que voulez-vous faire de votre vie ? »*, lui demande le directeur qui la fascine, emprisonné comme elle pourrait le devenir dans ce milieu à la fois privilégié et sous pression. Autour de cette question à laquelle son personnage tout à coup ne peut plus répondre, Charlotte Augusta construit son roman.



LES ŒUVRES INTÉRIEURES
De Charlotte Augusta,
Denoël,
256 p., 20 €.

Un harcèlement manifeste

Il s'agit de peindre une atmosphère, un monde avec son vocabulaire (quantité de mots anglais qui donne au texte une allure décontractée), ses habitudes, ses hiérarchies (chacun a son n-1 et son n+1), ses objectifs, ses idéaux. On parle des œuvres avec familiarité : le *« petit Laurencin »*, le *« petit Cranach »*. On en est ! On se dit *« Salut ! - Salut ! »*. Il faut sembler appartenir et adhérer. *« Jamais je n'ai eu d'équipe plus snob et plus amusante »*, constate Gabrielle. Mais, au fond, elle est excédée par un sentiment d'inanité, puis choquée lorsque disparaît sans donner de nouvelles une jeune collègue qu'elle appréciait. Le harcèlement était manifeste. Si l'on est *« quelqu'un de bien »*, il faut témoigner, même *« contre la hiérarchie »*. La narratrice agace un peu en Mme-Je-Sais-Tout. À travers elle, Charlotte Augusta porte sur ses personnages un regard de sociologue qui aurait quelques préjugés et se permettrait des jugements. L'obsession pour la collègue disparue (et peu incarnée) est plus décrétée que montrée. Mais quelque chose dans le texte hypnotise, berce, enveloppe, et nous rappelle tout ce (ceux) qu'on sacrifie pour gagner sa vie. ■

à découvrir

la saison des révélations. Voici une sélection de nos premiers coups de cœur.

Anatole Édouard Nicolo
Dans l'ombre du frère

Bruno Corty

Quand les parents d'Anatole, le narrateur, se séparent, il a 5 ans et son frère, G., 8. Dans cette ville moyenne de province, les deux frères se retrouvent avec la mère, ancienne chanteuse, dans un foyer social. Le père, compositeur de musique pour la publicité qui souffre de dépression, vivote dans un squat. Anatole trouve sa respiration en jouant au foot. G., qui n'en peut plus de l'école, se noie dans le rap. Le jour où G. décide de monter à Paris, Anatole n'a plus que sa bande de copains pour occuper les journées. De temps en temps, G. lui fait écouter ses compositions. Malgré la distance, le lien entre les frères reste fort. L'ennui à l'école, le manque de moyens poussent Anatole et ses copains à tomber dans la petite délinquance. *« Nous, nous ne faisions que marcher au bord du précipice, convaincus que nous ne tomberions jamais. »* Les ennuis, c'est bien connu, ça n'arrive qu'aux autres ! À la fin de l'année, la bande s'éparpille. CAP mécanique, CAP cuisine, CAP menuiserie. Pour Anatole, ce sera foot et sport-études à la campagne. À l'internat, il découvre l'amour. C'est le moment que choisit le père pour partir au Congo. La famille est éclatée.



À L'OMBRE DES CHOSES
D'Anatole Édouard Nicolo,
Calmann-Lévy,
156 p., 18 €.

Rêve de lumière

Pour rassurer Anatole, les parents lui conseillent de retrouver son frère à Paris. Là où il commence à avoir du succès, à enregistrer des albums. Anatole le suit dans ses tournées. Il est le petit frère de la future star. Il regarde, écoute, reste dans l'ombre. Et rêve de lumière : *« Ouais, c'était moi. Une zone d'ombre, de la tête aux pieds. Je n'existais que dans l'ombre de G. J'étais une ombre. Et je la maudissais. Je voulais que le soleil me frappe au visage, éclaire ma vie ordinaire de tous ses rayons. »* Anatole vit de petits jobs et tous les jours s'assoit place de la République avec un carnet et un stylo. Il note ce qu'il voit et entend. Il aime ça. Un homme l'observe chaque jour, et le dialogue s'instaure. Kamille dit vouloir l'aider. Une idée de livre à quatre mains surgit. Le pygmalion propose au garçon de s'installer chez lui. Rien de ce qu'on imagine ne survient, mais la vie d'Anatole bascule. G. passe au Zénith. Ce premier roman, de toute évidence autobiographique, touche par sa simplicité, son authenticité. Le narrateur est un être sensible, pas un révolté. L'écriture va sans doute le sauver. Aujourd'hui, l'auteur est scénariste. Comme un certain Jean-Baptiste Andrea à ses débuts. On lui souhaite un parcours similaire ! ■



Marie Khazrai



Anatole Édouard Nicolo

Marie Khazrai
Rodéo familial

Astrid de Larminat

Amateurs d'atmosphère tempérée, de récits bien peignés, d'intrigues dénouées, passez votre chemin. En revanche, ceux qui aiment les récits qui se cabrent, les cahots, les tête-à-queue, les freins qui crissent ne seront pas déçus par *Poupées roumaines*, de Marie Khazrai, 40 ans, qui nous entraîne avec une folle énergie poétique dans une équipée familiale en Europe orientale.

La narratrice, Marie, a 30 ans, son existence patine, elle est gonflée de sanglots. Qu'est-ce qui l'empêche de vivre ? Elle a l'impression qu'une corde l'étrangle. Qui donc la tient en laisse derrière son dos ? Cette fois, elle est décidée à faire volte-face et à plonger dans son histoire familiale, celle de sa mère, Olympia. Elle la prévient de ses intentions généalogiques : je vais *« grimper sur notre arbre, secouer les branches, ramasser les fruits, en faire des confitures »*. Et c'est parti pour la Roumanie.

Née en 1948 en Moldavie, Olympia avait épousé à 21 ans un diplomate iranien de 35 ans son aîné. Ensemble, ils fuiront le régime de Ceausescu, destination Paris, où Marie est née. Son père avait 71 ans à sa naissance, elle en avait 8 quand il mourut, la laissant seule avec une mère tout en pics et en abîmes, qui se nourrissait de lithium, de café et d'irréel, venimeuse et mielleuse, berçant sa fille de récits héroïques mais flous sur son passé. Une Bovary orientale.



POUPÉES ROUMAINES
De Marie Khazrai,
Les Avrils,
224 p., 22 €.

Mille morceaux

Voilà la fille et la mère arrivées à destination. Une ferme dans un village, où habitent la grand-mère et la tante de Marie. Les hommes de la famille ont déménagé au cimetière. La cuisine est la scène principale de ce roman théâtral. Des poussins picorent le linoléum. Marie tente de « décapsuler » son aïeule pour qu'en sortent les secrets de famille. La vieille femme parle peu, mais quand elle ouvre la bouche, ça peut faire mal. Il y a des phrases suaves et empoisonnées.

Justement, quel est ce poison dont Marie sent qu'il court dans ses veines ? Vient-il de son arrière-grand-mère dont elle a hérité du prénom, morte empoisonnée par une femme jalouse ? On est en 2014. Il y a des élections. *« C'est ça le communisme, un discours démocratique pour une pratique totalitaire. »* Dans les familles aussi, il y a des artistes du double discours. Portrait d'un pays et d'une femme en mille morceaux comme un tableau de Picasso, ce roman a la beauté tragique des histoires d'amour filial dévastateur. ■

PHOTOS : FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

La famille, ce qu'il y a de pire

COLM TOIBIN

Dans son nouveau roman, l'écrivain irlandais remet en scène l'héroïne de « Brooklyn ». Avec plus ou moins de bonheur.

Thierry Clermont



Le pont de Brooklyn, à New-York.

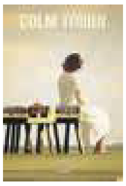
JEAN-MARC ZAORSKI/GAMMA-RAPHO VIA GETTY IMAGES

« Et pendant que le train, durant sa course vers Wexford, laissait derrière lui le pont de Macmine, Eilis imagina les années à venir (...) puis ferma les yeux et essaya de ne plus rien imaginer d'autre.* » C'est sur ces mots que s'achevait *Brooklyn*, roman dans lequel Colm Toibin avait brossé un superbe portrait de femme, Eilis, une jeune Irlandaise exilée à New York, revenue brièvement au début des années 1950 à Enniscorthy, comté de Wexford, avant de repartir dans sa patrie d'accueil. Colm Toibin a donc prêté l'oreille au désir de sa protagoniste, puisque nous la retrouvons dans *« les années à venir »*, au début des seventies, toujours à Long Island, mais plus à l'est, dans la bourgade de Lindenhurst.

Paru en 2009, *Brooklyn* (qui vient d'être réédité au Livre de poche), nous faisait découvrir la jeune Eilis, débarquée aux États-Unis à 20 ans, mariée à un plombier italo-américain, Tony Fiorello. Seul événement notable de sa vie : avoir eu une liaison clandestine avec un patron de pub, Jim Farrell, lors de son bref retour en Irlande pour assister aux obsèques de sa sœur aînée, Rose.

Un nouveau fardeau

Long Island poursuit la même veine : on passe trente, quarante pages, on arrive à la fin de la première partie. Et le doute nous saisit : pas de place pour l'empathie ou l'émotion. Toujours la même froideur, la même distance dans le traitement factuel de l'histoire et des protagonistes. Là se succèdent épisodes, scènes, dialogues, dans un présent perpétuel, troublé ici ou là par quelques réminiscences personnelles ou de brefs retours sur le passé. L'avenir, ce sera pour une autre fois : les personnages sont condamnés à passer à côté de leur vie. C'est leur faute, et ils le savent : la multiplication des mensonges familiaux, des secrets conjugaux, le recours aux mystères ne peuvent infléchir le cours de la providence. Ainsi de Tony, le mari d'Eilis, coupable d'avoir engrossé sa voisine. Son châtiment : condamné à élever le bâtard à naître, avec l'aide de sa mère Francesca. Pour Eilis, ce sera un nouveau fardeau à supporter. Et comme lui a dit sa mère, *« la famille, c'est souvent ce qu'il y a de pire »*.



LONG ISLAND
De Colm Toibin, traduit de l'anglais (Irlande) par Anna Gibson, Grasset, 400 p., 23 €.

Une échappatoire est offerte à Eilis : quitter pour un mois Long Island pour aller fêter en Irlande les 80 ans de sa mère, et y retrouver son amant Jim Farrell, qu'elle avait abandonné vingt ans plus tôt, sans un mot. Depuis, elle est mère de deux enfants qui vont la rejoindre sur place.

Toujours avec la sécheresse d'un procès-verbal, Colm Toibin déroule la chronologie de la vie d'Eilis, parfaitement scénarisée, sans profondeur psychologique. Ce n'est qu'au bout d'une centaine de pages que cette monotonie commence à exercer ses charmes. Par quel mystère ? On est désormais à Enniscorthy, par ailleurs berceau de Colm Toibin. Autre protagoniste, la trouble-fête Nancy Sheridan, veuve et amante de Jim Farrell, qu'elle compte épouser. Sans oublier Nora Webster, qui fait une brève apparition, après avoir fait l'objet d'un des meilleurs livres de Toibin.

À la fin du roman, Eilis et Farrell se rapprochent, décident de vivre ensemble à Long Island, sans trop de conviction. Ça se termine en queue de poisson, ce qui augure d'un troisième volet, probablement situé dans les années 1980 ou 1990. En attendant le retour en forme du romancier irlandais, dont on espère un nouveau livre du calibre de *Nora Webster* ou du *Magicien*. Ou même de son récit vagabond non traduit en français, *The Sign of the Cross. Travels in Catholic Europe*. ■

Les paradis artificiels 2.0

ALLIE ROWBOTTOM

Dans un roman brut et oral, l'auteur nous raconte l'histoire d'Anne, 19 ans, prête à tout pour devenir une star des réseaux sociaux.

Alice Develey



AESTHETICA
D'Allie Rowbottom, traduit de l'anglais (États-Unis) par Théophile Sersiron, Fayard, 320 p., 23 €.

Voici sûrement le livre le plus décadent de la rentrée littéraire. Superficialité, orgies, voyeurisme… *Aesthetica* flatte nos pires vices. S'il est un roman d'aujourd'hui, brut et oral, il est aussi un roman d'hier, une fable féroce et profonde, sur la quête des paradis artificiels. En 1860 déjà, Baudelaire dénonçait la recherche de la *« jouissance suprême »* avec le haschich chez son contemporain. *« Sous l'empire du poison, (l')homme se fait bientôt centre de l'univers. (...) Il croit à sa vertu et à son génie ; ne devine-t-on pas la fin ? Tous les objets environnants sont autant de suggestions qui agitent en lui un monde de pensées, toutes plus colorées, plus vivantes, plus subtiles que jamais et revêtues d'un vernis magique. »* Allie Rowbottom ne fait pas autre chose avec les réseaux sociaux à travers le personnage d'Anna.

Anna Wrey a 19 ans. Elle est le parfait archétype de la néoféministe qui veut s'émanciper de sa mère, féministe de la vieille école. Pour elle, les femmes peuvent réussir non pas comme les hommes, mais parce qu'elles sont des femmes, grâce à leur corps, en jouant des désirs que la société patriarcale projette sur elles. Or qui mieux que les réseaux sociaux pour capitaliser sur ses atouts ? Anna se prend en photo partout. D'abord réticente à l'idée d'utiliser des filtres, permettant d'amincir son corps et de lisser sa peau, elle en vient à se demander s'il n'y a pas une *« sorte de liberté dans le fait de contrôler la manière dont le monde voit leurs corps, dont il les consomme »*.

Alors, elle établit un plan. Elle lit tous les articles sur le sujet, elle s'abonne à tous les comptes importants sur Instagram. Et voilà la belle ingénue contactée par un certain Jake, manager au 1,1 million de followers. Une aubaine ! Voilà son pygmalion 2.0. Grâce à lui, le nombre de ses abonnés sur Instagram augmente du jour au lendemain. Elle devient une « star ». Et, dans ce délire de surpuissance, Anna ne touche plus terre. Elle devient même surhumaine, elle qui était magnifique selon les dires de Jake, cède aux sirènes du Botox. Mais jusqu'où ira-t-elle pour réussir ?

« Sous l'empire du poison, (l')homme se fait bientôt centre de l'univers. (...) Il croit à sa vertu et à son génie ; ne devine-t-on pas la fin ? »

Baudelaire « Les Paradis artificiels »

On se doute que plus haut va être le vol, plus dure sera la chute. D'autant que le roman en miroir repose sur deux temporalités. On suit également Anna à ses 35 ans, elle est devenue vendeuse de sérums anti-âge et s'apprête à subir Aesthetica, une opération censée gommer toutes les chirurgies passées. Que lui est-il donc arrivé ? Où est passé Jake ? Allie Rowbottom dénonce avec talent les diktats imposés au corps de la femme, les maladies mentales qui en résultent et les addictions qu'ils peuvent créer. Une tragédie moderne absolument captivante. ■

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Nathan Hill, un sommet romanesque



Par Éric Neuhoff

Alerte à toutes les patrouilles. Le romanesque est de retour. Alléluia ! *Bien-être* en regorge à la tonne. Cela donne presque le vertige. On dirait du Updike survitaminé, du Franzen sans longueurs. Le livre commence par un coup de foudre silencieux. Chaque soir, Jack et Elizabeth s'observent dans le noir depuis leur logement respectif. Ils habitent à Chicago des immeubles qui se font face. Plongés dans l'obscurité, ils imaginent la vie de l'autre. La vraie rencontre a lieu dans un bar branché en 1993. Leur mot de passe se résumera ainsi : *« Viens avec. »* Inutile de terminer la phrase. Ils se comprennent à demi-mot.

Vingt ans plus tard, les choses ont un peu changé. Jack enseigne l'histoire de l'art. Elizabeth se consacre aux placebos dans son institut du bien-être. Leur fils Toby pique des colères aussi terribles qu'inexpliquées. Quand il s'agit d'acheter sur plan un appartement dans la banlieue chic de Park Shore, l'épouse réclame des chambres séparées. Ambiance. L'amour est-il soluble dans l'habitude ? Il y a quelque chose qui a cloché. Oui, mais quoi ? Les chapitres remontent dans le passé, partent dans des digressions qui ont le souffle d'une charge de bisons sur la plaine. Leurs familles respectives étaient compliquées. La mère de Jack était bizarre. Elle ne le lâchait pas une seconde, lui disait à la moindre occasion : *« Si tu es si heureux sans moi, je devrais peut-être me suicider »*, ajoutant souvent : *« Tu es pourri en profondeur, Jack. »* Allez construire, avec ça.

Il y a aussi ce père complotiste avec lequel il se dispute sur internet à propos du virus Ebola, le fantôme d'une sœur disparue, comme une faute, comme un remords. Côté Elizabeth, ça n'est guère mieux. La fortune des siens est basée sur l'exploitation. Un vaste sentiment de culpabilité l'accompagne. Les conjoints s'observent, se jaugent. Il leur arrive de se souvenir des jours merveilleux qu'ils ont connus, quand ils s'amusaient par exemple à établir la liste de tout ce qu'ils préféraient (*« Aller voir les feuilles d'automne dans les White Mountains, regarder l'image apparaître sur un Polaroid »*).

Couple en crise

Il est urgent de ranimer la flamme. Une virée dans un sex-club n'obtiendra pas les résultats attendus. Le couple en crise se raccroche à la mémoire, aux petites salles d'art et d'essai qui leur proposaient *Orange mécanique* ou *Le Cabinet du docteur Caligari*, aux symphonies qu'elle se passait en boucle, aux classiques d'occasion qu'ils achetaient par brassées, des *Grandes Espérances* à *Gatsby*. Jack se rend à l'Art Institute pour admirer la célèbre toile *American Gothic*, avec ses fermiers lugubres, ou *The Prairie on Fire*, d'Alvan Fisher, qui s'inspirait de John Fenimore Cooper. À noter que ni le peintre ni l'écran n'avaient jamais mis les pieds dans le Kansas. Avec le recul, il se demande s'il a eu raison jadis de se faire tatouer sur le corps ce labyrinthe dont il était si fier. Cela s'appelle vieillir. Dire qu'ils n'ont que 40 ans. Elizabeth a toujours cette marque sur l'arête du nez, séquelle d'une partie de tennis. Nathan Hill, dont *Les Fantômes du vieux pays* impressionnait déjà, enclenche la vitesse supérieure.



BIEN-ÊTRE
De Nathan Hill, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Bru, Gallimard, 680 p., 26 €.

Ce roman de 700 pages se dresse comme une cathédrale, éclate dans la rentrée littéraire comme un gigantesque feu d'artifice. Il y a tout, là-dedans, une histoire d'amour, le portrait d'un continent avec ses métropoles et ses campagnes, une réflexion sur les algorithmes, une immense nostalgie et une attention aux détails qui rappelle parfois Don DeLillo. Il reste les regrets, donc, la figure de ce père *« seul, dehors, contemplant la prairie, réfléchissant à la meilleure façon de la réduire en cendres »*. Ça n'est peut-être pas tout à fait le fameux grand roman américain, mais on n'en est pas loin. Allez, venez avec. ■

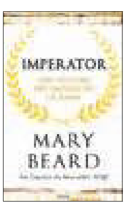
Donner du sens à l'empire



LA CHRONIQUE
Jacques de Saint Victor

ESSAI

De Jules César à Alexandre Sévère, l'Empire romain a été dirigé par des dizaines d'empereurs. Qui étaient-ils ? Comment ont-ils régné ? Une plongée fascinante dans la Rome impériale.



IMPERATOR
De Mary Beard, traduit de l'anglais par Souad Degachi et Maxime Shelledy, Seuil, 528 p., 33 €.

Scott Fitzgerald disait ironiquement que *« les riches ne sont pas comme nous »*. A fortiori les empereurs romains. Qui sont ces hommes dont l'histoire a retenu quelques noms terrifiants, comme Néron ou Caligula, ou d'autres moins célèbres, mais tout aussi tarés, comme Commode, le fils sadique de Marc-Aurèle, ou l'éphémère Didius Julianus, qui avait, dit-on, acheté sa place sur le trône en 193 après J.-C. ? Comment ont-ils dirigé le plus vaste empire de l'Antiquité, s'étendant de l'Écosse au Sahara ? Quels étaient leur style de vie dans ce palais impérial, le célèbre Palatin, où ils vivaient entourés de leurs femmes, de leurs maîtresses, de leurs esclaves, de leurs secrétaires zélés, sans oublier ces conjurés qui, dans l'ombre des fameux *Arcana Imperii*, préparaient leur renversement ? Comment succédait-on d'ailleurs à l'empereur dans cet empire où l'assassinat était monnaie courante ?

C'est à toutes ces questions, et à bien d'autres, que répond cette passionnante étude de Mary Beard, professeur émérite de littérature ancienne à l'université de Cambridge et rédactrice en chef du supplément littéraire du *Times* (*TLS*). Elle avait déjà signé un best-seller avec *SPQR*. Et c'est une nouvelle réussite car, tout en étant une vraie savante, Mary Beard possède ce qui fait défaut à nombre d'historiens de profession : le sens du récit. Aussi son ouvrage n'est-il pas un inventaire érudit des différentes dynasties romaines, mais une réflexion originale, à travers trente règnes, sur ce qu'était le métier d'empereur.

Le livre commence par un déjeuner avec Héliogabale, ce jeune souverain venu de Syrie et accusé de toutes les tares. Travesti célèbre, il aurait même cherché à se donner des parties intimes féminines – ce qui en ferait aujourd'hui pour certains un *« pionnier transgenre »*, affirme Mary Beard, avec un peu de distance. Car l'historienne est assez réservée sur ce qu'on appelle aujourd'hui avec vénération les *« avancées historiographiques »*. Il y a parfois des « progrès » en histoire mais toute nouveauté n'est pas nécessairement une avancée infirmant les opinions précédentes. Certains spécialistes tendent à l'oublier. Pas Mary Beard. *« Les différentes tentatives de transformer Caligula, Néron ou Commode en réformateurs incompris (…) ne m'ont jamais convaincue »*, écrit-elle brutalement. Et on la suit. Ainsi, en l'absence de fonds permettant de remettre sérieusement en cause les récits de Tacite, Suétone ou de *L'Histoire augusta* (*Historia Augusta* est un faux historique bien précieux du IVe siècle), Mary Beard cherche plutôt à étudier ce que nous disent ces fictions et ces récits *« hauts en couleur »*. Et c'est fort instructif pour mieux saisir la mentalité de l'époque.

Un certain « arbitraire »

Ce livre, malgré quelques répétitions, se parcourt avec le plaisir qu'on avait eu à lire *Les Derniers Jours* de Michel De Jaeghere qui évoquait avec brio la fin de l'empire. Mais, précisément, on s'interrogera sur le *dies ad quem* choisi par Mary Beard pour achever son étude. Elle s'arrête à Alexandre Sévère, le fils adoptif d'Héliogabale. Or, cet empereur a régné au IIIe siècle après J.-C. et ils seront nombreux encore après lui à monter sur le trône jusqu'en 476. Citons, parmi les plus importants, Dioclétien, Constantin, Théodose et, au passage, Galla Placidia, la célèbre mère de Valentinien III, dont le mausolée est une des gloires de Ravenne (ce qui infirme quelque peu le propos de Mary Beard sur l'absence de femme dans ce Panthéon impérial).

Mary Beard prétend qu'après Alexandre Sévère les empereurs ne seraient plus les mêmes, plus faibles, moins prestigieux. Peut-on vraiment dire cela de Dioclétien, qui inaugure précisément ce que les historiens du droit appellent le dominat (l'empire est traditionnellement divisé en deux phases, le principat, d'Auguste à Dioclétien, et le dominat jusqu'à Romulus Augustule, avec un pouvoir impérial toujours plus lointain, autoritaire et divinisé). Au fond, qu'importent ces classifications. Mary Beard revendique un certain *« arbitraire »* dans son choix et son mérite n'est de toute façon pas là. Il est d'abord dans sa formidable capacité à nous faire découvrir avec intelligence et vivacité ce qu'était la vie des plus grands empereurs de l'Occident. ■



Loin d'être un inventaire érudit des différentes dynasties romaines, *Imperator* propose une réflexion originale sur ce qu'était le métier d'empereur. PHILIP HALLING/LICENCE CC

Platon, l'éternel retour

ESSAI

Un voyage passionnant dans le monde présocratique, où la pensée du philosophe s'enracine.

Paul François Paoli

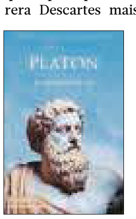
« C'est de lui que procède, en Occident, toute pensée vivante. Contre les prestiges de la nuit, l'élan vers la lumière. On lui doit nos croyances, nos doutes, nos inquiétudes », écrit Olivier Battistini dans son prologue à *Platon. Le philosophe-roi*. Un essai préfacé par Michel Maffesoli qui relève tout à la fois de l'érudition phénoménale et de la profession de foi.

Battistini, universitaire qui est notamment l'auteur d'un dictionnaire sur Alexandre le Grand (1) et de travaux pointus sur Thucydide ne nous fait pas seulement redécouvrir Platon, sa vie et son œuvre. Il nous emmène en voyage dans ce monde présocratique où sa pensée a puisé ses racines, notamment chez Héraclite d'Éphèse, dont Platon fut le jeune disciple. Il nous initie en profondeur à cette cosmogonie platonicienne où le Logos n'est pas l'ennemi du Mythe (Mythos), lequel n'est pas de l'ordre de l'irrationnel. *« Le mythe, miroir du monde invisible, ouvre aux rêves, suggère l'indicible, fait appel à l'imagination »*, écrit-il. Baudelaire et Edgar Poe, possédés qu'ils étaient par l'idée d'un Beau ordonné et transcendant, n'admiraient pas Platon pour rien !

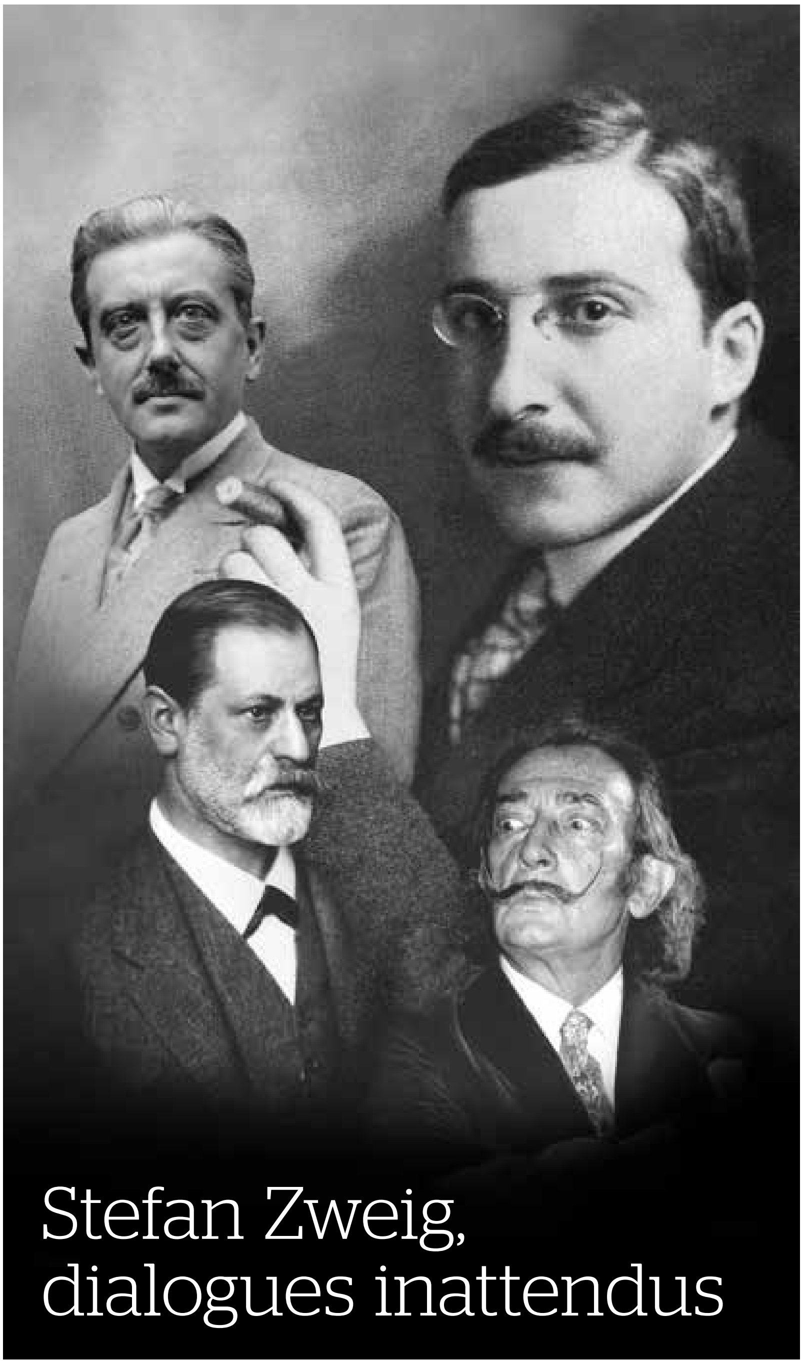
Puissance logique et poétique

À l'encontre des stéréotypes qui ont fait de l'auteur des *Lois* un misanthrope totalitaire, sous prétexte que Platon n'était pas un ami de la démocratie, Battistini met en exergue la puissance logique et poétique d'une pensée qui inspirera Descartes mais aussi des génies scientifiques comme Galilée. En 1623, celui-ci professe : *« L'Univers est écrit dans la langue mathématique et ses caractères sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques. »* Une organisation dont Platon avait eu l'intuition dans le *Timée*, au IVe siècle avant J.-C. ! Il y a une intelligence à l'œuvre dans l'univers ! Voilà la certitude de qui habite Platon et ses futurs disciples, Aristote, bien sûr, mais aussi Plotin dont Simone Weil commentera la pensée. *« La Vérité, le plus beau nom du Réel, est un vagabondage divin »*, écrit Platon dans le *Cratyle*. C'est à un tel vagabondage que nous invite l'auteur dans ce livre d'une richesse inépuisable. ■

(1) *« Alexandre le Grand. Histoire et dictionnaire », sous la direction d'Olivier Battistini et Pascal Charvet. Robert Laffont, collection « Bouquins »*.



PLATON. LE PHILOSOPHE-ROI
D'Olivier Battistini, Éditions Ellipses, 504 p., 26 €.



Stefan Zweig, dialogues inattendus

Stefan Sweig, Georges Bernanos, Sigmund Freud et Salvador Dali *(de gauche à droite et de haut en bas)*, quatre figures majeures de leur époque, confrontées au tumulte de l'histoire.

WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM/BRIDGEMAN IMAGES ; ALBERT HARLINGUE / ROGER-VIOLLET

Au bord de l'abime

SÉBASTIEN LAPAQUE Un récit vibrant qui reconstitue la rencontre de Zweig avec Bernanos en 1942 au Brésil.

Christian Authier

La réalité nous offre parfois0 des spectacles, des situations, des scénarios que les plus inventifs raconteurs d'histoires n'auraient osé imaginer. Prenons, par exemple, l'improbable rencontre entre Georges Bernanos et Stefan Zweig un jour de 1942 à Barbacena, au Brésil. Au regard de leurs origines et de leurs parcours, rien ne prédestinait les deux écrivains à se croiser dans ce pays durant la Seconde Guerre mondiale. Sébastien Lapaque, journaliste au *Figaro littéraire*, inlassable lecteur et passeur de Bernanos, auquel il a consacré plusieurs livres, amoureux du Brésil – qui constitue le cœur vibrant et non le simple décor de son roman *La Convergence des alizés* –, ne pouvait laisser échapper un tel motif. Une vingtaine d'années de voyages, d'entretiens, de lectures, d'enquêtes, de pèlerinages dans des lieux chargés de mémoire ont façonné la forme et l'esprit d'*Échec et mat au paradis*, livre gigogne dont les tiroirs à double fond révèlent des trésors.

Le juif humaniste et le catholique errant

« Quelle rencontre ! Le Juif humaniste, sceptique et démocrate, et le catholique errant, gardien de l'honneur égaré au siècle des machines. Le témoin des intermittences du trouble amoureux et celui des malheurs du monde moderne. Le peintre de la neurasthénie bourgeoise et celui de jeunes paysannes victimes de la violence des hommes », écrit Lapaque en relevant combien *« la conversation entre le Juif tenté par l'abime et le catholique à la réputation d'antisémite »* tint du miracle et de l'évidence.

Zweig, écrivain le plus lu et imprimé de son temps, a séjourné plusieurs fois au Brésil entre août 1936 et le 22 février 1942, date à laquelle il se donna la mort à Petropolis avec sa seconde épouse, Lotte. De son côté, l'auteur des *Grands Cimetières sous la lune* a débarqué en Amérique du Sud en août 1938 et s'est installé depuis septembre 1940, au sommet de la colline de la Croix-des-Âmes, à Barbacena, sur les hauts plateaux du Minas Gerais. L'Autrichien, pur produit d'une Mitteleuropa empreinte de culture et d'humanisme, comme le Français, horrifié par les exactions des franquistes à Majorque, où il vivait, et qu'il perçut comme l'annonce de plus grands massacres, ne pouvaient plus demeurer sur le Vieux Continent.

« On finit par découvrir qu'en eux, les opposés ont fini par coïncider. Ils ont tous les deux aspiré à la fuga mundi, à la fuite du monde », souligne Lapaque. Cette fuite précéda donc la volonté de Zweig de rencontrer *« le romancier de l'angoisse et de la foi »*. En dépit de sa vie sociale, de sa renommée, de ses succès, le biographe de Marie-Antoinette et auteur du *Monde d'hier* souffre d'une solitude et d'un sentiment d'encerclement exacerbés par la germanophilie ambiante à Petropolis, ainsi que plus largement par l'imprégnation nazie au sein du pays dirigé par Getulio Vargas, président devenu dictateur.

Dans les dialogues entre les deux hommes imaginés par Sébastien Lapaque, Bernanos tente d'extraire Zweig à l'eau grise du renoncement et du désespoir en lui rappelant que les esprits libres, *« dispersés à la surface du globe avec leurs légers bagages, Juifs fugitifs et catholiques errants »*, sont les *« gardiens de l'avenir »*. Mais Zweig avait fait le deuil de *« l'unification spirituelle du monde »*, de *« la civilisation universelle »* et de la *« société humaniste, pacifique, cosmopolite »* dont il avait rêvé.



ÉCHEC ET MAT AU PARADIS
De Sébastien Lapaque, Actes Sud, 334 p., 22,50 €.

Au croisement de l'essai historique, de la promenade littéraire, de la réflexion théologique, du récit intime, du théâtre, voici un texte plein de couleurs, de paysages, de climats, de musiques, de saveurs, sans que jamais l'auteur de *Théorie de la carte postale* cède aux clichés ni aux « jolies phrases » décoratives.

Lapaque préfère traquer *« une poésie de la réalité qu'il faut savoir saisir dans le romanesque de la vie pour inventer, jour après jour, ce qui doit demeurer. »*

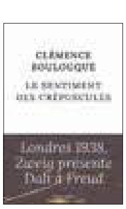
Lisez *Échec et mat au paradis*. Vous y découvrirez un écrivain extraordinairement sensible et extraordinairement habile, c'est-à-dire un romancier complet, comme on le dit d'un athlète, parce que, chez lui, l'intuition et le métier s'équilibrent dans une parfaite maîtrise, et, comme on le dit d'un spectacle, parce qu'il sait toucher à la fois notre cœur et notre imagination, jouant en virtuose de toute la palette de nos émotions : la tendresse et l'effroi, la mélancolie et l'émerveillement, la joie et la pitié. ■

À Londres avec Dali et Freud

Mohammed Aïssaoui

C'est ce que l'on appelle une performance : la romancière Clémence Boulouque met en scène une (vraie) rencontre entre Sigmund Freud, Salvador Dalí et Stefan Zweig qui s'est déroulée chez le célèbre psychanalyste une après-midi de juillet 1938, alors que Freud est en exil à Londres et que Zweig a fui l'Autriche. La performance tient dans cet art de narrer la conversation entre trois monstres sacrés comme si Clémence Boulouque faisait partie des convives. On y est totalement. Ce faisant, elle donne à cette rencontre une tournure sacrément romanesque et savoureuse, grâce aux dialogues et aux portraits qu'elle brosse de chacun par esquisses.

Lecture terminée, on aimerait, même si sous le titre il est indiqué « roman », connaître le mode d'emploi. Clémence Boulouque est-elle allée chercher les mots échangés dans des correspondances ? Quelle est la part de fiction ? Où a-t-elle puisé tous ces détails et toutes ces anecdotes qui donnent le sel à ce *Sentiment des crépuscules* ? À la fin du livre, on cherche une bibliographie, des archives exhumées, quelques indications : elles manquent.



LE SENTIMENT DES CRÉPUSCULES
De Clémence Boulouque, Robert Laffont, 175 p., 19 €.

Le tableau est Londres, en juillet 1938. On rencontre Freud au soir de sa vie, pas bien portant, malentendant et refusant d'avoir à dévoiler cette infirmité – il a 82 ans et mourra l'année suivante, en septembre 1939, dans la capitale anglaise. Zweig a 57 ans. Après six années d'exil anglais, il s'en ira définitivement au Brésil, à Petropolis, mettre fin à ses jours avec Lotte Altmann, sa jeune assistante et compagne, en février 1942 (*lire ci-dessus*). Pour ce Juif autrichien, Européen convaincu, penser à écrire, faire des projets étaient une hérésie en cette période. L'écrivain est en train de perdre le goût de la vie.

Le plus jeune et le plus truculent des invités est sans conteste Dali : il a 33 ans, est déjà célèbre et incontrôlable. Il s'est déplacé avec Gala et avec son agent Edward James. On ne sera pas étonné de voir le peintre à moustaches donner à la conversation une tournure iconoclaste et drôle. Surréaliste.

Rencontre du troisième type

Stefan Zweig est l'instigateur de cette rencontre du troisième type, c'est l'ami de Freud, ils vivent tous les deux à Londres, l'écrivain a même pu obtenir la nationalité britannique. Mais c'est sur la forte insistance de Dali que tout cela va se produire. Le peintre, plutôt avare d'admirations, est fasciné par le père de la psychanalyse et, surtout, il veut lui montrer l'un de ses tableaux. Anna, la fille de Freud, est la maîtresse de maison et veille à la santé de son père. On entre dans la maison de Primrose Hill, nichée dans le nord de Londres, comme on entre en intimité.

La rencontre agit comme un révélateur de l'époque, confrontant chacun à ses démons et au nazisme. Derrière l'apparence de légèreté – véritable richesse de ce récit – se noue un drame intellectuel et humain.

Dans l'écriture, on retrouve la patte de Clémence Boulouque, révélée il y a vingt ans par *Mort d'un silence*, où elle racontait son enfance auprès d'un père chargé de la lutte antiterroriste dans les années 1980 – le juge Boulouque. Menaces de mort, gardes du corps, tensions… Et le suicide de son père, elle avait 13 ans.

Elle écrit de belles pages sur la maladie de Freud et la relation avec sa fille : *« Anna est la gardienne de la dignité. Lui dont l'esprit ne cesse de mettre le monde en ordre est condamné à proférer des paroles qui sortent en un flot parfois indistinct. »* Zweig est tout en délicatesse et en contorsions, il veille à tout. Dali est condescendant avec celui qui lui a permis de rencontrer Freud et assure la traduction. *« Ce bon Stefan…*, pense-t-il. *Oui, un parfait entremetteur. Il a toujours désespérément besoin de se faire aimer et d'admirer. Et de faire en sorte que ceux qu'il admire s'aiment. Ou ceux qu'il aime s'admirent. »* Freud juge l'écrivain plus profondément : l'auteur du *Joueur d'échecs* a toujours l'air d'un homme en fuite.

Dali s'impose comme la vedette de ces échanges. Boulouque reproduit sa façon de parler, i-ni-mi-taa-ble…, montre son audace, pour ne pas dire son impolitesse. La « scène » où il montre son tableau à Freud est hilarante. Dali est un garnement qu'il faut surveiller en permanence – en rentrant chez Zweig, il repère une statuette, il partirait bien avec… Mais Gala est sur ses gardes. Elle décrit son mari : *« Imaginez un enfant attendant ses cadeaux le jour de Noël. Eh bien voilà c'est Salvador. »* Dali, par ses extravagances, nous ferait presque oublier que Clémence Boulouque narre un moment de grâce au bord de l'abîme. ■

Un crime bourgeois



MICHAEL SNELL/ROBERTHARDING VIA AFP

Le Barrio Paris-Londres, un quartier tranquille de style européen de Santiago du Chili.

ALIA TRABUCCO ZERAN

Estela est employée de maison à Santiago. Elle mène une vie faite de répétitions jusqu'au jour où la fillette dont elle s'occupe meurt. L'a-t-elle tuée ?

Alice Develey

« *Je vais vous raconter une histoire et à la fin, quand je n'aurai plus rien à dire, vous me laisserez sortir d'ici.* » Ici ? C'est une salle d'interrogatoire. Comment Estela est-elle arrivée dedans ? Elle a oublié. Mais comme elle le dit elle-même, « *cette histoire a plusieurs débuts* ». Estela bégaie plus qu'elle ne parle. Elle recommence ses phrases, elle se répète. « *La fillette meurt.* » La fillette de qui ? Quand ? Où ? Pourquoi ? « *Ne soyez pas impatients.* » On ne sait pas si Estela sourit en disant cela, mais on l'imagine. Au fond, il n'y a qu'elle qui connaît la vérité. « *J'ai tué, je l'avoue. J'ai tué des mouches et des mites, des poules, des vers, une fougère et un rosier.* » La fillette aussi ?

La quatrième de couverture de *Propre* promettait un « *roman haletant* ». C'est réussi. On ne peut pas le lâcher. Alia Trabucco Zeran parvient par une écriture nerveuse à nous saisir à la gorge. On retient notre souffle durant 270 pages. « *L'annonce disait : "Cherche employée de maison, bonne présentation, plein-temps".* » Monsieur Jensen et Madame Lopez forment un couple tout ce qu'il y a de plus banal dans la capitale chilienne. Lui est docteur, elle, travaille pour une compagnie forestière. Ils attendent un enfant. Ils ont besoin d'aide. Estela n'a aucune expérience. N'importe, elle est engagée.

Un huis clos angoissant

Chaque jour, Estela enfile son uniforme, fait le lit conjugal et passe la serpillière. Elle prépare des pommes de terre, fait les courses, arrose le jardin et s'occupe de la petite Julia. Estela est « *obéissante, dévouée* », une « *domestique avec du savoir-faire* ». À ce moment-là de l'histoire, on en est seulement à une dizaine de pages, mais déjà sous des effluves de javel et de poulet farci aux épinards, on flaire le drame. Les poubelles débordent d'antidépresseurs, le silence s'épaissit, l'enfant refuse de manger, elle se ronge les ongles au sang. Sous des dehors proprets, la famille cache de vilains secrets.



PROPRE
D'Alia Trabucco Zeran, traduit d'espagnol (Chili) par Anne Plantagenet, Robert Lafont, 271 p. 20,90 €.

Estela aimerait quitter cette maison, retrouver la sienne, parmi les cyprès et les bourdons. Mais sa mère fait une mauvaise chute et il faut lui envoyer de l'argent. Alors les Noël passent et Estela reste. Elle débarrasse la table. Elle cache un chien. Elle vole un pistolet. C'est tout le talent de l'auteur qui se lit ici, dans ces détails et ces répétitions qui ne sont jamais répétitives. Elle crée un huis clos angoissant alors qu'on se rappelle que seule Estela connaît le fin mot de l'histoire. Nous dit-elle la vérité ? Mais plus encore, sait-elle la vérité alors qu'elle confesse avoir tant de mal à discerner le vrai du faux… ?

À travers le monologue inquiétant d'Estela, c'est aussi une critique de la bourgeoisie, de ses obsessions et de ses futilités qui transparaît. Une vie menée par le contrôle et le rendement. L'optimisation des jours qui doivent toujours être rentabilisés. Et l'on s'interroge : cette famille n'est-elle pas déjà morte ? Dans le fond, plus qu'un roman psychologique, *Propre* est une véritable tragédie sur le temps, sur les rapports de domination et d'argent, les apparences et les conventions. Alia Trabucco Zeran nous tend un miroir et il est perturbant. ■

ET AUSSI

Drames au Mont-Blanc

Dans deux jours, ils domineront les Alpes. François et Jean ont l'ardeur de la vingtaine et la nostalgie des cimes. Pour Noël, le silence des neiges a pour eux plus d'attrait qu'une vallée tapageuse. L'aube de ce 22 décembre 1956 est radieuse, pleine de promesses. Les compagnons de cordée repassent en revue les cartes, le matériel. Cette course, ils l'ont autant désirée que préparée. Mieux vaut être alpiniste aguerri pour gravir le mont par l'éperon de la Brenva. *Naufrage au Mont-Blanc* retrace la fatalité effrayante qui s'abat sur ces sportifs dans la fleur de l'âge. Les quelques nuages. Les hésitations à rebrousser chemin. Et puis, la tempête. On comprend que l'engrenage implacable est lancé. Suit la longue errance de ces jeunes, épuisés dans le vent gelé. Les sauveteurs qui leur entrouvrent les portes de l'espoir, pour ne jamais revenir. Cet hélicoptère qui s'écrase en venant les chercher, dont la carlingue leur sert d'abri. Avant d'être leur cercueil de fer. Le dénouement est connu d'avance. Qu'importe. Cent fois, on les croit sortis d'affaire, arrachés à la montagne. Mais ils ne sont plus que des hommes-troncs, leurs membres condamnés par le gel, qui s'immobilisent peu à peu. Chamonix suit leur agonie à la longue-vue. Ils meurent à deux heures à vol d'oiseau. Des flopées d'envoyés spéciaux déferlent pour moissonner un peu du drame. La France entière communie à cette opération de survie. Yves Ballu reconstitue avec une sensibilité exceptionnelle les ficelles et les défaillances de « l'affaire Henry et Vincendon ». Sublime et bouleversant.



NAUFRAGE AU MONT-BLANC
D'Yves Ballu, Glénat « Poche aventure », 440 p., 10,90 €.

VICTOIRE LEMOIGNE

Une colonie de Robinsons

AIMÉE DE JONGH

Une belle adaptation de « Sa Majesté des Mouches », qui imagine comment survivent des enfants échoués sur une île.

Astrid de Larminat

La BD DE LA SEMAINE

Il y a d'abord le paysage, le vert de hautes futaies tendues vers le bleu du ciel, la roche au-dessus de laquelle planent des rapaces, le sable que caresse une eau de mer transparente, deux tortues qui se dandinent. L'aube du monde. Et voici que surgissent deux mains, un pied, et bientôt le corps entier d'un jeune garçon vêtu comme un écolier anglais qui s'extirpe de la forêt, arrive sur la plage et se découvre seul sur une île. Mais pas pour longtemps…

Car le roman fameux de William Golding, *Sa Majesté des Mouches*, magnifiquement adapté ici par Aimée de Jongh, imagine qu'il n'y a pas un seul Robinson, mais une vingtaine de garçons rescapés d'un accident d'avion dans le Pacifique.

Dans cette histoire, point de Vendredi incarnant la bonté de l'homme à l'état sauvage. C'est une autre forme de sauvagerie qui se révélera, une sombre pulsion intérieure, à laquelle presque tous les personnages céderont ou seront tentés de céder. Et, pourtant, ce ne sont que des enfants, des garçons de 6 à 12 ans, dont les visages dessinés d'une plume tendre par l'auteur sont traversés par toutes sortes d'émotions ou d'instincts destructeurs : joie, peur, chagrin, rage, sadisme. Pourtant leurs traits, même aux pires moments, gardent comme une nostalgie de la candeur.

Il y a Ralph, qui prend la tête du groupe, secondé par le fidèle Cochonnet, petit et gros mais très avisé, qui contrairement aux autres conservera jusqu'au bout son habit d'écolier, et ses précieuses lunettes, précieuses parce que c'est grâce à ces verres que les enfants pourront allumer le feu. Fragiles aussi…

« *Le feu, c'est la chose la plus importante sur cette île* », répètent Ralph et Cochonnet. Parce que c'est grâce à ce feu et à la fumée qui s'élève vers le ciel qu'ils pourront être repérés et sauvés. Ce feu, c'est un appel au secours et comme une imploration. « *Le mieux qui puisse nous arriver, c'est d'être sauvés* », insiste Ralph.



AIMÉE DE JONGH/DARGAUD

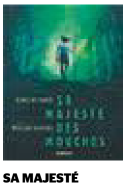
Mais il a un frère ennemi. Jack remet en cause les principes de vie commune que Ralph essaie de respecter, ceux qu'il a appris de son père et de l'école. Jack, lui, ne veut que chasser les cochons sauvages, donner libre cours à ses instincts. Il a vite pris goût au sang et au plaisir.

Où l'on voit que certains des enfants s'étaient approprié les règles de la civilisation quand d'autres ne faisaient que s'y plier et s'en sont vite débarrassés. Intéressant de remarquer aussi que Jack était le chef d'une chorale très disciplinée et égalitaire. Et qu'il était le meilleur chanteur : être un artiste ne prémunit pas contre la pulsion guerrière ou tyrannique. Ni contre le paganisme le plus sanglant.

Une énigme métaphysique

Autre personnage central : le monstre. Selon certains enfants une présence malveillante rôde dans la forêt – une figure du diable. Il y a ceux qui y croient et ceux qui n'y croient pas. Jack retrouve un instinct religieux archaïque et plante une tête de cochon sur un piquet pour amadouer le monstre. Cela met Cochonnet hors de lui : nouveau Moïse, il prêche le respect de la Loi et refuse les sacrifices. Il y a aussi le sensible Simon, doux et solitaire, un innocent christique qui découvrira que le monstre n'est pas où l'on croit, mais que Bête néanmoins il y a…

Le découpage des pages, le mouvement, l'expressivité des visages, la sobriété des formes : le style narratif et graphique rappelle celui des mangas, mais le trait d'Aimée de Jongh et sa riche palette sont ceux d'une artiste peintre. Elle aime les tableaux, ses couleurs sont d'une profondeur somptueuse. La beauté du dessin semble contredire le constat pessimiste du récit. Non, l'homme n'est pas naturellement bon, mais il est naturellement beau : quel mystère. C'est ce qui fait la puissance de cette fable politique et anthropologique : elle est ouverte sur une énigme métaphysique. Ouverte aussi sur une interrogation, l'ultime question posée par Cochonnet à Jack, devenu fou : « *C'est quoi le mieux, avoir des règles et les suivre ou chasser et tuer ? C'est quoi le mieux, l'ordre et le salut ou la chasse et le chaos ?* » ■



SA MAJESTÉ DES MOUCHES
D'Aimée de Jongh, d'après William Golding, Dargaud, 352 p., 35 €.
En librairie le 13 septembre.

On en parle…

Quatre récits de femmes finalistes du prix du roman Fnac 2024

Après avoir établi en juillet une sélection de 30 livres, le jury du prix Fnac 2024, composé de 400 libraires et 400 adhérents, vient de réduire la liste de la 23e édition à quatre titres. Et c'est une première : il y aura quatre romancières en compétition. L'italienne Viola Ardone, avec *Les Merveilles*, chez Albin Michel ; la grande reporter du *Figaro* Delphine Minoui, avec *Badjens*, au Seuil ; Bérénice Pichat, avec *La Petite Bonne*, aux Avrils ; et Marie Vingtras, dont le second roman, *Les Âmes féroces*, paraît aux Éditions de l'Olivier. Le nom de la lauréate qui succédera à Jean-Baptiste Andrea (lauréat en 2023 avec *Veiller sur elle*, à L'Iconoclaste), sera dévoilé mardi 24 septembre. Elle recevra son prix le soir même lors d'une soirée organisée à la Fnac des Ternes (Paris 17e). Le prix du roman Fnac est décerné parmi les tout premiers de la rentrée littéraire et on retrouve très souvent son vainqueur couronné ensuite par un autre prix. Sur les dix dernières années, huit lauréats ont ainsi obtenu un second prix. Après le prix du roman Fnac, Jean-Baptiste Andrea a remporté, l'an dernier, le prix Goncourt. **F.L.**

PORTRAIT

L'auteur des « Heures » publie la chronique d'une famille américaine qui se délite. Un retour au roman réussi.

Bruno Corty



Michael Cunningham, le maître de la finesse

L'écrivain à l'observation redoutable, Cunningham est passé maître dans l'art difficile de la description des rapports humains.
HORACIO VILLALOBOS/CORBIS VIA GETTY IMAGES

Pendant des années, on a dit que Michael Cunningham avait été victime de son succès. Qu'après le triomphe planétaire de son roman *Les Heures* (prix Pulitzer et PEN/Faulkner Award en 1999) et du film de Stephen Daldry en 2002, avec Nicole Kidman, Meryl Streep et Julianne Moore, l'inspiration s'était envolée. Si l'on n'a pas retrouvé, c'est vrai, par la suite, la perfection, la magie des *Heures*, ses livres n'étaient pour autant pas des navets. Et puis les bonnes âmes promptes au déboulonnage des idoles oubliaient que, avant même *Les Heures*, Cunningham s'était fait connaître avec deux romans formidables : *La Maison du bout du monde* (1992) et *De chair et de sang* (1995). Bref, celui qui enseignait hier la littérature à Columbia University et passionne ses étudiants aujourd'hui à Yale, est de retour. Après *The Hours*, il publie *Day*, devenu, en français, *Un jour d'avril*.

Un roman dont les premières pages sont assez déroutantes. Le jour se lève sur Brooklyn. Une femme est réveillée, qui observe la vie, l'East River, le Brooklyn Bridge, les commerçants qui démarrent tôt et une chouette qui la fixe. Et puis la machine romanesque se met en route, et la magie opère. Attention, pas de malentendu. Chez le natif de Cincinnati (Ohio), on n'entendra pas résonner les grandes orgues du romanesque. On n'est pas chez Pat Conroy. Cunningham est passé maître dans l'art difficile de la description des rapports humains. Chez lui la délicatesse est essentielle. Son sens de l'observation redoutable.

Dans *Un jour d'avril*, il a choisi de découper son histoire en trois parties d'inégale longueur. À chaque fois l'action se déroule un 5 avril, de 2019 à 2021. Un matin, une après-midi et un soir. Le temps est la clé du roman, qui nous met en présence, à Brooklyn, de trois trentenaires avancés, le couple que forment Isabel et Dan, et Robbie, le frère cadet d'Isabel, qui occupe l'étage au-dessus du leur. Une figure familiale qu'on trouvait déjà dans *Crépuscule* (2010), où le couple Peter-Rebecca devenait trio avec l'arrivée du frère cadet de Rebecca, Ethan.

Dans *Un jour d'avril*, le couple a deux enfants, Nathan, 10 ans, préadolescent bougon et un peu révolté, et la petite Violet, 5 ans, finaude, pestouille.

L'humour des désespérés

La vie coûte cher à New York, l'appartement n'est pas assez grand et Robbie va devoir céder l'étage qu'il occupe à Nathan. Son départ est source de stress pour la famille. Pour Isabel, qui, depuis l'enfance, vit une relation fusionnelle avec son petit frère. Ils ont d'ailleurs créé un avatar sur internet, Wolf, beau gosse homosexuel, comme Robbie, dont ils racontent les aventures.

Le prochain départ est difficile aussi pour Dan, ex-rocker qui tente, avec une énergie qui force le respect, un come-back pas évident. Dan et Robbie, qui se connaissent depuis des lustres, ont toujours été complices sans qu'on sache le réel degré de leur attachement réciproque.

Pour les enfants, dont Robbie s'occupe beaucoup et qui voient, sans le dire, d'un mauvais œil leur oncle laisser leurs parents dans un face-à-face de plus en plus tendu, c'est un peu un voile qui tombe sur leur vie. Chacun à sa manière l'exprime avec force.

Robbie est le garçon que tout le monde aime, mais dont les histoires d'amour tournent court. Il est le pivot du roman. Il a l'humour des désespérés. Lorsque Dan essaie de le rassurer sur la possibilité d'un nouvel amour, il pense : « *Dan n'a pas idée de ce que cela signifie pour un homme gay qui va sur la quarantaine, et qui n'a pas d'argent, ni d'abdos.* »

Comme si les choses n'étaient pas assez compliquées, l'épidémie de Covid vient bouleverser les existences, condamner les velléités de départ. Il n'y a que Robbie qui a pris les devants ; il a démissionné de son poste d'enseignant pour s'installer dans un endroit désert d'Islande où il ne peut plus communiquer avec personne. La référence au Covid, qui occupe la deuxième partie du roman, est pour l'écrivain une manière de se rappeler une autre épidémie qui toucha de nombreuses familles. De passage à Paris début juin, Michael Cunningham, 71 ans, confie : « *Je suis un survivant des années 1980. À l'époque, il arrivait hélas très souvent que les hommes gays doivent prévenir leurs parents : "Hello, j'ai deux nouvelles : je suis gay et j'ai le sida !" Le Covid, c'était une pandémie mondiale, qui touchait tout le monde, mais au fond il y avait toujours la peur, l'angoisse. Je voulais m'en emparer sans pour autant en faire le sujet du livre.* » La famille, quelque forme qu'elle prenne, est bien le sujet de Cunningham, qu'il maîtrise à la perfection.

On allait oublier dans cette comédie humaine le couple improbable que forme Garth et Chess. Lui, est le frère cadet de Dan. Il est dans le monde de l'art et galère. Elle est prof et ne sait pas comment gérer sa maternité. Lesbienne, elle a choisi de faire un enfant avec Garth, son meilleur ami. Et ne souhaite pas qu'il soit trop présent dans sa vie…



UN JOUR D'AVRIL
De Michael Cunningham, traduit de l'anglais (États-Unis) par David Fauquemberg, Seuil, 313 p., 22,50 €.

Robbie, Dan, Isabel, Garth, Chess, sont à un tournant de leur existence. Aucun n'est bien dans sa peau. Ils essaient de se faire le moins de mal possible, mais la communication est difficile. Isabel n'imagine pas d'avenir à son couple et se sent une mauvaise mère. Dans le métro elle fond en larmes, effrayant les autres voyageurs. Arrivée dans la gare de Grand Central, elle se surprend, comme Robert De Niro dans *Il était une fois en Amérique*, à vouloir prendre le premier train annoncé, peu importe la destination. D'Islande, Robbie écrit à son neveu, à sa nièce et à Isabel. Il l'interroge : « *Crois-tu que nous survivions jamais vraiment à notre enfance ?* »

La suite est moins drôle. Comme dans *Les Heures*, le roman bascule dans le drame. La troisième et dernière partie est tout bonnement somptueuse. On ne dira rien de plus. On signalera juste la présence, pour la troisième fois, d'une chouette, que d'aucuns ont toujours vue comme un oiseau de mauvais augure. À moins que ce soit tout simplement l'incarnation du romancier, immobile, qui observe ses créatures se débattre dans leur quotidien…

De Colm Toibin à Ocean Vuong, ses confrères, les critiques, tous ont salué la réussite d'*Un jour d'avril*. Et le grand retour de Cunningham, romancier élégant et fin. ■